LES VOYAGES DE LIONNEL WAFFER

CONTENANT

UNE DESCRIPTION très-exacte de l'Isthme de l'Amerique & de toute la nouvelle Espagne.

Traduits de l'Anglois par Monsieur DE MONTIRAT *Interprete des Langues.*

Avec des Cartes Geographiques très-exactes & très-curieuses.

A PARIS,
Chez CLAUDE CELLIER, rue S. Jacques, à la Toison d'or.

M. D. C C VI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

21

JE croi que les François me ſçauront quelque gré d'avoir traduit en leur Langue les Voyages de Lionnel Vvaffer natif de Londres, & compagnon de Monſieur Dampier, ce voyageur celebre. M. Vvaffer les a écrits lui-même & les a publiez en Angleterre où l'on en a fait pluſieurs éditions, & je ne m'étonne point que les Anglois les ayent reçûs favorablement. De fameux Geographes après avoir bien examiné la deſcription qu'il y fait de l'Iſthme de l'Amerique, l'ont trouvée ſi exacte, que cela ſeul doit donner du prix à cet ouvrage. Mais ce

qui le rend encore plus digne de la curiosité du Lecteur, c'est ce qu'il contient de la nouvelle Espagne ; c'est ce nombre presque infini de Villes qui y sont nommées ; ce détail des charges & des emplois que le Viceroy a droit de donner ou de faire remplir par *interim*, & de ceux dont la Cour d'Espagne s'est reservée la distribution. Enfin il me paroît que notre Auteur nous fait mieux connoître ce Royaume que les autres Auteurs qui en ont parlé. Ce que j'en dis n'est pas pour faire valoir son Livre, je n'aurois pas pris la peine de le traduire, si je ne l'avois pas crû utile au public.

TABLE
DES MATIERES.

I. COMMENT *les Indiens sauvages de l'Isle de Darien guerirent M. Waffer de sa blessure* page 7

II. *Pourquoi Waffer & ses camarades penserent être brûlez tout vifs, & comment ils furent délivrez de ce peril.* p. 12

III. *De quelle maniere ils faillirent à être noyez sur une petite montagne où ils avoient établi leur logement.* p. 18

IV. *Description du Château de Lacenta Chef des Indiens de l'Isle de Darien.* p. 27

V. *Comment ils furent reçûs chez Lacenta.* p. 29

VI. *Maniere de saigner de ces Indiens.* p. 30
VII. *Des suites qu'eut la saignée que Wasser fit à une des femmes de Lacenta.* p. 31
VIII. *De quelle maniere les Espagnols tirent de l'or d'une riviere qui est dans l'Isle vers la partie du païs du Midi.* p. 35
IX. *Chasse de ces Indiens.* p. 36
X. *De la ceremonie que font leurs devins quand ils veulent sçavoir l'avenir.* p. 43
XI. *Description de l'Isthme de l'Amerique.* p. 53
XII. *Description de Portobelo.* p. 76
XIII. *Description de Panama.* p. 87
XIV. *Des Arbres, des Fruits & des Plantes qui sont dans l'Isthme de l'Amerique.* p. 95
XV. *Des Reptiles, & de tous les Animaux qu'on voit dans*

l'Isthme de l'Amerique. p. 119
XVI. *Des Oiseaux & des Insectes volans.* p. 130
XVII. *Des Poissons.* p. 142
XVIII. *Des Mœurs & des Coûtumes des Indiens habitans de l'Isthme.* p. 151
XIX. *Etrange effet d'un tremblement de terre.* p. 236
XX. *Naufrage.* p. 278
XXI. *Description de la nouvelle Espagne.* p. 315
XXII. *La Province de Nicaragua.* p. 319
XXIII. *La Province de Teguſigalpa.* p. 322
XXIV. *L'Audiance de Guatimala.* p. 323
XXV. *La Province de Chiapa.* p. 324
XXVI. *La Province de Tabaſco.* p. 325
XXVII. *La Province de Yucatan.* p. 325

XXVIII. *La Province de Teguantepeque.* p. 326
XXIX. *Xicayan & la Villehaute.* p. 327
XXX. *Guaxaca.* p. 328
XXXI. *Le Theguacan.* p. 328
XXXII. *Le Mechoacan.* p. 330
XXXIII. *Xalisco.* p. 331
XXXIV. *La Province de Cinaloa & l'Isle de Californie.* 335
XXXV. *Le nouveau Mexique.* p. 336
XXXVI. *Description de la Ville de Mexique.* p. 367

Fin de la Table des Matieres.

LES

LES VOYAGES DE LIONNEL WAFFER.

IE sortis pour la premiere fois d'Angleterre en 1677. dans le Vaisseau appellé la grande Anne de Londres. Il étoit commandé par le Capitaine Zacarie Bronwne freté pour Bantam dans l'Isle de Java aux Indes Orientales. Après un mois de séjour à Bantam, nous prîmes la route d'Iambi, dans l'Isle de Sumatra. La Ville d'Iambi est à cent mille au

dessus de l'embouchure de la riviere qui porte son nom, & à quatre ou cinq de la mer. On voit sur cette riviere un Port de Ville qui consiste en quinze ou vingt maisons seulement, bâties sur des piliers à la façon du païs. Ce Port s'appelle *Quolla*; mais je croi que c'est plutôt un nom appellatif qu'un nom propre, car nos Anglois marins, en ces endroits, pour dire qu'ils ont pris terre, disent qu'ils ont été à Quolla; de même que les Portugais pour dire qu'ils ont debarqué, disent qu'ils ont été à *Barcadero*. Si-tôt que nous eûmes pris notre charge de Poivre à Iambi, nous retournâmes à Bantam pour y achever notre cargaison. Ainsi quelque desir que j'eusse de faire des observations dans les Indes, je n'en eus pas le tems, & je m'en retournai en Angleterre fort peu

content de mon voyage.

L'eſperance de mieux ſatisfaire ma curioſité m'en fit entreprendre un ſecond en l'année 1679. Je m'embarquai, comme la premiere fois en qualité de Chirurgien, dans un Vaiſſeau commandé par le Capitaine Bukenham, freté pour les Indes Occidentales. Lors que nous fûmes arrivez à la Jamaïque, la ſaiſon n'étant pas encore propre pour les ſucres, le Capitaine pendant ce tems-là voulut faire un petit voyage à la Baye de Campeſche pour y prendre du bois. Je refuſai d'être de cette expedition, je reſtai à la Jamaïque, & je n'eus pas lieu de m'en repentir; car le malheureux Bukenham fut pris par les Eſpagnols & conduit à Mexique où on l'a vû depuis, une piece de bois attachée à ſes jambes & un pannier

ſur ſon dos, crier du pain dans les ruës pour un boulanger dont il étoit eſclave. Les Eſpagnols n'ont jamais voulu conſentir à ſa rançon, quoiqu'il fût Gentilhomme, & que ſa famille eût pû donner une groſſe ſomme d'argent pour le racheter.

Je demeurai quelque tems dans la Jamaïque, & j'exerçai la Chirurgie au Port Royal juſqu'à ce que je rencontrai les Capitaines Cook & Link, deux Armateurs qui en ſortoient pour aller vers la côte de Cartagene. Je m'embarquai avec eux. Nous trouvâmes à Baſtimentos pluſieurs autres Armateurs qui avoient été à la priſe de Portobello, & qui s'étoient donné rendez-vous en cet endroit. Ce fut là que je vis pour la premiere fois Monſieur Dampier. Nous allâmes enſemble en l'Iſle dorée paſſer montre de nos

forces ; nous prîmes terre à l'Isthme, & j'étois avec lui à l'expedition de Sainte Marie comme à ces irruptions dans la mer du Midi que Monsieur Ringrosse raporte dans la quatriéme partie de son Histoire des Boucaniers.

Histoire des Boucaniers.

Monsieur Dampier dans l'Introduction de son voyage autour du monde dit de quelle maniere la compagnie se sépara. Je fus en cette occasion du sentiment de Monsieur Dampier & du nombre de ceux qui aimerent mieux retourner à l'Isthme dans des bateaux & revenir encore avec des peines horribles, que de demeurer sous la conduite du Capitaine Scharp en qui nous ne trouvions ni courage, ni capacité. Après quelques jours de marche il m'arriva un accident. C'étoit le 5. Mai 1687. J'étois assis sur la terre auprès d'un de nos hommes

qui faiſoit ſécher de la poudre à canon ſur une aſſiete d'argent ; comme il ne ſçavoit pas manier la poudre, le feu y prit & me brûla un genoüil, de ſorte que l'on voyoit l'os à découvert. J'y appliquai tout auſſi-tôt des remedes ; & ne voulant pas demeurer derriere mes compagnons, je les ſuivis durant deux jours malgré les douleurs que je ſoufrois. Mais nos eſclaves s'enfuïrent après nous avoir volez ; & un Negre qui me ſervoit ayant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis par là privé des choſes dont j'avois beſoin pour panſer ma playe. Ainſi mon mal augmenta & me mit bien-tôt hors d'état de ſuivre les autres. Nous avions déja perdu deux perſonnes, Robert Spratlin & Guillaume Bowman : Ils nous avoient quittez à la riviere de Congo, &

toute la compagnie étoit si fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, que pour s'encourager les uns les autres, on fit une ordonnance, qu'à la premiere descente à terre on tuëroit ceux qui ne pourroient pas marcher, de peur que les Espagnols, s'ils venoient à les prendre, n'arrachassent par les supplices le secret de notre marche; mais cette rigoureuse ordonnance ne fut point executée, & la compagnie se contenta de m'abandonner dans l'Isle de Darien à la merci des Indiens sauvages avec M. Gobson & un matelot appellé Jean Hingson qui avoient succombé à la fatigue du chemin.

Cependant les Indiens de l'Isle à qui nous fûmes obligez d'avoir recours entreprirent de me guerir. Ils mâcherent quelques herbes, en firent une espece de pâte qu'ils étendirent sur une feüille

de plantain, & ils appliquerent ce cataplasme sur la partie affligée. Au bout de deux jours je m'en trouvai fort soulagé. Mais si j'eus sujet de me loüer en cela de ces Indiens, nous étions d'ailleurs mal satisfaits des alimens qu'ils nous donnoient. Ils ne nous faisoient manger que des platanes verds, & encore ne nous les prodiguoient-ils pas. Il est vrai que pour nous dédommager de cette desagreable nourriture, un jeune Indien chez qui nous étions logez, nous apportoit quelquefois, à l'insçû de ses voisins, des platanes murs; nous en mangions avec plaisir; car ce fruit est aussi excellent dans sa maturité, qu'il est mauvais quand il est verd. Ce charitable Indien dans son enfance avoit été pris par les Espagnols, & avoit demeuré longtems parmi eux. Il avoit appris

passablement leur Langue chez l'Evêque de Panama qu'il avoit servi, & il étoit revenu dans son païs après avoir trouvé moyen de se sauver. Comme nous sçavions un peu d'Espagnol & quelques mots de la Langue des Indiens, pour avoir déja passé par leur païs, nous n'avions pas de peine à entendre notre hoste. Il nous fit fort bien comprendre que ses compatriotes n'étoient pas si méchans que nous nous l'imaginions : qu'ils étoient bons naturellement, & que s'ils nous traitoient avec tant de rigueur, c'étoit à cause que nos camarades en passant avoient pris par force des Indiens pour leur servir de guides, & qu'ils les avoient fait marcher dans un temps où les pluyes avoient rendu les chemins impraticables.

Quoiqu'ils fussent fort mal-

intentionnez pour nous, ils ne ceſſerent pas toutefois de panſer ma playe tous les jours avec les mêmes herbes & de la maniere dont j'ai parlé, & ce remede me gueriſſoit à veüe d'œil. J'étois déja en état de me promener, lors que Spratlin & Bowman que nous avions laiſſez à la riviere de Congo, arriverent dans l'Iſle de Darien.

Ils nous dirent que fatiguez de traverſer ſans guides des bois & des rivieres, & de ne ſubſiſter que de quelques platanes que le hazard leur faiſoit rencontrer, ils avoient pris le parti de venir demeurer en cette plantation, malgré l'inquietude du traitement que leur feroient les Indiens. Meſſieurs, leur dis-je, vous ne devez pas vous ſçavoir trop bon gré de vous être venu refugier ici : vous n'y aurez pour tout aliment que des platanes verds,

& je vous apprens que votre vie non plus que la nôtre n'y eſt pas en ſeureté, parçe qu'on n'y a point encore eu de nouvelles des guides que nos camarades en paſſant par cette Iſle ont emmenez par force.

En effet les Indiens ne voyant pas revenir leurs amis dans le tems qu'ils attendoient leur retour, perdirent patience, & tinrent pluſieurs fois conſeil pour déliberer de quelle ſorte ils ſe vengeroient ſur nous de la violence qui leur avoit été faite. Les uns opinoient à nous faire mourir, les autres à nous garder parmi eux, & d'autres enfin à nous livrer aux Eſpagnols pour acquerir par là leur amitié ; comme la pluſpart de ces Indiens haïſſoient mortellement les Eſpagnols, ce dernier avis fut rejetté, & le reſultat de leurs déliberations fut :

qu'on nous accorderoit encore dix jours ; mais que si dans ce tems-là leurs compatriotes n'étoient pas de retour, ils nous brûlerent tous cinq. Peu s'en fallut que cela n'arrivât ; car neuf jours s'étant écoulez sans qu'ils eussent oüi parler d'eux, ils ne douterent pas que notre compagnie ne les eût assassinez, & le dixiéme jour ils préparerent un bucher. Ils devoient l'allumer après le coucher du Soleil & nous jetter dedans ; mais par bonheur pour nous Lacenta leur Chef passa par le lieu du supplice & les détourna de cette cruauté. Il leur representa qu'il valloit mieux nous faire descendre vers la côte du Nord avec deux Indiens qui s'informeroient de ceux de la côte ce qu'étoient devenus les guides. Ce sentiment fut approuvé ; on nous donna deux hommes pour

Lacenta Chef de ces Indiens.

nous conduire, & dés le lendemain nous nous mîmes en chemin avec joye, parce que nous étions bien persuadez que nos compagnons n'avoient fait aucun mal à leurs guides.

Nous ne fîmes pendant trois jours que traverser des marécages, & il plut continuellement; nous passâmes les deux premieres nuits sous des arbres qui degoutoient sur nous, & le troisiéme, sur une petite montagne qui nous parut une Isle le lendemain par la grande quantité d'eau qui étoit tombée dans tout le païs-bas des environs. Nous nous serions consolez de nos peines si nous avions eu des vivres; mais nous n'avions pas d'autre provision qu'une poignée de mays que nos guides nous avoient donnée le premier jour. Cela étant consumé dès le troisiéme, ils s'en retournerent chez

eux & nous abandonnerent à la Providence, ſans ſe ſoucier d'apprendre le deſtin de leurs compatriotes.

Nous demeurâmes ſur la montagne le quatriéme jour ; il ceſſa de pleuvoir, & le lendemain les eaux s'étant écoulées, nous marchâmes vers le Nord juſqu'à ſix heures du ſoir que nous arrivâmes à une riviere trés-profonde & large d'environ quarante pieds. Nous aperçûmes en un endroit un gros & long arbre qui paroiſſoit avoir été abbatu à coups de haches, & qui s'étendant ſur la riviere de l'un à l'autre bord formoit une eſpece de pont pour la traverſer. Nous jugeâmes que c'étoit un ouvrage de nos camarades, ou que du moins ils avoient paſſé par là. C'eſt pourquoi nous nous aſsîmes à terre pour nous conſulter ſur la route que nous

prendrions & après avoir longtems déliberé ſur cela, il fut arrêté que nous traverſerions la riviere, & que pour marcher ſur les pas de nos compagnons, nous en chercherions la trace. Nous paſſâmes donc la riviere ſur l'arbre que les pluyes avoient rendu ſi gliſſant, que nous eûmes bien de la peine à nous ſoûtenir deſſus; mais nous cherchâmes vainement quelques veſtiges de la marche de notre compagnie; car nous trouvâmes le païs rempli de bouë & tout inondé du dernier déluge. Nous demeurâmes en cet endroit juſqu'au lendemain matin. Alors nous repaſſâmes la riviere & nous en ſuivîmes le cours en la côtoyant, perſuadez qu'elle alloit ſe décharger dans la mer du Nord. Nous marchâmes par des bocages de bambos creux & de roncces, & ſur la fin de la jour-

née nous nous trouvâmes tellement accablez de laſſitude & de faim, que nous y aurions indubitablement ſuccombé, ſi le Ciel qui ne vouloit pas que nous periſſions, ne nous eût pas fait rencontrer un arbre de Macaw chargé de fruits. Nous en mangeâmes avec avidité; & quand nous nous en fûmes raſſaſiez, nous en fîmes un paquet que nous emportâmes le jour ſuivant.

Nous arrivâmes ſur les quatre heures après midi à une autre riviere qui recevoit les eaux de celle que nous avions côtoyée, & qui étoit encore plus large & plus profonde. Comme elle couloit auſſi vers le Nord nous reſolûmes de faire deux rádeaux pour la deſcendre. Nous avions autour de nous des Bambos creux trés-propres pour notre deſſein; nous en coupâmes, & les laiſſant dans leur

leur propre longueur, nous les attachâmes avec une grande quantité de branches d'arbrisseaux semblables à la vigne. Nous n'avions pas encore fini nos rabeaux lors que la nuit vint. Nous établîmes notre logement sur une petite montagne couverte d'arbres à cotton d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse. Nous amassâmes environ une charetée de bois & fîmes du feu ; mais il survint un orage si terrible, qu'il sembloit que le ciel & la terre vouluſſent se confondre. Il tomba une pluye épaisse accompagnée de coups de tonnerre & d'éclairs d'une odeur si sulfureuse, que nous en fûmes presque étoufez.

Il y avoit déja long-tems que cela duroit, lors que nous entendîmes de tous côtez un bruit effroyable comme de rivieres qui

rouloient leurs eaux avec impetuosité ; & ce qui acheva de nous remplir de crainte, nous découvrîmes à la faveur des éclairs que ces eaux s'approchoient de nous & que nous en étions entourez. Effectivement en moins d'une demie heure elles emporterent le bois que nous avions allumé. Chacun alors songe à se sauver & cherche de petits arbres pour en gagner le haut ; mais comme il n'y avoit sur la montagne que de gros arbres à cotton sans aucune branche, l'esperance d'y monter nous étoit interdite. Pour moi j'eus le bonheur d'en rencontrer un qui par hazard ou par le tems étoit creux d'un côté. Il y avoit une ouverture à quatre pieds de terre ou environ. J'entrai dedans & m'assis sur un nœud qui s'y trouva. Là je fis mille reflexions toutes plus tristes les unes que les

autres. Je me repentis cent fois d'être sorti de Londres & d'avoir quitté le repos dont j'y joüissois pour faire un voyage si perilleux, & il me parut que c'étoit une grande folie aux hommes de s'éloigner de leur païs pour satisfaire leur avarice ou leur curiosité. J'attendois le jour avec impatience, & j'avois de tems en tems des frayeurs mortelles, parce que j'entendois le bruit que faisoient en tombant de grands arbres qui ne pouvoient resister à la fureur de l'eau qui les emportoit & qui venoit donner avec tant de violence contre celui où j'étois, qu'elle le faisoit trembler.

J'implorois le secours du Ciel par les plus ardentes prieres que ma peur me pouvoit suggerer, lors que j'apperçûs l'étoile du matin. J'en eus beaucoup de joye, & je commençai à concevoir quelque

eſperance que je ne perirois pas. En effet, dès que le jour parut, la pluye & les éclairs ceſſerent, les eaux s'écoulerent aſſez viſte, & le Soleil ſe leva. Je ſortis alors de mon arbre, & cherchai l'endroit où nous avions fait du feu, dans la penſée que j'y pourrois trouver quelqu'un de nos camarades, mais je ne vis perſonne, & j'eus beau les appeller de toute ma force, les échos ſeuls répondirent à ma voix. Il n'eſt pas poſſible de ſentir une plus vive douleur que celle que j'eus en ce moment. J'enviay le ſort de mes compagnons que je croyois noyez, & poſſedé de mon deſeſpoir, je me laiſſay tomber par terre comme un homme mort. Cependant Gobſon & les autres qui avoient auſſi-bien que moi trouvé leur ſalut dans des arbres creux, & qui en avoient été quittes pour les mêmes allarmes, vin-

rent me joindre & me rappeller à la vie. Nous nous saluâmes les larmes aux yeux ; nous rendîmes graces au Ciel de nous avoir conservez ; & après avoir raisonné sur la cause de cette inondation furieuse, nous conclûmes que c'étoit la pente des montagnes voisines qui faisoit tout à coup enfler les rivieres après de grosses pluyes, & que les eaux s'écouloient en peu de tems par la même raison.

Nous allâmes chercher nos radeaux que nous avions laissé attachez à un arbre. Nous les trouvâmes enfoncez ; l'eau étoit entrée dans les Bambos creux & avoit rempli les vessies. Nous vîmes bien que nous les avions mal construits : car il est certain que les radeaux faits de Bambos creux se soûtiennent ordinairement sur l'eau. Cela nous causa un nou-

veau chagrin, & au-lieu de ſonger à faire d'autres radeaux pour deſcendre, comme nous l'avions projetté, cette riviere que nous nous imaginions être celle qui alloit ſe décharger dans la riviere de Cheapo vers la Baye de Panama dans la mer du Midi ; nous reſolûmes de retourner chez les Indiens. Ce fut ſans doute le Ciel qui nous inſpira cette reſolution ; car ſi nous euſſions executé l'autre, nous aurions été nous jetter au milieu des Eſpagnols qui ne nous auroient fait aucun quartier.

Nous reprîmes donc le chemin par où nous étions venus ; & comme il y avoit ſept jours que nous ne vivions que de ces fruits de Macaw dont j'ai parlé, & de la moüelle d'un arbre appellé Bibby, notre faim nous faiſoit chercher des yeux tout ce qui pouvoit la ſoulager. Nous apperçûmes un

Dain qui dormoit d'un profond ſommeil. Tout le monde s'en réjoüit, & ſe promettoit bien de le faire rôtir ſur les charbons. Un de nos camarades fut détaché pour l'aller tuer. Il s'approcha fort près de la bête & la coucha en jouë ; mais il fit un faux pas en la tirant & la manqua. Elle ſe leva legerement au bruit du coup, gagna la riviere en deux ſaults, la paſſa à la nage & s'éloigna de nous. Dans le deſſein qu'on avoit de chercher les habitations des Indiens, il falut s'écarter de la riviere, & cette neceſſité nous mit en danger de nous perdre. Heureuſement nous ſuivîmes la trace d'un Pecary ou Cochon ſauvage, qui nous conduiſit à une vieille plantation. Avant que de nous montrer aux Indiens de qui nous craignions d'être mal reçûs, nous nous ar-

rêtâmes pour tenir conseil sur cela. Après une longue déliberation, il fut resolu qu'on envoyeroit un homme de la compagnie à leur habitation, & que le reste demeureroit là jusqu'à ce qu'on fût instruit de l'évenement. On tira au sort, il tomba sur moi, & je m'en allay trouver les Indiens fort inquiet de la reception qu'ils me feroient. Mais ils dissiperent bien-tôt mes allarmes par un accüeil obligeant. Ils me donnerent de la viande, me firent mille questions, me demanderent ce qu'étoient devenus mes compagnons ; & si-tôt que j'eus satisfait leur curiosité, ils leur envoyerent l'Indien qui parloit Espagnol. Il les amena tous à la plantation où ils furent parfaitement bien regalez. Il ne nous fut pas bien difficile de comprendre la raison d'un si grand changement :

ment. Les Guides étoient revenus de la côte du Nord, & se loüoient fort de notre compagnie, qui par des manieres honnêtes & genereuses leur avoit fait oublier la violence qu'elle leur avoit faite.

Nous demeurâmes six ou sept jours à nous reposer dans cette plantation, après quoi nous reprîmes notre marche; car nous avions beaucoup d'impatience de nous approcher de la mer du Nord. Les Indiens qui étoient alors remplis de bonne volonté pour nous, chargerent quatre jeunes hommes des plus robustes de nous conduire le long de la riviere sur laquelle étoit étendu l'arbre dont j'ay parlé. Nos guides qui marchoient avec affection, nous menerent en un jour dans un endroit où nous en avions été trois à nous rendre la pre-

miere fois. Nous trouvâmes la seconde journée sur le bord de la riviere un canot dans lequel nous nous embarquâmes. Les guides ramerent contre le courant jusqu'à la nuit. Alors ils nous mirent à terre & nous firent loger dans une maison où nous entendîmes donner de grandes loüanges à nos compagnons qui y avoient passé. Le Maître du logis sur tout ne cessoit d'en parler, & il nous traita d'une maniere qui nous persuada que tous les hommes sont sensibles à l'honnêteté. Nous partîmes le lendemain avec deux nouveaux rameurs qu'il nous donna pour soulager ceux que nous avions. De sorte qu'à force de ramer contre le courant ils nous rendirent en six jours au pied du Château de Lacenta à qui nous avions tant d'obligation.

Descri. Ce Château est situé sur une

montagne sur laquelle il croît des arbres dont les troncs ont six, sept, neuf & jusqu'à onze pieds de diametre. On y voit aussi une grande allée de Platanes & un bocage de petits arbres, & l'on peut dire que ce lieu seroit le plus agreable du monde, si l'art y avoit perfectionné l'ouvrage de la nature. La circonference de la montagne contient environ cent arpens de terre ; c'est une peninsule d'une forme ovale, presqu'environnée de deux grandes rivieres, dont l'une vient de l'Orient & l'autre de l'Occident, & il n'y a entr'elles que quarante pieds de distance. On ne peut aller au Château que par ce terrain qui divise ces deux rivieres, & qui est tellement embaraſſé de Bambos creux, d'arbrisseaux appellez par les Indiens Têtes de Papes, & d'autres plantes épaisses, qu'il est

ption du Château de Lacenta.

inacceſſible à l'ennemi.

Il demeure ſur cette montagne cinquante des principaux du païs, ils vivent ſous le commandement de Lacenta; & tous les Indiens de la côte du Nord auſſi-bien que ceux qui ſont au Midi de l'Iſthme de Darien, lui obéïſſent comme à leur Souverain.

C'eſt donc ſur cette montagne que Lacenta a établi ſon ſéjour ordinaire, & il n'y a qu'un ſeul canot pour le paſſer lui & tous ceux qui habitent le même lieu. Dès que nous y fûmes arrivez, il renvoya nos guides chez eux, & nous pria de nous arrêter dans ſon Château & d'y vouloir attendre une ſaiſon plus propre à continuer notre voyage; parce que les pluyes, diſoit-il, avoient rendu les chemins ſi mauvais, qu'il n'étoit pas poſſible alors de gagner la côte du Nord. Il ajoûta

que ſi nous acceptions l'offre qu'il nous faiſoit de nous loger en ſon Château juſqu'à ce tems-là, il ne negligeroit rien de tout ce qui pourroit nous amuſer. Veritablement il chercha tous les moyens de nous divertir, & nous éprouvâmes avec plaiſir qu'il ſçavoit parfaitement obſerver les loix de l'hoſpitalité.

Peu de jours après notre arrivée, il arriva une avanture qui augmenta la bonne opinion que les Indiens avoient conçûë de nous, & qui me mit en grande réputation parmi eux. Une des femmes de Lacenta ayant la fievre devoit être ſaignée. Cette operation ne ſe fait point là comme en Europe. C'eſt une ceremonie myſterieuſe & qui demande beaucoup de préparatifs. Elle ſe fait en public. Premierement le malade s'aſſied tout nud ſur une

Maniere de ſaigner des Indiens.

pierre dans la riviere devant un homme armé d'un petit arc, qui tire de petites fléches sur son corps, & qui les tire le plus promptement qu'il lui est possible sur toutes les parties, sans en oublier une seule ; mais les fléches sont arrêtées, afin qu'elles ne puissent pas penetrer fort avant, & si par hazard elles viennent à percer une veine & que le sang sorte goutte à goutte, tous les Indiens applaudissent à un si beau coup, & sautent pour marquer leur joye. Comme j'étois témoin de ces ridicules apprêts qu'on faisoit pour saigner la malheureuse femme de Lacenta, qui me parut moins accablée de son mal, qu'effrayée de la saignée qu'on lui alloit faire, je fus choqué de l'ignorance de ce peuple, & m'approchant de Lacenta : Voulez-vous, lui dis-je, que je vous fasse voir

une meilleure maniere de saigner qui est en usage parmi nous, qui sera moins dangereuse, & qui fera moins souffrir la malade ? J'y consens, répondit Lacenta ; voyons comme l'on saigne en vôtre païs. A ces mots, je tirai de ma poche une boëte d'instrumens qui étoit la seule chose que mon Negre ne m'eût point emportée ; je fis une bande d'écorce d'arbre, j'en bandai le bras de la femme & lui ouvris la veine avec ma lancette. Je croyois que Lacenta seroit charmé d'une maniere de saigner si prompte & si differente de la sienne ; mais au-lieu de m'en feliciter, voyant que le sang sortoit avec violence, il jugea que j'avois blessé sa femme, il se mit à jurer entre ses dents, il prit sa lance & fut tenté de me la passer au travers du corps. Comme je ne lui parus pas fort emeu de ses menaces, que je

lui disois de prendre patience, & que je répondois de l'évenement, il s'appaisa enfin & me laissa achever mon ouvrage. Je tirai à la malade environ douze onces de sang, & après lui avoir encore bandé le bras, je la priai de se tenir en repos jusqu'au lendemain. Elle fit exactement ce que je lui avois recommandé & la fiévre la quitta sans retour.

Le succés d'une operation si nouvelle pour les Indiens me fit passer dans leur esprit pour un homme qu'on ne pouvoit assez honorer. Lacenta vint à leur tête ; s'abaissa devant moi & me baisa la main avant que je pusse l'en empescher. Les autres à son exemple m'environnerent & m'embrasserent à l'envi les genoux. Ils me mirent ensuite dans un Hamok, & quelques-uns me porterent en triomphe sur leurs

épaules. Lacenta même pour m'en donner de toutes les façons, fit une harangue dans laquelle il m'élevoit au-dessus de tous leurs Docteurs. Je parus fort confus de cette loüange qui ne flatoit pourtant guere ma vanité. Enfin ils me promenerent de plantation en plantation, me montrant à tout le monde comme un Medecin admirable.

Nous nous divertissions en particulier mes camarades & moi de la simplicité de ces Indiens, qui, pour ainsi dire, m'adoroient. Cependant pour ne pas trop abuser de leur amitié & en meriter aumoins une partie, j'exerçai la chirurgie & prêtai mon secours à tous ceux qui en eurent besoin. Quelques-uns de ces Indiens avoient été esclaves au Mexique & s'étoient échapez des fers des Espagnols. Ce que je regardai

comme la cauſe de l'envie qu'ils ont d'avoir le Bapteſme ; en effet je croi que c'eſt plûtôt pour porter un nom Européen que pour aucune connoiſſance qu'ils ayent du Chriſtianiſme.

J'allois ſouvent à la chaſſe avec Lacenta. C'étoit une de ſes plus fortes paſſions. Je l'accompagnai une fois au commencement de la belle ſaiſon vers la partie du païs du Midi. Nous paſſâmes près d'une riviere d'où les Eſpagnols tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui viennent du Sud-Eſt & qui vont ſe décharger dans le Golfe de S. Michel. Quand nous fûmes auprès de la riviere, nous aperçeumes quelques Eſpagnols qui travailloient. Nous nous gliſſâmes auſſi-tôt dans le bois & nous cachâmes derriere de gros arbres pour les obſerver. Nous les regardâmes long-tems ſans qu'ils nous

puſſent voir, & voici de quelle maniere ils amaſſent l'or. Ils ont de petits plats de bois creux, qu'ils enfoncent dans l'eau & qu'ils retirent pleins d'or, d'eau & de ſable. Ils ſecoüent le plat. Le ſable comme plus leger, s'éleve de lui-même au-deſſus de l'eau & l'or demeure au fond. Cela étant fait, ils font ſécher l'or au Soleil, & puis le broyent dans un mortier. Enſuite ils l'étendent ſur du papier, & après avoir paſſé deſſus une pierre d'aimant pour en attirer tout le fer & le nettoyer, ils le mettent dans une bouteille ou calebaſſe. Ils ne travaillent que l'Eſté, & encore ne travaillent-ils que trois mois; car dès que le tems eſt humide, la riviere devient très-profonde, au-lieu qu'en une autre ſaiſon, elle n'a pas plus d'un pied de profondeur. Enfin aprés qu'ils ont employé les plus

beaux jours de l'année à tirer de l'or, ils l'embarquent sur de petits Vaisseaux pour la Ville de Sainte Marie. Quand nous prîmes cette Ville sous le Capitaine Scharp, nous en emportâmes dix-huit ou vingt mille livres pesant.

Aprés que nous eûmes vû travailler les Espagnols, nous continuâmes notre chasse & passâmes la plus grande partie du jour à poursuivre un Pecary que nous ne pûmes prendre. Les Indiens & leurs chiens fatiguez d'avoir couru sans relâche furent obligez de s'arrêter pour prendre haleine, tandis que Lacenta piqué du mauvais succez de sa chasse, la maudissoit en jurant. Comme je m'étois aperçeu qu'il avoit dessein de me retenir auprès de lui pour toûjours, je pris ce tems-là pour essayer si je ne pourrois pas obtenir la permission de m'en re-

tourner en Angleterre. Je lui vantai fort la viteſſe de nos chiens Anglois, & l'aſſurai qu'il n'y avoit point de Pecary qui leur pût échaper ; que s'il vouloit conſentir que je fiſſe un tour en mon païs, je lui en amenerois des meilleurs. Il demeura quelques momens incertain de ce qu'il me répondroit. Enfin il jura par ſes dents en mettant ſes doigts deſſus qu'il me donnoit la liberté & à mes compagnons pour l'amour de moi, pourveu que je lui promiſſe & juraſſe de la même maniere qu'il avoit juré, que je reviendrois & me marierois avec ſa ſœur qu'il m'accordoit. Je fis ſans balancer le ſerment qu'il exigeoit de moi, & alors pour mieux m'engager à le garder, il me dit qu'à mon retour il ſe propoſoit de faire des choſes en ma faveur qui ſurpaſſeroient mon attente.

Je ne manquai pas de le remercier de toutes ſes promeſſes, & dès le lendemain il commença d'executer nos conventions. Il me congedia ſous l'eſcorte de ſept jeunes hommes qu'il choiſit, & me donna quatre femmes pour porter nos proviſions & mes hardes, qui conſiſtoient en un ſimple habit & un haut-de-chauſſe de toile que je voulois conſerver pour paroître avec plus de décence aux yeux des Chrétiens, ſi jamais je les revoiois : car j'étois alors tout nud comme les Sauvages, & j'avois été obligé de me laiſſer peindre le corps par leurs femmes. Il eſt vrai que je n'avois pû me reſoudre à ſouffrir qu'elles me piquaſſent la peau pour faire entrer plus avant leur peinture, comme elles en avoient envie. Je leur permis ſeulement de me couvrir de petites taches, ainſi que

les gens du païs. Je partis donc du voiſinage de la mer du Sud, où je laiſſai Lacenta achever ſa chaſſe, & quinze jours après j'arrivai à ſon Château, où j'appris à mes camarades comment & à quelles conditions j'avois obtenu de lui leur liberté & la mienne. Ils furent tranſportez de joye à cette heureuſe nouvelle. Ils me loüerent de n'avoir fait nulle difficulté de lui promettre de revenir en ce païs ſauvage, & me dirent en riant, que quand je violerois le ſerment que j'avois fait, le Ciel me pardonneroit aiſément ce parjure, ſans qu'il m'en coûtât une dent.

Je me repoſai quelques jours avec mes compagnons dans le Château de Lacenta. Nous marchâmes enſuite vers la mer du Nord eſcortez par un aſſez grand nombre d'Indiens armez qui nous

menerent par des chemins trés-rudes. Ils nous firent monter plusieurs montagnes fort élevées, & une entr'autres si haute & si escarpée, que nous fûmes quatre jours à en gagner le sommet. Dès que j'y fus arrivé, je sentis tout à coup un étourdissement dont les Indiens m'assurerent qu'il ne faloit imputer la cause qu'à la hauteur de la montagne & qu'à la subtilité de l'air. Je regardai cette partie comme la plus haute de celles que nous avions passées avec le Capitaine Scharp, & par où Monsieur Dampier & le reste de notre compagnie passerent en s'en retournant. La cime des autres montagnes nous paroissoit bien au-dessous de celle-là, qui étoit tellement élevée, que quoique nous regardassions d'un côté de la montagne qui étoit perpendiculaire, nous n'en pouvions voir le pied

pied à cauſe des nuées qui étoient entre nous & la terre. Nous eûmes aſſez de peine à deſcendre cette montagne, tant elle étoit roide. Mais à meſure que nous deſcendions, je ſentois que mon cerveau ſe dégageoit des vapeurs qui l'avoient étourdi.

Nous trouvâmes en bas une riviere qui couloit dans la mer du Nord, & nous aperceûmes quelques maiſons d'Indiens. Nous y allâmes, & ils nous firent un trés-bon accüeil. Nous y paſſâmes la nuit plus commodément que nous n'avions fait depuis ſix jours, parce que nous avions été obligez de coucher chacun dans un hamok attaché à deux arbres & n'ayant pour toute couverture qu'une feüille de platane. Le jour ſuivant nous nous remîmes en marche, & la troiſiéme nous arrivâmes ſur la côte de la mer, où nous

rencontrâmes quarante des principaux Indiens du païs qui nous feliciterent ſur notre arrivée. Ils avoient tous de belles robes blanches qui leur deſcendoient juſqu'à la cheville du pied avec de la frange au bas, & ils portoient à la main des demi-piques. Mais je parlerai plus amplement de ces Indiens dans la deſcription que je me propoſe de faire de leur païs dans la ſuite de cet ouvrage.

Nous leur demandâmes d'abord s'ils ne ſçavoient pas quand il arriveroit là quelque Vaiſſeau. Ils répondirent que non ; mais que ſi nous ſouhaitions d'en être inſtruits, il n'y avoit rien de plus aiſé que de nous ſatisfaire. Ils envoyerent auſſi-tôt chercher quelques-uns de leurs devins ; car il y en a parmi eux un grand nombre qui s'attachent à la magie noire & qui ſe piquent de ſçavoir forcer le

Diable à obeïr à leurs conjurations & à répondre à leurs demandes. Il en arriva trois ou quatre, & on ne leur eut pas plûtôt dit qu'on souhaitoit d'apprendre par leur ministere dans quel tems il viendroit quelque Vaisseau, qu'ils se préparerent à conjurer le démon. Ils commencerent par s'enfermer dans un endroit du logis où nous étions, afin de pouvoir faire en liberté leur ceremonie magique. Si nous n'eûmes pas le plaisir de les voir, nous eûmes du moins celui de les entendre. Tantôt ils poussoient de grands cris en contrefaisant les voix de tous leurs animaux, & tantôt ils choquoient des pierres, & des coquilles l'une contre l'autre. Ils joignoient à cela le son d'une mauvaise espece de tambour fait de bambos creux qu'ils accompagnoient d'un bruit horrible de

gros os de bêtes attachez avec des cordes. Des cris effroyables succedoient à ce bruit par repriſes, & de tems en tems un profond ſilence interrompoit tout à coup ces cris. Ce ſabat dura plus d'une heure; mais les Pawawers, c'eſt ainſi que ſe nomment ces devins, voyant qu'ils conjuroient vainement le Diable & qu'ils n'en pouvoient tirer aucune réponſe, s'en prirent à nous, & conclurent que c'étoit à cauſe que nous étions dans la même maiſon. C'eſt pourquoy ils vinrent nous en faire ſortir comme des profanes; après cela, étant retournez au même endroit, ils recommencerent la ceremonie. Le ſuccez n'en fut pas plus heureux que la premiere fois; l'eſprit malin ne daigna pas leur parler encore. Ce qui les obligea de faire une nouvelle recherche dans le logis. Ils jugerent qu'il

faloit que quelqu'un de notre compagnie y fût demeuré caché, & que cela causoit sans doute l'obstination du Diable dont ils avoient tant de fois éprouvé la docilité. Ils ne trouverent neanmoins personne, mais ayant aperçeu quelques-unes de nos hardes pendües contre la muraille, ils les jêterent brusquement dehors, ne doutant pas qu'elles n'eussent empêché l'effet de leur operation. Alors rien ne s'opposant plus au charme, le Diable leur donna contentement, car nous les vîmes bien-tôt sortir tous en sueur & fort agitez. Ils allerent d'abord se laver dans la riviere & ensuite ils vinrent à nous. Ils nous dirent que le Démon leur avoit répondu: que dans dix jours il arriveroit deux Vaisseaux: que nous entendrions tirer deux coups de canon, & qu'un de nos

camarades perdroit la vie. Effectivement le dixiéme jour, nous entendîmes tirer deux coups de canon & nous découvrîmes deux Vaiſſeaux qui s'arrêterent au quai de la ſonde. Nous nous mîmes auſſi-tôt dans un canot pour aller à eux, & comme nous traverſions la barre de la riviere, le canot ſe renverſa, & M. Gobſon tomba dans l'eau. Nous l'en tirâmes, quoi qu'avec beaucoup de peine, & nous eſperâmes qu'à ſon égard la prédiction de l'eſprit malin ne s'accompliroit pas.

Nous gagnâmes enfin le quai de la Sonde ; les deux Vaiſſeaux étoient une chaloupe Angloiſe & une Tartane Eſpagnole, que les Anglois avoient priſe depuis deux ou trois jours : avant que de les aborder, nous jugeâmes bien à la maniere dont la Tartane étoit conſtruite, que c'étoit un Vaiſſeau

Eſpagnol. Ce qui effraya fort un Indien qui étoit dans notre canot; car comme je l'ai déja dit, les Eſpagnols ſont les plus grands ennemis des Indiens; mais quoi qu'ils ne fuſſent pas moins les nôtres, & que nous euſſions ſujet de craindre que la chaloupe Angloiſe ne fût ſoumiſe à la Tartane Eſpagnole, nous ne laiſſâmes pas d'avoir l'aſſurance d'aller au Vaiſſeau Anglois avec notre ami l'Indien. On nous y reçeut avec de grandes démonſtrations de joye. Mes compagnons furent reconnus dans le moment, & on leur fit toutes ſortes de careſſes. Pour moi, je m'aſſis ſur mes jarets à la façon des Indiens, peint & tout nud comme eux, excepté que j'avois mon haut-de-chauſſe, & ſur le nez certaine piece dont je parlerai ci après. Je voulus me donner le plaiſir de voir ſi mes

compatriotes pourroient me reconnoître sous ce déguisement. Ils n'en pûrent venir à bout, & il y avoit près d'une heure qu'ils me consideroient sans me remettre, lors qu'un d'entre eux qui me regardoit avec plus d'attention que les autres, s'écria : Eh c'est notre Docteur Lionnel! c'est lui-même. A ces mots, je me relevai, & me découvris à tout l'Equipage dont je fus amplement embrassé. Je me lavai & fis tout mon possible pour effacer les taches de peinture que j'avois sur le corps ; mais il y avoit si longtemps que le Soleil les avoit sechées, que je perdis ma lessive, & je ne pus les ôter entierement qu'avec une partie de ma peau. Pour M. Gobson, quoique nous l'eussions empêché de se noyer, il avoit avalé une si grande quantité d'eau, & nous l'avions tant tour-

tourmenté en lui donnant du secours, que nous ne pûmes lui sauver la vie. Après avoir langui trois ou quatre jours, il mourut au quay de la Sonde, comme si le Diable n'eût pas voulu en avoir le démenti.

Cependant les Indiens vinrent plusieurs fois à bord où ils furent bien reçûs & bien regalez. Lacenta même étant revenu de la chasse, nous visita tous les jours pendant trois semaines. Enfin nous prîmes congé d'eux en nous faisant de part & d'autre mille protestations de service. Il n'est pas concevable combien ces Indiens nous marquerent d'amitié. Il y en eut même deux ou trois qui ne pouvant se resoudre à nous quitter voulurent à toute force nous accompagner. Nous mîmes à la voile avec la Tartane Espagnole vers l'Orient des Isles de

Sambaloés sur la côte de Cartagene.

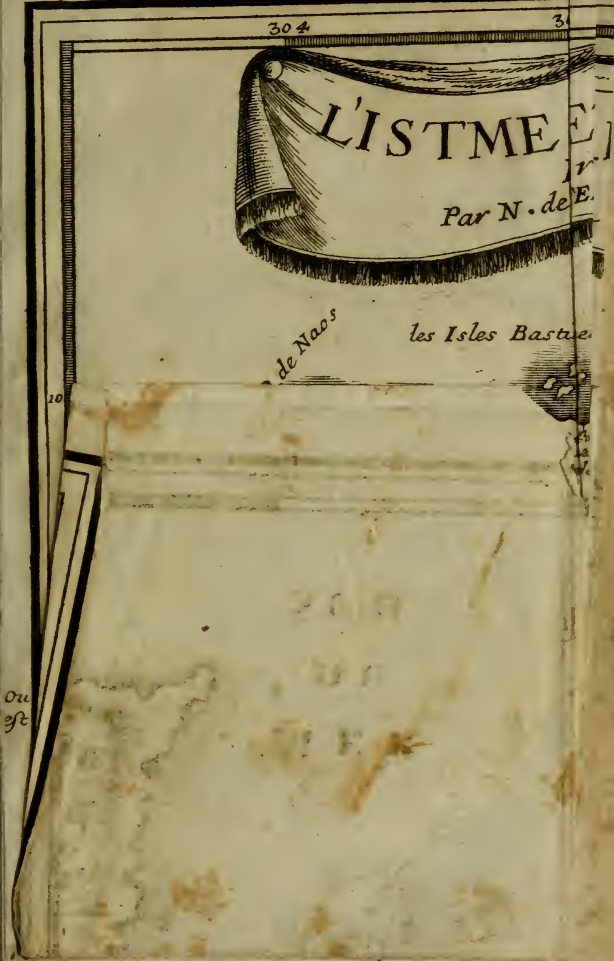
Comme M. Dampier étoit dans notre Vaisseau, & qu'il a fait le détail de notre voyage, je me contenterai de dire que j'allai croiser avec lui sur les côtes des Indes d'Occident & sur une partie des Isles sous le Capitaine wright, & sur l'autre partie sous le Capitaine Yanky jusqu'au temps que ce dernier laissa M. Dampier sous le Capitaine wright à l'Isle de Sal-tortuga, ainsi que le rapporte M. Dampier dans le troisiéme Chapitre de son Voyage autour du monde, page 58.

J'allai donc avec le Capitaine Yanky à l'Isle des Cendres. Nous y fûmes pris par un François nommé le Capitaine Tristian qui nous mena presque jusqu'à l'Isle de Petit Guaves; mais pendant qu'il étoit à Terre, nous nous empa-

râmes du Vaiſſeau & le ramenâmes deriere l'Iſle des Cendres, où nous prîmes le reſte de notre troupe & fîmes voile vers la Virginie avec le Vaiſſeau François qui étoit chargé de Vins, & avec celui du Capitaine Cook qui ſe joignit à nous.

Il y avoit déja huit ou neuf mois que nous étions à la Virginie, quand M. Dampier y arriva. Je partis avec lui pour cette nouvelle expedition de la mer du Midi ſous le Capitaine Cook dont il fait un détail, dans lequel il n'a rien oublié que de faire mention de moi. Nous tournâmes autour de la terre du feu, nous allâmes ſur la côte de la mer du Midi, le long du Chili, du Perou, & du Mexique, ainſi qu'il le raconte dans ſon 4. 5. 6. 7. & huitiéme Chapitres. Il y explique auſſi de quelle ſorte le Capitaine Da-

vis qui avoit ſuccedé au Capitaine Cook après ſa mort, rompit ſa ſocieté avec le Capitaine Swan que nous avions rencontré dans la mer du Sud. Et il dit que lui-même étant bien aiſe de s'arrêter aux Indes Orientales, il s'embarqua avec ce dernier Capitaine. Pour moi, je demeurai dans le Vaiſſeau du Capitaine Davis avec lequel je m'en retournai par le même chemin que j'étois venu. Je fis dans ce retour quelques obſervations aſſez curieuſes, mais je n'en parlerai qu'à la fin de ce Livre, & lors que je reprendrai la ſuite de mes Voyages que je vais interrompre pour faire une Deſcription particuliere de l'Iſthme de l'Amerique, qui eſt le principal objet que j'aye enviſagé dans la relation que je donne aujourd'hui au Public.


304
L'ISTME
Par N. de
de Naos
les Isles Bastue

Nord

L'ISTME ET GOLFES DE PANAMA ET DE DARIEN

Dressés pour l'Intelligence des Voyages de Lionnel Waffer.

Par N. de FER, Geographe de sa Majesté Catolique et de Monseigneur le Dauphin.

MER DU NORD

les Isles Bastimentos

P. de Naos

Port de Soriban

pointe de sambales

Isles de Sambales ou Samballas

Cartagene

Porto Belo

Fort de Chagre

Chagre R.

DE PANAMA

Isle de Pinos ou des Pins

Isle Dor ou Dorée

El Pic

Venta de Cruces

Cheapo

Nouveau Panama

Panama

Isles Chapelle

BAYE DE PANAMA OU GOLFE

Capira

Chame

Nata

Isle de Flaxencos

I. Pacheque

Isles des Roys ou des Perles

Isle Otoque

Pte. la Mala

R. grande de Nata

MER DU SUD

I. Cuche

Cap St. Laurens

I. St. Paul

Golfe de St. Michel

Pointe Garachina

I. Gallera

Pointe de Pinas

DARIEN

GOLFE DE DARIEN

PROVINCE DE CARTAGENE

AUDIENCE DE SANTA FE

Schuchadero

Ste. Marie Baye De Caret

R. de Sambo

Riviere de Darien

Echelle de vingt cinq Lieues d'Espagne

5 10 15 20 25

Sud

A. Coquart Sculp.

DESCRIPTION DE L'ISTHME DE L'AMERIQUE.

LE Païs que je vais décrire eſt la plus étroite partie de l'Iſthme de l'Amerique, & s'appelle l'Iſthme de Darien probablement à cauſe de la grande riviere qui porte ce nom. Il borne la côte du Nord juſqu'à l'Eſt; car au-delà de cette riviere la terre s'étend auſſi à l'Eſt & Nord-Eſt, comme elle fait ſur l'autre côte au Sud & Sud-Eſt, ce qui ne peut être appellé plus loin un Iſthme. Il eſt compris entre la latitude de huit à dix degrez du

Nord, mais sa largeur dans la plus étroite partie est d'un degré ou environ. Pour ce qui est de sa longueur vers l'Occident sous le nom de l'Isthme de Darien, je ne puis assurer s'il va plus loin que Honduras ou Nicaragua, ou s'il ne passe pas la riviere de Chagre ou les Villes de Portobelo & de Panama. Cette derniere Ville sert de bornes à la partie dont j'entreprens de faire la description. Je serai plus exact quand je parlerai de la partie du milieu pareille à celle-ci, parce que j'y ay demeuré. On peut pourtant appliquer à la terre même au-delà de la Panama ce que j'aurai occasion de dire touchant cette étroite partie de l'Isthme de l'Amerique.

Pour en fixer precisément les limites, je marquerai pour son Occident une ligne depuis l'em-

bouchure de la riviere de Chagre où elle tombe dans la mer du Nord, jusqu'à la partie la plus proche de la mer du Sud; le Couchant de Panama renfermant par ce moyen cette Ville avec Portobelo & les rivieres de Cheapo & de Chagre. Pour les limites du Midi, je tirerai une autre ligne du point de Garachina, de la partie du Sud du Golfe de S. Michel directement à l'Est à la partie la plus voisine de la grande riviere de Darien. Ainsi, comme pour prendre la Baye de Caret dans l'Isthme sur le Nord & le Sud, il est suffisamment borné par ces deux vastes mers: Il faut donc considerer que ce païs est le terrain le plus étroit qui les sépare, & que la circonvallation est tellement grande, qu'elle ne peut être prise d'un rivage à l'autre par mer, puisqu'elle a pour extre-

mitez le Sud & le Nord de l'Amerique. Sa ſituation eſt très-ſinguliere & trés-agreable. Ces mers ne viennent pas tout droit ſur le rivage, elles ſont arrêtées par une grande quantité d'Iſles qu'on voit le long de chaque côte, comme les Baſtimentos & celles de Sambaloés du côté du Nord, les Iſles des Rois ou des Perles, Perica & les autres Iſles qui ſont dans la Baye de Panama ſur la côte de la mer du Sud. Cette Baye eſt formée par les replis de l'Iſthme, & on n'en peut pas trouver ailleurs une plus belle pour ſa grandeur.

La terre de ce Continent eſt preſque par tout d'une ſurface inégale. Il y a des montagnes très-hautes & des vallées profondes & d'une grande étenduë. Ces vallées ſont toutes arroſées par des rivieres, des ruiſſeaux, & par

des sources qui tombent des montagnes, ce qui rend le païs fort abondant. Quelques-unes de ces rivieres se déchargent dans la mer du Nord, & les autres dans la mer du Sud, & il y en a plus de celles qui tirent leurs sources d'une chaîne de montagnes que des autres qui coulent le long de l'Isthme d'une maniere paralelle au rivage. Pour distinguer cette chaîne, je l'appellerai le Haut sommet.

Ce sommet est d'une inégale largeur. Il a ses tours & ses replis de même que l'Isthme Il est presque toûjours près des bords de la mer du Nord, & ce n'est que rarement qu'il en est éloigné de dix ou quinze mille. Outre la mer du Nord que nous ne pouvions perdre de vûë, la diversité des rivages présentoit à nos yeux un des plus charmans spectacles

de la nature. Il eſt vrai qu'il eût encore été plus beau, ſi nous euſſions pû voir la mer du Sud ; mais il ne nous fut pas poſſible de la découvrir d'aucun endroit du ſommet, tant à cauſe de la diſtance qu'il y a de là à la mer du Sud, qu'à cauſe des hautes montagnes couvertes de bois qui ſont entre deux. Pour du côté du Nord, il n'y a point de montagnes ; ce ſont ſeulement de douces décentes qui viennent plûtôt de la hauteur du ſommet, que de celle de quelques collines étrangeres. En récompenſe il y a beaucoup de bois. Que dis-je ? C'eſt une foreſt continuelle, mais qui ne dérobe point à la vûë la beauté des rivages les moins éloignez du Nord.

Le ſommet n'eſt pas d'une hauteur uniforme, ou pour parler plus juſte, ce n'eſt pas la cime d'une ſeule montagne, mais une

chaîne de pluſieurs jointes enſemble. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi d'une infinité d'éminences qui compoſent ſa longueur, on apperçoit de grandes vallées ſeparées. Ces vallées rendent le ſommet plus uni & plus habitable. Il y en a quelques-unes ſi profondes, qu'elles embarraſſent le paſſage des rivieres; & cela eſt ſi vrai, que la riviere de Chagre qui prend ſa ſource de quelques montagnes près de la mer du Sud, eſt obligée de faire des détours au Nord-Oueſt avant que de pouvoir ſe décharger dans la mer du Nord, quoique, ſi je ne me trompe pas, la chaîne des montagnes s'étende plus loin à l'Oüeſt & même juſqu'au lac de Nicaragua.

Les rivieres qui arroſent le païs que je décris ſont preſque toutes aſſez larges, mais peu navigables,

parce qu'elles ont des barres & & les eaux baſſes à l'embouchure. Sur la côte de la mer du Nord les rivieres ſont pour la plûpart fort petites ; car comme elles prennent leurs ſources du Haut ſommet qui eſt auprès de ce rivage, leur cours eſt fort borné. Celle de Darien eſt une des plus grandes ; mais la profondeur de ſon entrée ne répond pas à la largeur de ſon embouchure. Je conviens qu'elle eſt aſſez profonde à quelque diſtance de ſon entrée ; mais de là juſqu'à Chagre, tout le long de cette côte, les rivieres ne ſont que des ruiſſeaux, & je n'excepte pas même celle de la Conception qui ſort vis-à-vis le quay de la Sonde dans les Sambaloés. La riviere de Chagre eſt à la verité aſſez conſiderable, puiſqu'elle fait un circuit le long de la côte, & qu'elle vient de la partie du

Sud & de l'Eſt de l'Iſthme ; mais il eſt certain que la côte du Nord qui eſt ſi abondamment arroſée, l'eſt principalement par des ſources & par des ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes voiſines. Le terrain ſur cette côte eſt aſſez mêlé, mais en general la terre eſt bonne. Il s'éleve en montagnes juſqu'auprès de la mer où l'on voit çà & là des marais qui n'ont qu'un demi mille de largeur.

Depuis la Baye de Caret, qui eſt le ſeul Port qu'ait la riviere de Darien, juſqu'au Cap près de l'Iſle Dorée, le rivage de l'Iſthme eſt aſſez fertile. Il y a une Baye ſablonneuſe, mais dont une partie eſt pleine de marécages, & la terre tellement remplie d'arbres de Mangroue, qu'on n'y peut aborder ſans avoir de la bouë juſqu'à la ceinture. Le rivage de

cette côte est à cinq ou six mille du Haut sommet, & la Baye de Caret a deux ou trois ruisseaux d'eau douce qu'on y voit couler. Cette Baye est petite, à ce que j'ai oüi dire, car je n'y ay point été. Elle a deux Isles devant elle qui font un bon Port, & son terrain est propre à l'ancrage, parce qu'on n'y trouve aucun rocher. Ces Isles sont hautes & ombragées de plusieurs sortes d'arbres.

A l'Occident du Cap, à l'entrée de la riviere de Darien, il y a une autre belle Baye sablonneuse dans le cou de laquelle est une petite Isle marécageuse. Les eaux qui l'entourent sont basses & la terre si boüeuse, qu'elle n'est pas propre pour les Vaisseaux. Le rivage de l'Isthme, de quelque côté que vous le preniez, est un païs marécageaux & couvert de Mangrouës pendant trois ou

quatre mille qu'il monte au plus haut ſommet ; mais quoique le cou de la Baye ſoit comme je l'ai dit, neanmoins l'eau eſt profonde à l'entrée, & il y a au fond un ſable ferme & bon pour l'encrage. Il y a trois Iſles devant elle qui font un Port, & à l'Orient deſquelles eſt l'Iſle dorée qui eſt la plus petite. Elle a un beau canal profond entre elle & le Haut ſommet, & elle eſt naturellement fortifiée, puiſqu'elle eſt toute entourée de rochers à la reſerve de ſon Port qui eſt une petite Baye ſablonneuſe ſur le côté du Midi vers le Havre. La terre de l'Iſthme qui lui eſt oppoſée au Sudeſt eſt un païs très-fertile, ſabloneux & aſſez uni juſqu'au pied des montagnes qui en ſont éloignées de quatre ou cinq mille. Nous abordâmes en cet endroit lorſque

lorſque nous allâmes dans la mer du Sud avec le Capitaine Scharp. J'ai demeuré quinze jours dans cette Iſle dorée ; il y a un petit ruiſſeau d'une eau très-bonne à boire.

On voit à ſon Occident la plus grande des trois Iſles qui fait face à la Baye. C'eſt une Iſle baſſe, marécageuſe & ſi remplie de Mangroüës, qu'on n'y ſçauroit aller deſcendre. Nous ne fûmes nullement tentez d'y aborder, aucun de nous n'ayant affaire dans un ſi mauvais endroit. Elle eſt fort près du point de l'Iſthme, qui eſt auſſi ſabloneux pendant deux mille vers l'Occident. Elle a encore le même terrain de l'autre côté dans la Baye. Enfin cette Iſle n'eſt preſque ſeparée de l'Iſthme que par la marée ; les Vaiſſeaux alors ont de la peine à paſſer entre-deux.

L'Iſle des Pins eſt une petite

Iſle

Isle au Nord des deux autres avec lesquelles elle fait une espece de triangle. Elle s'éleve en deux montagnes, & on la découvre sur la mer de fort loin. Elle est couverte de toutes sortes d'arbres & a un beau ruisseau d'eau douce. Du côté du Nord, elle est pleine de rochers; & comme elle est opposée au rivage de l'Isthme vers le Sud, vous allez à terre sur une Isle de sable très-curieuse enfermée entre deux points en forme de croissant. On peut naviger autour de l'Isle des Pins, l'abord en est facile; mais pour aller au Port de l'Isle Dorée, il faut entrer par l'extremité vers l'Est entre elle & le Continent; car il n'y a pas d'autre passage.

De ces Isles & du bas Point marécageux qui leur est opposé, le rivage va du Nord & Occident jusqu'au Point Sambalos, & pen-

dant trois lieuës il eſt défendu par des rochers eſcarpez, dont quelques-uns ſont au-deſſus, & les autres au-deſſous de l'eau. Un petit bateau même n'y ſçauroit aborder. A l'extremité du Nord Occident il y a une jolie petite Baye ſabloneuſe propre à l'ancrage, comme il eſt rapporté par pluſieurs Armateurs. De là juſqu'au Point Sambalos regnent les Iſles de Sambaloés. Elles ne ſont pas également éloignées les unes des autres ; mais avec le rivage voiſin, ſes montagnes & ſes bois elles forment une agreable perſpective. Ces Iſles ſont en ſi grande quantité, qu'il n'eſt preſque pas poſſible qu'elles ſoient marquées ſur la Carte, & il y en a de ſi petites, qu'elles ne meritent pas de porter le nom d'Iſle. On va de l'un à l'autre par un canal navigable qui eſt entre elles, & l'on

peut naviger d'un bout à l'autre de l'Isthme qui fournit par tout une terre sabloneuse & ferme ; & si vous voulez vous mettre à l'abri des vents contraires, vous ne manquez jamais d'y trouver une bonne place pour tel nombre de Vaisseaux qu'il vous plaira. Voilà pourquoi cette côte est le rendez-vous des Armateurs, & principalement le quay de la Sonde ou celui de Springer, lors qu'ils souhaitent d'y demeurer quelque tems, parce que ces deux Isles leur offrent un abri commode pour carener, & leur fournissent des sources d'eau douce.

Les Sambaloés en general sont des Isles sabloneuses, basses, plates & couvertes de plusieurs sortes d'arbres, & sur tout de Mammées, de Sapadillos & de Manchinel. Outre cela les Armateurs sont assurez d'y prendre du poiſ-

ſon à coquille & d'autres rafraîchiſſemens. Les quais qui ſont en dehors vers la grande mer ſont remplis de rochers & ſont appellez les quais eſcarpez, quoique le côté oppoſé ſoit ſabloneux comme la pluſpart des quais le ſont en dedans.

Le long canal qui eſt entre les Sambaloés & l'Iſthme a deux, trois & quatre mille de largeur, & le rivage de l'Iſthme a des Bayes ſabloneuſes & des païs de Mangrouës juſqu'à la pointe de Sambalos. Les montagnes ſont à la même diſtance, c'eſt-à-dire à ſix ou ſept mille du rivage. Mais aux environs de la riviere de la Conception qui ſort à un mille ou deux à l'Orient du quai de la Sonde, le Haut du ſommet eſt un peu plus loin. Pluſieurs petits ruiſſeaux tombent dans la mer de chaque côté de cette riviere &

les ruiſſeaux ſont les uns dans des Bayes ſabloneuſes & les autres parmi des terres de Mangrouës. Les marécages où ſont les Mangrouës ſur cette côte ſont formez par des eaux ſalées, de ſorte que les ruiſſeaux qui en ſortent ſont aigres, au-lieu que ceux de la Baye ſabloneuſe ont une eau fort douce. Nul de ces ruiſſeaux, ni même la riviere de la Conception n'eſt pas aſſez profonde pour qu'il y puiſſe entrer des Vaiſſeaux. Il n'y entre que des canots. La terre aux environs eſt excellente, elle s'éleve doucement juſqu'au plus haut ſommet & eſt remplie de grands arbres propres pour la charpente.

La pointe de Sambalos eſt un roc pointu, bas, aſſez long & ſi gardé de rochers qui s'avancent un mille dans la mer, qu'il eſt dangereux de s'en aprocher de

trop près. Au-delà du rivage à l'Occident & un peu au Nord à 3. lieuës de cette pointe, on voit le Port de Scrivan ; la côte qui eſt entre eux eſt toute pleine de rochers & la terre couverte de bois.

Le Port Scrivan eſt un bon Port, mais comme ſon entrée qui eſt à peine de cinquante pas ſe trouve entourée de rochers particulierement à l'Eſt, on ne peut s'y preſenter ſans peril. Il ne paroîſt pas aſſez profond pour recevoir aucun Vaiſſeau chargé, n'ayant en pluſieurs endroits que huit ou neuf pieds d'eau. C'eſt un païs fertile & un lieu commode pour y deſcendre à l'Eſt & au Sud où le terrain eſt bas & très-ferme pendant deux ou trois mille. Mais du côté de l'Oueſt c'eſt un marécage de Mangroües rouges. Ce fut dans ce deſagreable endroit que le Capitaine Coxon,

la Sonde, & les autres Armateurs mirent pied à terre en l'année 1678. lors qu'ils allerent prendre Portobelo. Ainſi leur marche fut fatigante & ennuieuſe. Mais ils aimerent mieux deſcendre loin de la Ville, qu'aux Baſtimentos ou dans un autre lieu plus proche, afin de pouvoir éviter d'être découverts par les ſentinelles que les Eſpagnols ont toûjours dans leurs voiſinage. Effectivement par ce moyen ils cacherent leur marche durant cinq ou ſix jours qu'ils mirent à traverſer tout le païs, & ils arriverent à une heure de chemin de Portobelo avant qu'on les eût aperçûs. Les Eſpagnols ne ſe ſervent plus du Port de Scrivan, & depuis pluſieurs années on n'y voit aucun Vaiſſeau, excepté quelque Armateur qui s'y arrête par hazard en paſſant.

L'endroit où étoit autrefois Nombré de Dios eſt environ à ſept ou huit lieuës plus loin vers l'Occident. Le païs d'entre-deux eſt fort inégal, & l'on y voit de petites montagnes qui penchent vers la mer. Le terrain des collines eſt plein de rochers, il ne produit que des arbriſſeaux, & les vallées ne ſont arroſées que par de mauvaiſes petites rivieres. Le plus haut ſommet paroît être à une grande diſtance de la mer, puiſqu'il ne fut point aperçeu dans la marche des Armateurs le long du rivage de Portobelo. La place où étoit Nombré de Dios eſt le fond d'une Baye fort près de la mer toute remplie d'une eſpece de cannes ſauvages ſemblables à celles dont nos peſcheurs à la ligne ſe ſervent en Angleterre. Il ne ſemble pas qu'il y ait jamais eu là de Ville. Il n'en reſte aucun veſtige.

veſtige. La ſituation n'eſt pas fort agreable. La Baye offre un petit abri aux Vaiſſeaux & eſt toute ouverte du côté de la mer. Ce qui joint au mauvais air du terrain qui eſt bas & marécageux, a étécauſe vrai-ſemblablement que les Eſpagnols ont abandonné cette place, qui n'eſt pas en ſeureté, quoiqu'il y ait au devant, deux ou trois petits quais ou rochers. Ils ont eu raiſon de la quiter pour aller s'établir à Portobelo dont le Port eſt beaucoup meilleur & plus aiſé à défendre.

A un ou deux mille vers l'Occident de ces petites Iſles à l'embouchure de la Baye de Nombré de Dios & à un demi mille du rivage, paroiſſent quelques Iſles appellées les *Baſtimentos*. Elles ſont pour la pluſpart aſſez hautes & couvertes de bois. Il y en a une dont une partie eſt une Baye

ſabloneuſe & d'un facile abord. On y trouve une ſource d'une eau excellente à boire. Elles ſont toutes enſemble entre elles & l'Iſthme un fort bon Port dont la profondeur eſt propre pour l'ancrage. On y entre avec le vent de mer entre l'Iſle du côté d'Orient & la plus voiſine, & on en ſort avec le vent de terre par le même endroit. Plus loin vers l'Occident, avant que vous arriviez à Portobelo, vous trouvez deux petites Iſles plates, ſans bois & ſans eau douce, & qui ne ſont preſque pas ſeparées l'une de l'autre. J'y ay été. Le terrain en eſt ſabloneux. Elles ſont entourées de rochers vers la mer, & l'Iſthme en eſt ſi proche, qu'il n'y a qu'un canal entre-deux, mais un canal trop étroit pour qu'il y puiſſe entrer des Vaiſſeaux.

Le rivage de l'Iſthme aux en-

virons eſt compoſé de Bayes ſablonneuſes après qu'on a paſſé une chaîne de rochers qui ſort de la Baye de Nombré de Dios vers les Baſtimentos, & au-delà juſqu'à Portobelo la côte eſt generalement pleine de rochers, & le Continent rempli de hautes montagnes eſcarpées. C'eſt un fort bon païs. La plus grande partie eſt couverte de bois, & l'autre a été défrichée par les Indiens Eſpagnols tributaires de Portobelo, qui en ont fait des plantations. Ce ſont les premiers établiſſemens qui ſoient ſur cette côte ſous le gouvernement Eſpagnol. Sur tout le reſte de la côte du Nord de l'Iſthme, les Eſpagnols, dans le tems que j'y étois, n'avoient aucun pouvoir ſur les Indiens, ny même aucun commerce avec eux, quoiqu'il y ait des Indiens par tout le Continent.

Toutefois on m'a dit depuis que les Espagnols avoient gagné leurs esprits & s'en étoient rendus maîtres.

De cette Description de Portobelo.

Le Port de Portobelo est très-beau, grand, & commode pour les Vaisseaux. Son embouchure est étroite, mais elle s'élargit en dedans. Les Gallions d'Espagne y trouvent un bon abri quand ils viennent en cette Ville chercher les Trésors du Perou que l'on y apporte de Panama par terre. L'entrée du Port est défenduë par un Fort à main gauche en entrant. Ce Fort est bien fortifié & le passage est plus facile par la droite où il y a un autre Fort à la vérité, mais beaucoup plus foible. La Ville est au bas du Port. Elle s'étend le long du rivage en forme de croissant. On voit au milieu un Fort assez bas & environné de maisons, excepté du côté de

la mer; & à l'Occident de la Ville environ à cinquante pas du rivage, il y a sur une petite élevation encore un autre Fort plus grand & plus fortifié que les autres, mais il est commandé par une montagne voisine, dont M. Morgan se servit pour le prendre. Il peut y avoir dans tous ces Forts deux ou trois cens Soldats Espagnols en garnison. La Ville est longue & étroite; les Eglises & les maisons paroissent assez belles & sont bâties à la maniere des Espagnols. Elle n'est défenduë du côté de la campagne par aucune muraille ni même par aucun ouvrage; & du côté de l'Est, on est obligé de sortir par le chemin qui conduit à Panama, à cause des montagnes qui bouchent le passage vers le Midi. On rencontre de longues Ecuries qui vont du Nord au Sud de la Ville

à laquelle elles se joignent. Ce sont les Ecuries du Roy destinées pour les mules qu'on employe sur le grand chemin de Portobelo à Panama. La maison du Gouverneur communique au grand Fort à l'extremité de la Ville vers l'Occident. On voit une petite Baye avec un pont dessus ; & du côté de l'Est près des Ecuries, il y a un ruisseau d'eau douce. C'est un endroit fort mal sain : Car outre qu'il est bas & marécageux, la mer en se retirant laisse dans le Port le rivage à sec ; & comme c'est une boüe noire & puante, dès qu'elle est échauffée par la chaleur du climat, elle exhale des vapeurs empoisonnées. Vers le Midi & l'Orient, le païs s'éleve en petites montagnes dont les unes sont pleines de bois, & les autres d'une terre nommée Savannach. On ne trouve pas une grande quantité

d'arbres fruitiers, non plus que de plantations auprès de la Ville.

Je tiens cette deſcription que je viens de faire de Portobelo, de quelques Armateurs bien inſtruits. Pour moi, je n'y ay point été. J'ay bien vû étant en mer le païs qui eſt au-delà à l'Occident de l'embouchure de la riviere de Chagre, mais je n'y ay jamais abordé ; & je n'en puis dire autre choſe, ſinon qu'il eſt plein de montagnes & de marécages près de la mer, comme je l'ay déja dit, & pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré qu'il n'y a aucune communication entre Portobelo & cette riviere.

J'ay été encore plus loin vers l'Occident ſur cette côte, avant que d'aller au-delà de l'Iſthme avec le Capitaine Scharp. Nous courûmes çà & là & carenâmes à Bocca Toro & à Bocca Drago ;

mais comme cela eſt hors des bornes que je me ſuis preſcrites, c'eſt un détail qu'il faut paſſer ici ſous ſilence.

Après avoir ainſi parlé de la côte du Nord de l'Iſthme, il faut que je parle auſſi de la côte du Midi ; mais je m'étendrai moins, parce que M. Dampier en a fait en quelque maniere la deſcription dans ſon Voyage autour du monde. Je commencerai par la pointe de Garachina, qui eſt à l'Occident de l'embouchure de la riviere de Sambo. Cette pointe eſt haute & ſur une terre ferme, mais au dedans vers la riviere elle eſt baſſe & remplie de Mangrouës comme toutes les autres pointes du païs, juſqu'au Cap de S. Laurent. La riviere de Sambo eſt aſſez grande. Son embouchure eſt ouverte au Nord, & de là la côte va au Nord-Eſt vers le Golfe

de S. Michel. Ce Golfe est formé par une infinité de ruisseaux & de rivieres, dont les deux principales sont les rivieres de Sainte Marie & celle de Congo. Il y en a plusieurs autres jusqu'au Midi, & particulierement une appellée la riviere d'Or, parce qu'elle fournit de la poudre d'or en quantité. Les Espagnols y envoyent de Panama & de Sainte Marie leurs Esclaves pour en amasser.

La riviere la plus voisine de la riviere d'Or est celle de Sainte Marie, ainsi appellée à cause de la Ville qui porte ce nom. Elle est assez éloignée de la mer. Ce fut tout le long de cette riviere que nous vînmes, lors que nous entrâmes pour la premiere fois dans la mer du Sud avec le Capitaine Scharp. Nous prîmes chemin faisant Sainte Marie, qui avoit deux cens soldats de garnison, mais qui

n'étoit point fortifiée. Elle n'avoit point de muraille, & le Fort même n'étoit défendu que par des Paliſſades. C'eſt une nouvelle Ville que les Eſpagnols de Panama ont fait bâtir, tant pour y mettre une garniſon & des magazins, que pour aſſurer une retraite à leurs travailleurs dans la riviere d'Or. Le païs d'alentour eſt bas, plein de bois; & la riviere eſt ſi remplie de bouë, que la puanteur en infecte l'air. Mais le petit Village de Schuchadero qu'on voit au côté droit de la riviere près de ſon embouchure, eſt ſitué ſur une terre ferme, élevée, & ouverte au Golfe de S. Michel. Comme il reçoit des vents frais de la mer & qu'il eſt aſſez ſain, il ſert de place de rafraîchiſſement. Il a un beau ruiſſeau d'eau douce; cê qui eſt d'autant plus extraordinaire que les rivieres ſont fort noires vers le Haut païs.

Entre Schuchadero & le Cap de S. Laurent, qui fait le côté du Nord du Golfe de S. Michel, la riviere de Congo se décharge dans le Golfe. Elle est composée de plusieurs petits ruisseaux qui tombent des montagnes voisines & qui se joignent pour la former. Son embouchure est boüeuse & découverte en basse marée pendant plusieurs lieuës; il n'y a de l'eau que dans le fond du canal qui conduit à un endroit assez commode pour débarquer; mais plus loin en dedans la riviere est profonde. De sorte que si les Vaisseaux y viennent dans la haute marée, ils y trouvent un fort bon Port. Le Golfe même est fort navigable, car la plus grande partie est dans une terre fangeuse aussi-bien que les Isles dont il est environné; & il a assez d'étenduë pour contenir un

bon nombre de Vaiſſeaux.

Au Nord de ce Golfe eſt une petite Baye où nous mîmes pied à terre en ſortant de la mer. Le païs d'entre-deux eſt partie de Mangrouës & partie de Bayes ſabloneuſes, & même toute cette côte juſqu'à la riviere de Cheapo n'a pas un autre terrain. Je ne connois qu'une riviere conſiderable entre Cheapo & Congo. A la verité il y a pluſieurs petites Bayes & des ruiſſeaux; mais on m'a aſſuré que dans la ſaiſon ſéche on n'y trouvoit de l'eau fraîche en aucun endroit. Pour dans la ſaiſon humide, la ſituation du terrain qui eſt penchant & les arbres qui degoutent n'y laiſſent point manquer d'eau.

Cheapo eſt une belle riviere qui prend ſa ſource auprès de la mer du Nord. La Ville de ce nom eſt ſituée du côté de l'Oüeſt à

quelque distance de la mer. C'est une très-petite Ville ; mais elle a d'excellens pâturages pour le gros bétail, car le païs est rempli de Savanahs. Ces Savanahs sont sur de petites collines ou dans des vallées entremêlées de terre, & c'est de quelqu'une de ces collines que prend sa source la riviere de Chagre qui va tomber dans la mer du Nord, après avoir coulé quelque temps vers l'Occident. A côté de cette riviere assez près de Panama est Venta de Crusés. C'est un petit Village plein d'hôtelleries & de magazins où les marchandises qui descendent la riviere de Chagre sont portées de Panama sur des Mules, & là embarquées dans des canots. Pour l'argent, on le porte par terre à Portobelo.

Entre la riviere de Cheapo & Panama vers l'Oüest, il y a trois

rivieres peu considerables. La terre qui est entre-elles est basse, unie, presque toute séche, & couverte de petits buissons. Auprès de celle qui est la plus exposée à l'Occident étoit située la vieille Ville de Panama. C'étoit autrefois une grande Ville, mais il n'en reste plus rien à l'heure qu'il est que quelques maisons ruinées & quelques chaumieres habitées par de pauvres gens. Avant que le Chevalier Henry Morgan l'eut brûlée, les Espagnols avoient resolu de l'abandonner à cause qu'elle n'avoit pas un Port commode pour debarquer. Ainsi au-lieu de la rebâtir, ils en firent une autre, qui est celle qu'on voit aujourd'hui. La riviere de la vieille coule entre-deux ; mais plus près de la nouvelle, où de petits bateaux peuvent entrer.

La nouvelle Panama a un grand

avantage sur la vieille : Elle a une rade aussi bonne qu'un Port pour les petits bateaux. Elle en est redevable aux trois Isles de Perica qui sont devant elle & qui lui servent d'abri. Il y a entre-deux un bon ancrage assez écarté de la Ville, entre laquelle & la rade est un morceau de terre où les eaux sont basses ; si bien que les Vaisseaux sont obligez de s'arrêter près de Perica, ne pouvant s'approcher de la Ville, qui par ce moyen est moins commandée.

Description de Panama.

Panama est sur un terrain uni, & elle est entourée de hautes murailles principalement du côté de la mer. Elle n'a point d'autres fortifications que ses murs. La mer les lave à chaque marée & les bat quelquefois si rudement, qu'elle en renverse une partie. Lorsqu'on la regarde de la mer, c'est une très-belle

perſpective. Les Egliſes & les maiſons des perſonnes de qualité s'élevent au-deſſus des autres bâtimens, & les logis étant bâtis de pierre & couverts de tuiles creuſes, cela fait un mêlange de blanc & de rouge qui réjoüit la vûë. Les tuiles ſont fort en uſage chez les Eſpagnols par toutes les Indes Occidentales. Dailleurs cette Ville eſt environnée de Savanahs, de montagnes plates & de bois taillis, ce qui ajoûte de grandes beautez à la perſpective. Vous voyez auſſi des fermes diſperſées dans la campagne où ſe nourrit une prodigieuſe quantité de Bœufs, de Chevaux & de Mules. Enfin, Panama eſt le rendez-vous de toute cette partie de la côte de la mer du Sud : Elle eſt dépoſitaire des treſors de Lima & des autres Ports de mer du Perou, & commerce avec le Mexique,

que, mais fort peu au-delà du Golfe de Nicaragua. Le Roy d'Eſpagne y a un Preſident qui agit de concert avec ſon Conſeil. Le Gouverneur de Portobelo lui obeït, & ſa Juriſdiction s'étend depuis Nata, l'Avelia, Leon, Realeja, &c. juſqu'au Gouvernement de Guatimala vers l'Orient; il n'a pas moins d'autorité au-delà de l'Iſthme ſur les deux mers, comme étant ſoumiſes aux Eſpagnols. L'air de Panama n'eſt pas ſi mauvais que celui de Portobelo; mais il ne laiſſe pas d'être mal-ſain, & l'on a remarqué que les gens qui arrivent du Perou où l'air eſt ſec & pur, y tombent malades ordinairement & ſont obligez de faire couper leurs cheveux.

Il y a une autre riviere à l'Oüeſt à une lieuë de Panama, appellée par quelques-uns Rio

grande. A l'entrée les eaux ſont baſſes, & elle coule avec beaucoup de rapidité. Il y a ſur ſon rivage à l'Occident des fermes & des plantations de ſucre ; mais delà elle s'éloigne & reprend ſon cours vers le Midi. Je bornerai en cet endroit les côtes de la mer du Sud de l'Iſthme & laiſſerai là cette riviere.

Entre elle & la pointe de Garachina le rivage forme une Baye en demi cercle qui eſt fort reguliere. On l'appelle la Baye de Panama. Il y a dedans pluſieurs belles Iſles & de bonnes rades pour les Vaiſſeaux ; mais comme Monſieur Dampier dans le ſeptiéme Chapitre de ſon Voyage autour du monde en fait une ample deſcription, je n'en parlerai point, & je me contenterai de dire que ces Iſles produiſent en abondance du bois, de l'eau, des fruits & du

gibier pour rafraîchir ceux qui y vont descendre.

Le terrain de l'Isle & de la plus grande partie du païs est une terre noire trés-fertile. Du Golfe de S. Michel jusqu'à la chaîne des montagnes, qui est dans la Baye de Caret, c'est un païs de vallées arrosées par des rivieres qui tombent dans le Golfe, si marécageux & si rompu, qu'il est impossible de voyager le long du rivage & aux environs. A l'Occident de la riviere de Congo, le païs devient plus montagneux & plus sec. On y trouve d'agreables vallées jusqu'à ce qu'on ait passé la riviere de Cheapo, au-delà de laquelle on ne rencontre que des bois. Là commence le païs des Savanahs qui est sec, plein d'herbe & de petites montagnes entremêlées de bois ; ces montagnes sont fertiles jusques à leurs sommets qui sont

Prez Sainte Marie.

couverts de très-beaux arbres fruitiers. Pour les montagnes d'où tombe la riviere d'Or, elles sont plus steriles vers le sommet; elles ne produisent seulement que de petits arbrisseaux: mais je croi que ce n'est pas la faute du terrain qui paroît capable de produire tout ce qui croît dans la Jamaïque. Toutefois il faut observer que les bois de ce païs sur la cime ou sur les côtez des montagnes dans le dedans du païs ne ressemblent point à ceux qui sont près de la mer; dans les lieux secs & élevez les bois sont grands, fort gros, & n'ont presque pas de branches, au-lieu que sur la côte de la mer où le terrain est d'ordinaire bas & marécageux, ce sont plûtôt des arbrisseaux que des arbres, des Mangrouës, des ronces ou des Bambos.

Les saisons en cet endroit sont

de même que dans les autres de la Zone Torride en cette latitude, c'eſt-à-dire, approchant plus de l'humide que du ſec. Le tems des pluyes commence en Avril ou en May, elles continuent les mois de Juin & de Juillet, & dans le mois d'Aouſt elles ſont très-violentes. Il fait auſſi fort chaud alors par tout où le ſoleil perce la nuë. L'air eſt étouffant, car il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluyes commencent à ceſſer dans le mois de Septembre, mais elles durent ſouvent juſqu'au mois de Janvier. De maniere que c'eſt un païs fort humide, puiſqu'il y pleut pendant les trois quarts de l'année; & les premieres pluyes y tombent comme nos grandes pluyes d'Avril; ou comme des orages mêlez de tonnerre & d'éclairs. L'air y a ſouvent une odeur ſulphureuſe &

étouffante qui se répand dans les bois. Quand l'orage est passé, vous entendez le croassement des grenoüilles & des crapaux, le bourdonnement des mouches & des moucherons, les sifflemens & les cris des serpens & des autres insectes qui font ensemble un concert fort desagreable. Les pluyes en tombant dans les bois rendent un son creux ; mais elles sont quelquefois si grosses, qu'une plaine qu'elles inondent, devient semblable à un lac ; & les orages, ainsi que je l'ai marqué dans la relation de mon passage, déracinent souvent les arbres & les entraînent jusques dans les rivieres.

Des Arbres, des Fruits, & des Plantes qui ſont dans l'Iſthme de l'Amerique.

COMME tout ce païs eſt plein de bois, il contient une grande quantité d'arbres, de plantes & de fruits dont l'eſpece eſt inconnuë en Europe.

L'arbre qui porte le Coton eſt le plus gros de tous, & croît en abondance dans la plus grande partie de l'Iſtme. Il n'y en a pas, ou du moins je ne me ſouviens pas d'en avoir vû dans les Sambaloës ni dans aucune autre des Iſles voiſines. Cet arbre porte une gouſſe de la groſſeur d'une noix Muſcade pleine d'un duvet ou laine courte, laquelle étant meure creve la gouſſe & eſt emportée par le vent. Le plus grand

L'Arbre à Coton.

avantage qu'on tire de cette sorte d'arbre, c'est qu'on en fait des canots ou des pirogues. Les pirogues different autant des canots, que les bateaux de voitures & les petites barques different des bateaux legers. Les Indiens brûlent les arbres creux ; mais les Espagnols les coupent & les ouvragent ; le bois en étant fort tendre & aisé à travailler.

Les Cedres. Les Cedres de ce païs sont fort estimez pour leur hauteur & leur grosseur. Il y en a de très-beaux sur le Continent. Ils croissent sur toutes les côtes de la mer, particulierement vers le Nord. Le bois en est fort rouge, a de belles veines, & est trés-odorant. Mais ils ne sont pas d'un meilleur usage que l'arbre à Cotton, & on ne s'en sert guere non plus que pour faire des canots & des pirogues. Il y a une grande abondance

dance de ces deux eſpeces d'arbres.

On en voit ſur le Continent pluſieurs autres, & ſur tout l'arbre de Macaw. Il n'eſt pas haut. Le tronc s'éleve droit & a environ dix pieds. Il eſt entouré de guirlandes épaiſſes avec de longs piquans. Le milieu de l'arbre enferme une moëlle ſemblable à celle du Sureau. Le tronc eſt nud juſques vers le haut ; mais de là il ſort des branches de douze à quatorze pieds de long & larges d'un pied & demi qui diminuent inſenſiblement juſqu'à l'extremité. Ces branches ſont par tout couvertes de pointes, entre leſquelles croît le fruit qui eſt une eſpece de grappe, pas plus grande qu'une petite poire ; mais il y en a pluſieurs enſemble. Ces grappes ſont d'une figure ovale, leur couleur eſt jaune avant

L'Arbre de Macaw.

qu'elles ſoient meures, au-lieu qu'elles deviennent rougeâtres dans leur maturité. Le fruit a un noyau ; & quoiqu'il ſoit un peu aigre, il ne laiſſe pas d'être bon à manger. Les Indiens coupent l'arbre fort ſouvent pour avoir ce fruit. Le bois de l'arbre eſt fort dur, noir, peſant, & d'un grand uſage. Il ſe fend fort aiſément, & les Indiens s'en ſervent d'ordinaire pour bâtir leurs maiſons. Les hommes en font des têtes de fléches, & les femmes des navettes pour travailler à leur cotton.

L'Arbre de Bibby.

L'Arbre de Bibby, ainſi appellé d'une liqueur qui en diſtille, & que nos Anglois nomment Bibby, croît auſſi ſur le Continent. Cet arbre a le tronc droit & ſi menu, qu'il n'eſt pas plus gros que la cuiſſe, quoiqu'il s'éleve juſqu'à ſoixante ou ſoixante-dix pieds. Il eſt nud & plein de pi-

quans comme celui du Macaw. Les branches sortent de même du haut de l'arbre, & portent abondamment des fruits ronds, d'une couleur blanchâtre, & pas plus gros que des noix. Ils sont remplis d'huile. Les Indiens les pilent dans un mortier ; après quoi ils les font boüillir & les pressent. A mesure que la liqueur se refroidit, ils l'écument & en tirent le dessus qui est une huile très-claire & d'une extrême amertume. Ils la mêlent avec les couleurs dont ils veulent se peindre. Quand l'arbre est jeune, ils le percent & mettent une feüille dans le trou par où le Bibby coule à grosses gouttes. C'est une liqueur pesante & d'un goût assez agreable, quoiqu'un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Il y a des arbres de Coco dans

les Iſles, mais il n'y en a pas dans l'Iſthme. On voit ſur le Continent un certain arbre qui porte un fruit ſemblable à la ceriſe; mais il eſt plein de petits noyaux, & il n'eſt jamais moû.

Le Platane. On y voit auſſi des Platanes en abondance. Leur tronc a pluſieurs longues & groſſes feüilles qui croiſſent les unes ſur les autres, & qui forment une eſpece de pennache, en s'étendant autour du tronc. Les fruits s'élevent en long vers le haut. Il ne croît point de Platanes ſauvages, ſi ce n'eſt quand les rivieres les entraînent dans le tems des pluyes; car alors demeurant ſur la terre, ils ſe ſement d'eux-mêmes. Les Indiens les plantent en allées; & quoique ces arbres n'ayent point d'autres bois que leurs troncs, pourvû que leurs troncs ſoient verds & en ſeve, ils en font de très-beaux bocages.

Il y a des Bonanos en grande quantité. C'eſt une eſpece de Platanes. Le fruit eſt court & épais, doux & farineux ; mais on les mange crus, au-lieu qu'on fait boüillir le Platane. Les Bonanos.

J'ay vû dans les Iſles des arbres appellez Mammées. Leur tronc eſt droit & ſans branches, & a plus de ſoixante pieds de hauteur. Le fruit en eſt fort ſain & delicieux. Sa forme eſt ſemblable à celle d'une poire ; mais il eſt beaucoup plus gros, & il a un petit noyau ou deux dans le milieu. La Mammée Sapota differe des autres en quelque choſe. Son fruit eſt plus petit & plus ferme, & ſa couleur plus belle. Elle eſt fort rare dans les Iſles. Elle ne vient pas même ſur le Continent. Les Sapadillos n'y croiſſent pas non plus, mais il y en a beaucoup dans les Iſles. Les Sapadillos ſont Les Mammées.

des arbres faits à peu près comme lés Chesnes. Le fruit en est agreable. Il est de la grandeur d'une poire de Bergamotte, & sa peau est semblable à celle de la pomme de Reinette.

Pommes de Pin.

Il croît dans l'Isthme le meilleur fruit du monde, qu'on appelle la Pomme de Pin. Elle a toute la figure d'un Artichaut, elle est grosse comme la tête d'un homme & montée sur une tige d'un pied & demi de hauteur. Ce fruit pese ordinairement près de six livres. Il est enfermé dans des feüilles courtes & piquantes de même que l'Artichaut; mais pour le trouver, il n'est pas besoin de le dépoüiller, il ne faut seulement que peler les feüilles. Il n'a ni pierre ni noyau, & il semble qu'il ait tout ensemble le goût de tous les plus délicieux fruits qu'on puisse jamais goûter. Il y en a de

mûrs pendant toute l'année.

La Poire piquante.

On trouve encore sur le Continent un fruit nommé la Poire piquante. C'est une plante de quatre pieds de haut ou environ, pleine de piquans tout autour. Elle a une feüille épaisse, à l'extremité de laquelle est la Poire, qui est un bon fruit, dont les Indiens & les autres mangent beaucoup.

Testes de Papes.

Il y a des arbrisseaux appellez Testes de Papes. Ils ont des piquans pareils à des éperons, longs d'un pied, aigus, épais & durs avec une pointe noire qui leur sert de défense.

Cannes de Sucre.

On voit aussi des Cannes de Sucre; mais les Indiens n'en font point d'autre usage que de les mâcher & d'en succer le jus. Il croît dans les Isles un arbre à qui l'on a donné le nom de Manchinel, & celui de Pomme de Manchi-

Manchinel.

nel à ſon fruit. Elle a l'odeur & la couleur d'une belle Pomme odorante, mais c'eſt un poiſon. Cet arbre funeſte croît dans des morceaux de terre pleins de verdure. Il eſt bas, rempli de feüilles, & ſon tronc eſt fort gros. J'ay oüi dire qu'on en employoit le bois à faire des pieces de raport dans des ouvrages de marqueterie; car il eſt bien grainé. Mais on ne le peut couper ſans peril, puiſqu'il eſt ſi venimeux, qu'il ſe forme une veſſie dans la partie coupée. Un François de notre compagnie s'étant mis pour prendre le frais ſous un de ces arbres dans une des Iſles de Sambaloës, comme il avoit fait de la pluye, l'arbre degouta ſur ſa tête & ſur ſon eſtomach, & ces goutes d'eau y formerent des puſtules ſi dangereuſes, qu'on eut de la peine à lui ſauver la vie. Il lui en eſt reſté

des marques semblables à celles de la petite verole.

Il croît dans l'Isthme un arbre qu'on appelle Maho, qui est de la grosseur d'un Fresne. Il y a encore une autre sorte de Maho plus commun & plus petit qui vient dans des marécages & lieux humides auprès des rivieres ou de la mer. Son écorce est claire comme le Canavas ; si vous en voulez prendre un morceau, il se déchirera en lanieres jusqu'au haut de l'arbre. Ces lanieres sont minces, mais si fortes, qu'on en fait des cables & des cordages pour les petits Vaisseaux. Voici de quelle maniere les Indiens en font des cordes : ils ôtent premierement toute l'écorce de l'arbre & la mettent en pieces plus ou moins longues, selon qu'ils le jugent à propos. Il battent ces pieces, les nettoyent, les tordent

L'Arbre de Maho.

enſemble & les roulent enſuite entre leurs mains ou ſur leurs cuiſſes, comme nos Cordoniers font leur fil, mais beaucoup plus vîte. Ils en font auſſi des filets pour peſcher le gros poiſſon.

L'Arbre qui porte la Calebaſſe.

L'arbre qui porte la Calebaſſe eſt petit & fort épais. La Calebaſſe croît haut & bas parmi les branches de même que nos Pommes. Ce fruit eſt rond & entouré d'une coquille dure qui peut contenir depuis deux juſqu'à cinq pintes. Les Indiens s'en ſervent comme de vaiſſeaux à plus d'un uſage. Mais il faut obſerver qu'il y a de deux ſortes de Calebaſſes, des douces & des ameres; quoique les arbres qui les produiſent, ſoient tout-à-fait ſemblables. La ſubſtance de l'un & de l'autre de ces fruits eſt ſpongieuſe & pleine de jus. La Calebaſſe douce a le goût d'une tartre

aigre, les Indiens toutefois en mangent ordinairement quand ils voyagent, c'eſt-à-dire, qu'ils en ſuccent ſeulement le jus & qu'ils crachent le reſte : pour la Calebaſſe amere, il n'eſt pas poſſible d'en manger ; mais en récompenſe elle eſt fort medecinale. Elle eſt admirable ſur tout pour les fievres tierces, & on en fait d'excellentes décoctions pour la colique. Les coquilles des Calebaſſes ſont preſque auſſi dures que celles du Coco, mais elles ne ſont pas à beaucoup près ſi épaiſſes. Les Calebaſſes de Darien ſont peintes & fort eſtimées des Eſpagnols.

Il y a auſſi des Gourdes qui rampent ſur la terre comme la vigne, ou qui s'élevent juſqu'au haut des arbres. Il en eſt encore de deux ſortes, d'ameres & de douces ; les douces ſont bonnes à Gourdes.

manger, & les autres ont les mêmes qualitez que les Calebaſſes ameres. Les Indiens font grand état de leurs coques dont ils ſe ſervent pour puiſer de l'eau, & celles des Calebaſſes leur tiennent lieu de plats & de vaiſſeaux pour boire.

Ils ont une plante qu'ils appellent Silkgraſſ. C'eſt une eſpece de Jonc qui croît en abondance dans des endroits humides. Sa racine eſt pleine de nœuds & pouſſe des feüilles ſemblables à une lame d'épée. Ces feüilles ont juſqu'à deux aulnes de long & ſont déchiquetées ſur les bords comme une ſcie. Les Indiens les coupent, les font bien ſécher au ſoleil, puis les battent dans un morceau d'écorce ; & quand il ne reſte plus que des filets, ils les tordent comme ceux des arbres de Maho, en font des cordes pour

les hammoks & toutes sortes de cordages, mais particulierement des filets pour prendre de petits poissons. Dans la Jamaïque, les Cordoniers se servent de Silkgrass pour faire leur fil, car il est plus fort que nos Chanvres & que toute autre chose. Les femmes Espagnoles en font des bas, qu'on appelle, Bas de soye d'herbe, qu'elles vendent fort cher. Elles en font aussi une sorte de lacets jaunes que portent les femmes Moresses dans les plantations des Indes Occidentales.

Le Bois leger. Le Bois leger, ainsi nommé à cause de sa legereté, est un arbre de la grosseur d'un ormeau. Il est droit, & sa feüille ressemble assez à celle du Noyer. Un homme en peut porter une grande quantité. Il est blanc, mais plus raboteux que le Sapin. Je ne sçai s'il est spongieux comme le Liege; mais

il eſt ſi leger, que quatre ſouches jointes enſemble vont ſoûtenir ſur l'eau deux ou trois hommes. Les Indiens en liant les plus petites ſouches avec des cordes de Maho en font des planchers. Ils en font encore des chevrons, qu'ils croiſent de diſtance en diſtance, & qu'ils chevillent avec de longues chevilles de bois de Macaw; & ils ſe ſervent de cette eſpece de bateaux dans les endroits où les canots manquent, pour paſſer ou croiſer une grande riviere, ou pour peſcher.

Ils ont un autre arbre appellé Bois blanc, dont le tronc eſt d'environ dix-huit ou vingt pieds de long, & reſſemble à un grand Saule. Sa feüille eſt très-petite, & en la voyant on croit voir du Sené. Le bois en eſt fort dur, ſerré, peſant, & plus blanc qu'aucun bois d'Europe que j'aye

jamais vû. Outre cela il eſt d'un ſi beau grain, qu'il ſeroit fort bon pour des ouvrages de marqueterie. Je n'ay point vû de cette ſorte d'arbre ailleurs que dans l'Iſthme.

Les Tamarins bruns ſont longs & gros. Cet arbre vient ordinairement près des rivieres dans un terroir ſablonneux. L'arbre qui porte le fruit appellé Locuſt, croît ſur le Continent; le ſauvage ſur tout s'y trouve en abondance. Il n'eſt pas fort different des Tamarins. On y voit auſſi un arbre bâtard qui produit la Canelle. Il a une gouſſe plus courte que celle d'une féve, mais plus épaiſſe. Les Tamarins. Canelle bâtarde.

Il y a par tout l'Iſthme des Bambos en quantité. Ils ſont ſemblables à des ronces ou à des bois taillis. Il ſort d'une même racine vingt ou trente branches à la fois défenduës par des piquans. Ils Bambos.

rendent impraticables les endroits où ils croiſſent, qui ſont ordinairement des terres marécageuſes uo des côtez de rivieres. On en voit fort peu dans les Iſles.

Bambos creux. Mais pour des Bambos creux, il ne s'en trouve que ſur le Continent. Ceux-ci ſont hauts de trente ou quarante pieds & auſſi gros que la cuiſſe. Ils ont des nœuds tout du long à un pied & demi de diſtance l'un de l'autre, & de la capacité de quatre quartes d'Angleterre pour le moins. Ils ſervent à pluſieurs uſages. Les feüilles de ces arbriſſeaux ne reſſemblent point mal à celles du Sureau.

Mangrouës. Les arbres de Mangrouës croiſſent hors de l'eau, dans les Iſles & ſur le Continent. Ils s'élevent de leurs ſouches & ſont entortillez les uns avec les autres, & en montant ils s'uniſſent tous enſemble

ble en forme de berceau. L'arbre eſt plein de ſéve. Il eſt ordinairement fort haut & a deux pieds de diametre. On a de la peine à paſſer par les lieux où ſont ces arbres, à cauſe qu'étant mêlez comme je l'ay dit, ils embarraſſent le paſſage. L'écorce des Mangrouës qui viennent dans l'eau ſalée, eſt rouge & ſert à teindre le cuir. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je croi que l'arbre qui produit le Peruvian, ou écorce de Jeſuite, eſt de l'eſpece de Mangrouë ; car la derniere fois que j'étois à Arica dans le Perou, je vis arriver une Caravane d'environ vingt mules chargées de cette écorce, & lors qu'elles furent déchargées, un homme de notre compagnie ayant demandé à un Eſpagnol qui conduiſoit la Caravane, d'où il apportoit cette écorce, l'Eſpagnol nous montrant du doigt de hau-

tes montagnes fort éloignées de la mer & de nous, répondit que c'étoit d'un grand lac d'eau douce qui étoit derriere une montagne assez loin dans le païs. J'examinai l'écorce avec attention, & dis à l'Espagnol : C'est un arbre de Mangrouë. Il me repartit en sa Langue, que c'étoit une Mangrouë d'eau douce. Neanmoins il ajoûta que c'étoit un petit arbre nain de la même espece. Nous emportâmes quelques paquets de cette écorce, & j'ay éprouvé en Virginie que c'étoit effectivement de l'écorce de Mangrouë.

Poivres. Ils ont dans l'Isthme de deux sortes de Poivre ; l'une appellée Poivre à la cloche, & l'autre, Poivre à l'oiseau ; & il y en a des deux en abondance. Une herbe sauvage ou arbrisseau d'une aulne de haut les produit. Les Indiens en consument beaucoup ; mais prin-

cipalement du Poivre à l'oiſeau qu'ils eſtiment plus que l'autre.

Ils ont auſſi une ſorte de bois ronge qui pourroit être très-propre pour les Teinturiers. Il croît en grande quantité vers la côte du Nord ſur une riviere qui coule du côté des Sambaloës à deux mille du rivage de la mer. J'ay vû là une infinité de ces arbres. Ils ont trente ou quarante pieds de hauteur & ſont plus gros que la cuiſſe. L'écorce eſt pleine d'entailles & de concavitez. Quand le bois eſt coupé il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens le mêlant avec une ſorte de terre qu'ils ont dans le païs, en teignent leurs cotons pour leurs hamoks & pour leurs robes. En faiſant boüillir de ce bois & de cette terre enſemble pendant deux heures dans de l'eau claire, elle devient rouge comme du ſang. J'en

Bois rouge.

ay fait l'épreuve. Je trempai dans cette eau une piece de cotton qui devint trés-rouge. Il eſt vrai qu'elle pâlit un peu quand je l'eus lavée. Mais je m'en imputai la faute, & je jugeay qu'il falloit que j'euſſe manqué à quelque choſe pour fixer la couleur ; car il eſt certain que l'eau ne ſçauroit effacer cette teinture.

Potates. Les Indiens ont encore pluſieurs racines qu'ils plantent, Iams. comme des Potates & des Iams, Ils les font rôtir & les mangent. Il y a de deux ſortes d'Iams, de blancs & de couleur de pourpre. Ils ont une autre racine appellée Caſſava. Caſſava, qui reſſemble à des panais ; mais il y en a de deux eſpeces ; une douce & une empoiſonnée. Ils rôtiſſent la douce & la mangent de même que les Potates. A l'égard de l'empoiſonnée, ils la preſſent, & après en

avoir ôté le jus, qui eſt fort dangereux, ils râpent une partie de ce qui reſte, & la reduiſent en poudre. Ils font une pâte de l'autre qu'ils étendent ſur une pierre ſous laquelle il y a du feu. Ils jettent enſuite de cette poudre ſur la pierre, qui venant à s'échauffer, cuit la pâte qui eſt ferme & brune. Puis ils les pendent ſur les maiſons & ſur les hayes pour les faire ſécher. On s'en ſert communément au-lieu de pain dans la Jamaïque & dans les autres Iſles Occidentales.

Il croît ſur le Continent du Tabac comme dans la Virginie; mais il n'a pas tant de force, à cauſe peut-être que les Indiens de l'Iſthme ne le travaillent & ne le tranſplantent point. Ce qu'ils n'entendent pas bien. Ils ſe contentent de le ſemer dans leurs plantations; & quand il eſt ſec & Tabac.

nettoyé, ils le dépoüillent de ſes feüilles, les mettent l'une ſur l'autre, les roulent toutes enſemble & en font un rouleau long de deux ou trois pieds, au milieu duquel ils laiſſent un petit trou. Lors qu'ils ſont en compagnie, & qu'ils veulent fumer, un petit garçon allume un bout du rouleau, moüille l'autre pour l'empêcher de brûler trop vîte. Cela étant fait, le fumeur met le rouleau dans ſa bouche comme une pipe, & ſouffle au travers du trou la fumée au viſage de toute l'aſſemblée, dont chaque perſonne a autour du nez une eſpece d'entonnoir pour mieux recevoir la fumée qu'ils reſpirent voluptueuſement.

Des Reptiles, & de tous les Animaux qu'on voit dans l'Isthme de l'Amerique.

IL n'y a pas dans l'Isthme une grande diversité d'Animaux; mais il est si fertile, que si l'on en défrichoit une partie considerable qui consiste en bois, on en feroit d'excellens pâturages pour les troupeaux noirs, pour les Pourceaux, & pour toutes les autres bêtes qu'on y voudroit apporter d'Europe.

On y voit une espece de Cochon que les Indiens appellent Pecary. Il est fait à peu près comme les Cochons de Virginie. Il est noir & a de petites jambes courtes. Il ne laisse pas toutefois de courir fort vîte. La partie de Chasse que je fis avec Lacenta

en peut faire foy. Ce qu'il y a de singulier dans le Pecary : c'eſt qu'au-lieu d'avoir le nombril ſous le ventre, il l'a ſur le dos ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant encore : c'eſt que ſi vous en tuez un & que vous ne lui coupiez pas le nombril, en moins de deux ou trois heures ſa chair ſe corrompra de maniere que vous ne la pourmanger ; mais ſi au-contraire vous le coupez, elle ſe conſervera fraîche pendant pluſieurs jours. Au reſte, c'eſt une viande très-nourriſſante, fort ſaine & de bon goût. Ces animaux s'atroupent d'ordinaire, & les Indiens les chaſſent avec leurs Chiens, les frappent avec leurs lances ou leur tirent des fléches. Ils ont encore une autre eſpece de Cochon ſauvage qu'ils nomment le warrée. Il a de petites oreilles & de grandes défenſes. Il eſt tout couvert de

De Vvarrée.

poil

poil ou d'une soye fort épaisse. C'est un animal féroce & qui attaque toutes les autres bêtes qu'il rencontre en chemin. On le chasse de la même façon que le Pecary. Il n'est pas moins bon à manger ; mais il n'a pas le nombril sur le dos & il n'est pas besoin de le lui ôter pour conserver la chair fraîche.

On y rencontre aussi une assez grande quantité de bêtes fauves semblables à nos Dains. Les Indiens ne les chassent jamais. Ils n'en tuent pas un & n'en veulent pas manger, quoy que la chair en soit trés-bonne. Pour nous, c'étoit ce que nous mangions le plus volontiers. Je ne sçai s'ils en usent ainsi par superstition ou autrement ; mais il est certain que quand ils nous en voyoient manger, ils en paroissoient tout fâchez. Cependant ils attachent Dains.

dans leurs maiſons & conſervent ſoigneuſement les cornes de Dains, c'eſt-à-dire, celles que ces animaux laiſſent tomber, car ils courent trop vîte pour que les warées les puiſſent atteindre, & les Indiens, comme je l'ay déja dit, n'en tuënt aucun.

Chiens. Les Chiens de ce païs-là ſont fort petits & mal faits. Leur poil eſt rude & long, & ils ne ſervent guere qu'à aboyer & à faire lever le gibier. Ils ſont ſi mauvais, que de deux ou trois cens bêtes qu'ils feront lever en un jour, ils n'en prendront pas quelquefois quatre, & encore ne ſera-ce point à la courſe. Mais ils font entrer la bête dans une baye où ils la tiendront bloquée juſqu'à ce que les Chaſſeurs ſoient arrivez. De gros chiens conviendroient beaucoup mieux aux Indiens, & on leur feroit plaiſir de leur en mener d'Eu-

rope ; mais comme ils seroient obligez de les tenir enfermez dans leurs maisons pour les empêcher de devenir sauvages en ce païs-là, ils n'aimeroient pas à prendre tant de peine.

Les Lapins, appellez par les Anglois Lapins des Indes, sont gros comme nos Lievres ; mais ils n'ont point de queüe, n'ont que des oreilles fort courtes, & les ongles de leurs pieds sont très-longs. Ils se fourrent dans les racines des arbres & ne font point de terriers. Il n'y en a pas une grande quantité. Les Indiens les chassent. Leur viande est excellente. Je ne sçai s'il y a des Lievres, mais je n'y en ay point vû. Lapins.

Pour des Guenons, on en voit par troupeaux. Il y en a de blancs ; mais ils sont noirs pour la plus-part. Il en est de barbus, il en est qui n'ont point de barbe. Ils sont Guenons.

d'une taille mediocre, fort gras dans la saiſon séche lors que les fruits ſont mûrs. Nous en mangions beaucoup & nous les trouvions aſſez bons. Dans la saiſon des pluyes, ils ont ſouvent des vers dans les boyaux. Nous ouvrîmes un jours une Guenuche, & nous lui trouvâmes dans le corps une poignée de vers dont quelques-uns avoient ſept à huit pieds de long. Ces Guenons ſont fort malins, nous les avons vû quelquefois en marchant dans les bois ſauter de branches en branches avec leurs petits ſur le dos, nous faire mille grimaces, & quelquefois nous piſſer ſur la tête.

Rats & ſouris. Les habitans de l'Iſthme n'ont point de Taureaux, de Chevaux, de Moutons, ni toutes ces autres bêtes que nous avons pour notre ſervice & notre nourrirure, & ils ſont extrémement incommodez

des Rats & des Souris qui ſont pour la pluſpart gris & fort gros. Une race de Chats ſeroit le plus beau preſent qu'on leur pût faire. Quand les Indiens qui s'étoient embarquez avec nous aux Sambaloës nous quiterent pour s'en retourner chez eux, nous nous diſpoſâmes à les charger de preſens, mais ils n'en voulurent point d'autre qu'un chat que nous avions ſur notre bord. Ils l'emporterent avec la plus grande joye du monde, ayant apris de nous à quoy il étoit propre.

Serpens. On m'a aſſuré qu'il y a dans l'Iſthme des Serpens à ſonnette; mais je n'y en ay point vû ni entendu. Il y a de groſſes Arraignées qui ne ſont pas venimeuſes. Les Indiens ont des Poux à la tête, qu'ils prennent avec leurs doigts & qu'ils mangent. Il y a une ſorte d'inſecte parmi les Sambaloës

qui eſt ſemblable au Limaçon. On l'appelle l'Inſecte ſoldat. Je n'en ay point vû ſur le Continent. La partie ſuperieure de ſon corps ſort de la coquille. Il a de petites griffes & entre-autres, deux principales comme l'Ecreviſſe de mer. La partie qui eſt dans la coquille eſt bonne à manger & particulierement la quëue, qui a le goût d'une moëlle ſucrée. Ces inſectes ſe nouriſſent ſur la terre de ce qui tombe des arbres, & ils ont ſur le cou un petit ſac dáns lequel ils ſerrent de la nourriture. Ils en ont un ſecond en dedans qui eſt rempli de ſable & qu'il faut vuider lors qu'on les veut manger. Ils ont encore du ſable le long du corps. Si vous ne l'ôtiez pas ils croqueroient ſous les dents. Si par hazard ils viennent à trouver en leur chemin des Pommes de Manchinel & qu'ils

en mangent, leur chair en eſt tellement infectée, qu'elle empoiſonne ceux qui en mangent. Quelques perſonnes de notre compagnie en furent malades, mais ils n'en moururent pas. L'huile de ces inſectes eſt un remede ſouverain pour les détorſes & les contuſions. Les Indiens nous l'apprirent; nous en faiſions aſſez ſouvent l'experience, & nous cherchions ces bêtes moins pour les manger que pour en tirer l'huile qui eſt jaune comme de la cire, & qui a la même conſiſtance que l'huile de Palme.

Je croi qu'on voit aux Sambaloës des Ecreviſſes de terre, fort peu à la verité; mais dans les Iſles Caribbes où j'ai été croiſer & dans Anguila, il y en a d'auſſi groſſes que les plus grandes Ecreviſſes de mer, & en quantité. Il y en a ſur tout une ſi prodigieuſe

quantité dans une petite Isle voisine d'Anguila, qu'on lui a donné le nom d'Isle des Ecrevisses. Elles sont excellentes & font la principale nourriture des gens qui vont en amasser. Après un grand orage, elles sortent de leurs trous où elles s'étoient retirées, & alors on les prend sans peine. Les habitans de ces Isles les mettent trois ou quatre jours dans une piece de terre de Potates pour les engraisser; on dit qu'elles en sont plus délicates.

L'Alligator & le Guano sont de fort bonnes viandes; sur tout la queüe de l'Alligator est délicieuse. J'en ay mangé en plusieurs endroits des Indes Occidentales; mais je ne me souviens pas d'en avoir vû dans l'Isthme. Le Guano vaut mieux que le Poulet de grain & que les Chapons tant pour le goût que pour les potages

de santé. Ses œufs sont aussi très-bons, mais ceux de l'Alligator ont une odeur de musc si forte, qu'elle empêche quelquefois d'en pouvoir manger.

Il y a dans l'Isthme beaucoup de Lezards verds & rouges ; mais ceux qui sont dans les bois taillis & dans les marécages sont noirs. Il n'y en a pas un qui soit gros ni qui ait plus d'un pied de long. Je n'ai pas remarqué que les Indiens mangeassent de ces animaux qui sont assez familiers. On souffre patiemment qu'ils grimpent au haut des maisons & qu'ils en descendent ; on ne leur fait aucun mal. Il y a aussi des Grenoüilles & des Crapaux, mais ils ne sont pas differens des nôtres

Des Oyſeaux, & des Inſectes volans.

Ils ont pluſieurs eſpeces d'oiſeaux dont quelques unes nous ſont inconnuës. Ils en ont un qui eſt très-beau, & fort commun dans le bois de l'Iſthme. Ils le nomment Chicaly Chicaly. Son chant eſt à peu près comme celui du Coucou, mais plus aigu & plus perçant. C'eſt un gros & long oiſeau qui a une longue queüe qu'il porte droite. Ses plumes ſont mêlées de rouge, de bleu & de blanc; & les Indiens s'en font une maniere de tablier. Ces oiſeaux ſe tiennent ordinairement ſur des arbres. Ils volent de l'un à l'autre, & ſont rarement à terre. Ils ſe nourriſſent de fruit. Leur chair eſt noirâtre, mais d'un goût aſſez agreable.

hicaly
hicaly.

Le Quam.

Le Quam est encore un gros & long oiseau de terre qui se nourrit aussi de fruit & qui vole d'arbre en arbre. Ses aisles ont la couleur brune ; mais les plumes de sa quëue sont noires, courtes & droites. Cet oiseau est meilleur à manger que l'autre.

On voit un autre oiseau roussâtre assez semblable à la Perdrix. Il a les jambes plus longues ; la quëue petite. Il court sur la terre & ne vole que rarement. Sa chair est excellente.

Le Corrosou.

Le Corrosou est un grand oiseau de terre, noir, pesant, & gros comme une Poule d'inde ; mais la femelle n'est pas si noire que le masle, lequel a sur sa tête une belle houppe de plumes jaunes qu'il fait mouvoir quand il lui plaît. Il a la gorge d'un Cocq d'Inde ; mais la femelle ne l'a pas de même, & n'a pas non plus de

plumes sur la tête. Ils vivent sur les arbres & se nourrissent de fruits. Ils chantent ou du moins font du gozier un bruit qui paroît agreable aux Indiens qui s'étudient à le contrefaire. Ils y reüssissent si bien, que ces oiseaux y sont souvent trompez & leur répondent. Par ce moyen on découvre où ils sont & on les tüe. Leur chair est un peu dure, & n'est pas d'un fort bon goût. Il faut observer que les Indiens font un trou & y enterrent les os du Corrosou, ou bien les jettent dans la riviere, de peur que leurs chiens n'en mangent; parce que, disent-ils, si les chiens en avoient mangé ils deviendroient enragez. Il faut que cela soit absolument vrai, car les Anglois, non plus que les Indiens dans les Isles Occidentales, ne veulent pas que les chiens en mangent pour cette même raison. On

tüe le Corrosou à coups de fléches.

Il y a des Peroquets bleus & verds en grande abondance. Pour la figure & la taille, ils sont generalement semblables aux Peroquets de la Jamaïque, & sont fort bons à manger. On voit aussi plusieurs Paraquites qui sont verds pour la pluspart. Ils volent en troupe & ne se mêlent point parmi les Peroquets. Peroquets. Paraquites.

On trouve encore dans l'Isthme des oiseaux qu'on appelle Macaw. Ils sont faits à peu près comme les Peroquets, mais bien plus grands; & ils ont une queuë fort épaisse avec deux ou trois longues plumes rouges ou blanches qu'ils traînent après eux. Les plumes de leurs corps sont blanches, rouges & vertes. Quelques-uns ont les aisles bleuës, & les autres rouges. Ils ont avec cela un bec jaune & Oiseaux de Macaw.

fait comme celui d'un Oye. Ils font le matin un grand bruit, mais ce bruit eſt ſi lugubre, qu'on ne peut l'entendre pour la premiere fois, ſans fremir. Les Indiens gardent chez eux ces oiſeaux, & les aprivoiſent comme nous faiſons les Peroquets & les Pies. Après qu'ils les ont tenus enfermez quelque tems & qu'ils leur ont apris à prononcer quelques mots de leur langage, ils leur donnent la liberté de ſortir pendant le jour. Ces animaux vont dans le bois chercher les oiſeaux ſauvages de leur eſpece, qu'ils amenent avec eux le ſoir dans les maiſons des Indiens où ils ne manquent pas de revenir. Je n'ai jamais vû un plus bel oiſeau que celui-là, & ſa chair quoyque dure & noire eſt d'un aſſez bon goût.

J'ai remarqué une ſorte d'oiſeaux qu'on appelle dans le païs,

wood-pecker. Ils ressemblent parfaitement à nos Piverts. Ils ont comme eux le bec long & menu, & des griffes avec lesquelles ils montent le long des arbres. Mais ils sont un peu plus petits, & leurs pieds sont blancs & noirs. C'est une viande très-mauvaise. J'en ay mangé en voyageant avec mes compagnons, lors que la faim nous obligeoit à prendre tout ce que nous pouvions rencontrer. Les Indiens n'en mangent point. Le Vvood-pecqer.

Ils ont autour de leurs maisons une grande quantité de toute sorte de Poules aprivoisées. Il y en a de deux especes. Les unes sont de la grosseur & de la figure des nôtres: elles ont une houppe sur la tête & un plumage de differentes couleurs. Les autres sont plus petites & ont autour des jambes des plumes comme nos Pigeons pâtus; elles ont des queuës fort V les.

épaisses qu'elles portent droites, & le bout de leur aisles est noir. Cette derniere espece ne se mêle point avec la premiere ; & chante un peu devant le jour de la même maniere que nos Cocqs. Elle ne va pas courir dans les bois, elle demeure toûjours près des maisons. La chair de ces deux sortes de Poules est très-bonne aussi-bien que leurs œufs. Elles sont ordinairement fort grasses, car les Indiens leur donnent quantité de Mays, ce qui est capable de les engraisser. Outre les oiseaux dont je viens de parler, je sçai bien qu'il y en a dans l'Isthme plusieurs petits qui sont très-jolis, & dont le ramage est melodieux ; mais je n'en ferai pas mention dans ce Livre, parce que je me suis peu attaché à les observer.

Tout autour des Sambaloës, des autres Isles, & sur la côte de la

la mer, particulierement du côté du Nord, il y a une infinité d'oiseaux de mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident sur la côte de la mer du Sud ; mais il y en a peu sur la côte du Sud de l'Isthme, en comparaison de la côte du Nord, à cause sans doute que la Baye de Panama n'est pas assez poissonneuse pour les attirer ; car elle n'est pas, à beaucoup près, aussi-bien fournie de poisson que la côte des Sambaloës, sur laquelle on voit quantité de Pelicans, ainsi que tout le long de la côte des Indes Occidentales. Mais je ne me souviens pas d'en avoir vû en aucun endroit dans la mer du Midi. Oiseaux de mer.

Le Pelican est un gros oiseau qui a un grand bec & de petites jambes pareilles à celles d'une Oye. Il a un long cou comme un Cigne ; ses plumes sont d'un gris brun, & ses pieds sont larges & Le Pelican.

patus. Sous la gorge il lui pend un sac qui, quand il est plein, est plus gros que les deux poings. Ce sac est une membrane fine & déliée, d'une couleur cendrée, qui est souvent cause de sa mort ; car les matelots ne tuënt les Pelicans que pour avoir ces sacs. Ils en font des poches à Tabac. Ces oiseaux volent pesamment & fort bas. Ils ne se nourrissent que de poisson, & ils ne sont bons à manger que quand ils sont jeunes.

Le Cormoran. On voit aussi des Cormorans parmi les Sambaloës. Ils ressemblent à des Canards ; mais ils sont bien moins gros. Ils sont noirs & marquetez de blanc sur l'estomac. Quoyqu'ils ayent les pieds faits comme le gibier des rivieres, ils ne laissent pas de se percher sur les arbres & sur les arbrisseaux le long de la côte. Je n'ay jamais oüi dire qu'on ait mangé de ces

oiſeaux dont la chair eſt de très-mauvais goût.

Il y a des Pies de mer & des Mouetes en quantité ſur la côte. Ces Pies ſont plus petites que les nôtres, mais c'eſt la même figure. Quand il nous arrivoit d'en tuer auſſi-bien que des Mouetes, nous les enterrions avec leurs plumes & leurs entrailles pendant huit jours ; après quoi nous les plumions & les faiſions rôtir. Nous en trouvions la chair plus tendre, & elle ne ſentoit pas tant le poiſſon. Mouetes & Pies.

Il y a dans l'Iſthme des Chauve-ſouris auſſi groſſes que des Pigeons. Leurs aiſles ſont larges & longues à proportion de leurs corps, & ont aux jointures des griffes fort aiguës. Elles frequentent les vieilles maiſons & les plantations deſertes. Outre les Mouches & les Moucherons on Chauve-ſouris. Inſectes volans.

voit des Bourdons & des Mouches gueſpes de pluſieurs ſortes, & particulierement des Mouches qui brillent la nuit comme des vers luiſans. Quand il y en a un grand nombre enſemble, on les prendroit pour des étincelles de feu.

Ils ont auſſi dans l'Iſthme des Abeilles, & par conſequent du miel & de la cire; mais il y a de deux eſpeces d'Abeilles : les unes ſont épaiſſes & courtes & d'une couleur tirant ſur le rouge, & les autres ſont noirâtres, longues & déliées. Elles font leur miel dans des trous d'arbres. Les Indiens y enfoncent leurs bras pour en prendre les gâteaux, & leurs bras quand ils les retirent ſont tout couverts d'Abeilles; mais elles ne piquent point. Ce qui me feroit croire qu'elles n'ont point d'aiguillon. Neanmoins je ne les ay pas examinées avec aſſez d'atten-

Les Abeilles

tion pour oser l'assurer. Les Indiens mêlent le miel avec l'eau, & avalent cette mixtion fade. Pour la cire, je ne sçache pas qu'ils en fassent quelque usage. Ils ont dans leurs maisons un sorte de bois leger qui leur sert de chandelles & qui les éclaire.

Ils n'y manquent pas non plus de Fourmis. Elles ont des aisles & volent près des côteaux. Elles sont grosses & longues. Elles piquent & sont fort incommodes, particulierement lors qu'elles sont entrées dans les maisons; ce qu'elles font assez souvent. On n'oseroit se coucher pour se reposer sur la terre dans les endroits où il y en a; & quand les Indiens attachent leurs Hamocks à des arbres auprès des montagnes à Fourmis, ces animaux volent aussi-tôt sur ces arbres & entrent dans les Hamocks.

DES POISSONS.

IL y a, comme je l'ay dit, sur la côte du Nord du Poisson en abondance : En voici les especes.

Le Tarpon. Le Tarpon est un gros poisson ferme. On le coupe par tranches, de même que le Saumon & la Moruë. Il y en a qui pesent cinquante ou soixante livres. Dans le tems que nous croisions sur les côtes de Cartagene, on nous en servit un jour un à dîner. Quoique nous fussions dix à table, nous ne pûmes le manger tout entier, & nous tirâmes de sa graisse une bonne quantité d'huile. On trouve aussi du Sharks ou Goulu dans ces mers ; mais non pas si communément aux environs des Sambaloës que sur les côtes des Indes Occidentales.

On voit aussi un poisson assez

ſemblable au Sharks, mais beaucoup plus petit. Sa bouche eſt plus longue & plus étroite, & il eſt bien meilleur à manger. Nos matelots les appellent ordinairement Chiens de mer. Ils n'ont qu'une rangée de dents. Chien de mer.

Le Cavally ſe trouve parmi les Sambaloës. C'eſt un poiſſon long & menu qui reſſemble fort au Maquereau. Il eſt d'un goût excellent, ainſi qu'un autre poiſſon nommé Vieille-femme qui eſt d'une forme plate. Le Cavally. Vieille femme.

Les Paracoods ſont des poiſſons ronds & de la groſſeur d'un Brochet bien nourri ; mais ils ſont d'ordinaire plus longs. Ils ont la chair très-bonne, principalement ceux de la mer du Nord. Mais il faut remarquer une choſe aſſez ſinguliere ; c'eſt qu'il y a quelques endroits dans cette même mer où vous ne ſçauriez peſcher Les Paracoods.

de Paracoods qui ne soient empoisonnez, soit que cela vienne de la nourriture particuliere qu'ils ont là, ou d'une autre cause, il est certain que j'ai connu plusieurs personnes qui ont été tellement malades pour en avoir mangé, que les uns en sont morts, & que les cheveux & les ongles en sont tombez aux autres. Il est vrai que le Paracood porte avec lui son contrepoison. C'est l'épine de son dos. On la fait secher au soleil, on la reduit en poudre; & s'il arrive qu'on se trouve mal après avoir mangé de ce poisson, il ne faut que prendre une pincée de cette poudre, dont on a soin de faire provision, & l'avaler dans quelque liqueur, on est gueri. J'en ay fait l'épreuve, & bien des gens m'ont assuré l'avoir fait aussi avec succès. Quelques-uns prétendent que pour distinguer

un

un Paracood empoiſonné d'un autre qui ne l'eſt pas, il ne faut qu'examiner le foye & le goûter; s'il eſt doux, il n'y a rien à craindre; & s'il eſt amer, c'eſt une marque infaillible, diſent-ils, que le poiſſon eſt empoiſonné.

Il eſt encore une autre ſorte de poiſſon ſur la côte de la mer du Nord, que nos matelots appellent Gar. Il a deux pieds de long, & on lui voit ſur le muſeau un grand os qui a la longueur de la troiſiéme partie de ſon corps. Ces poiſſons vont à fleur d'eau preſqu'auſſi vîte que des Hirondelles, bondiſſant à tous momens; & comme l'os qu'ils ont au muſeau eſt ſi pointu & ſi dur, qu'ils en percent quelquefois des Canots, il eſt fort dangereux pour un homme qui nage, de ſe trouver à leur rencontre. Son dos paroît bleüâtre, & ſa chair eſt trés-bonne à manger. Il y a auſſi des Soul- Le Gar. Soulpins.

pins qui ne ſont pas moins excellens. C'eſt un poiſſon long d'un pied & environné de piquans.

Outre les poiſſons que je viens de nommer, il y en a pluſieurs autres dans la mer du Nord ; comme les Sting-rays, des Parrot-fish, des Knooks, des Anguilles, & quelques autres encore que je n'ay jamais vûs ; car c'eſt une mer très-abondante en poiſſon. Il y a tout le long des Sambaloës des poiſſons à coquille. On y voit des Conchs en quantité. La coquille de ce poiſſon eſt fort grande, & torſe en dedans comme celle du Limaçon. Elle a l'ouverture plate & proportionnée à ſa groſſeur. En dedans elle a la couleur de la Nacre de Perle ; mais en dehors elle eſt raboteuſe, & le poiſſon eſt ſi limoneux, qu'il faut bien le netoyer avec du ſable avant que de le faire rôtir. La chair en eſt fer-

Les Conchs.

me & dure, & c'eſt pour cela qu'on le bat après qu'on l'a vuidé ; mais elle eſt délicieuſe. On trouve auſſi parmi les rochers des Perinwincles tant qu'on en veut. C'eſt un petit poiſſon qui n'eſt pas mauvais ; nous le tirions hors de ſa coquille avec un poinçon. Les Limpits s'attachent auſſi aux rochers & ſont beaucoup meilleurs que les Perinwincles.

Il n'y a ni Huîtres, ni Ecreviſſes de mer ſur la côte de l'Iſthme. On voit ſeulement quelques Ecreviſſes auſſi groſſes que celles de mer parmi les rochers de Sambaloës, mais il leur manque les deux grandes griffes. Elles ſont en récompenſe auſſi délicieuſes que les Ecreviſſes de mer ſont mauvaiſes. Il y a auſſi du poiſſon dans les rivieres de l'Iſthme ; je ne dirai pas de combien de ſortes ; mais je ſçai qu'il y en a d'une eſ- Ecreviſſes.

pece ſemblable à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pied, fort douce, ferme & de bon goût. J'ai vû auſſi un autre poiſſon qui reſſemble au Paracood, mais beaucoup plus petit. Et un autre encore de la taille de nos Brochets, qui a la tête d'un Lapin, les dents enfoncées, & les lévres pleines de cartilages. La chair de ces deux derniers poiſſons eſt excellente.

Leur maniere de pêcher.

Ce qui a le plus attiré mon attention, c'eſt l'addreſſe des Indiens à la peſche. Ils ne peſchent pas toûjours de la même maniere, ils le font differemment ſuivant les endroits. Dans les embouchures des rivieres, ſur les côtes de la mer, & dans les bayes ſabloneuſes où il n'y a point de rochers, ils ſe ſervent de filets ſemblables à nos tiraſſes, faits d'écorce de Maho ou de ſoye d'herbe,

qu'ils apportent dans leurs canots; mais dans les païs des montagnes, dans les courans rapides & dans les bancs où il y a des rochers, ils vont le long des bancs en montant la riviere; ils regardent attentivement dans l'eau pour voir le poisson; & quand ils en voyent quelqu'un à leur gré, ils se jettent dans l'eau & le poursuivent à la nage. Si le poisson effrayé se retire dans les trous des bancs, ce qu'il fait presque toûjours; ils y enfoncent leurs mains, les cherchent & les prennent comme nous faisons nos Chabots ou Ecrevisses dans nos rivieres. La nuit ils se servent de torches de bois leger, & avec cela ils font le même manege que le jour.

Leur maniere d'aprêter le poisson.

Lors qu'ils veulent aprêter leur poisson, ils en ôtent premierement les boyaux, après quoi ils le font boüillir dans un pot de terre, ou

bien ils le font griller sur des charbons. Ils font leur sel de l'eau de la mer. Ils en mettent plusieurs pintes dans des pots de tere, les font boüillir & évaporer jusques à ce que le sel demeure au fond comme une croûte. Alors ils la prennent & s'en servent quand ils en ont besoin. Le sel étant assez long à faire de cette sorte, ils le ménagent, & en sont fort avares. Ils salent seulement le poisson qu'ils veulent garder ; mais pour celui qu'ils mangent frais, ils ne l'assaisonnent qu'avec du poivre, dont en récompense ils sont si prodigues, qu'ils en mettent toûjours trop dans tout ce qu'ils mangent. Je parlerai ailleurs de leur maniere de faire la cuisine.

Des Mœurs & des Coûtumes des Indiens Habitans de l'Isthme.

LEs Indiens Habitans de l'Isthme ne sont pas en fort grand nombre ; le côté de la mer du Nord, & particulierement les bords des rivieres sont plus peuplez que tout le reste. Les Indiens Sauvages de la côte du Sud habitent plus vers le Perou ; mais il y a des Indiens dispersez dans toutes les parties de l'Isthme.

La taille des hommes & des femmes.

La taille ordinaire des hommes est de cinq ou six pieds. Ils sont droits, bien membrus & très-bien faits. Ils ont les os fort gros, & la poitrine large. Je n'ai jamais vû parmi eux une personne bossuë ou difforme. Ils sont souples, vifs, & courent très-lege-

rement. Pour les femmes, elles ſont petites & épaiſſes ; les jeunes ſont graſſes, mais bien faites, car leur embonpoint ne défait point leur taille. Elles ont l'œil vif, & le regard aſſez flateur. Les vieilles ont la gorge & le ventre pendans & ridez. Les hommes & les femmes en general ont le viſage rond ; le nez court & écrazé ; les yeux gros & fort brillans, quoy qu'ils ſoient gris ; le front elevé ; les dents blanches & bien rangées, les levres fines ; la bouche pas trop fendüe, & le menton bien proportionné.

Les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe ont des cheveux noirs, très-forts, & ſi longs, qu'ils leur deſcendent ordinairement juſqu'au milieu du dos. Les femmes ſe les attachent avec un cordon ſur la nuque du cou, & les hommes les laiſſent pendre de toute leur lon-

gueur. Les uns & les autres les demeſlent avec leurs doigts ou les paignent avec une ſorte de paigne qu'ils font de bois de Macaw. Ce paigne eſt compoſé de pluſieurs petits bâtons longs de cinq ou ſix pouces, & pointus des deux côtez comme les bâtons de nos Gantiers. Ils en lient dix ou douze enſemble par le milieu où ils ſont plus épais, & les extrémitez étant eſcartées, chaque côté leur ſert de paigne. Ils ſont fort longtems à ſe paigner, tant ils y prennent de plaiſir; mais ils s'arrachent la barbe, & tout autre poil, excepté celui des paupieres & des ſourcils. Ce ſont les femmes qui font cette operation: elles ſe ſervent pour cela de deux petits bâtons entre leſquels elles prennent les cheveux, & puis elles les arrachent. Il y a des occaſions où les hommes ſe font auſſi couper les

cheveux ; c'eſt lors qu'ils ont fait quelque action qui leur paroît meriter une gloire immortelle : comme quand ils ont tué un Eſpagnol ou quelque autre ennemi. Ils ne ſe contentent pas même quelquefois de ſe faire couper les cheveux. Leur vanité n'eſt pas ſatisfaite d'une ſi belle marque d'honneur, ils ſe peignent tout le corps de noir ; de maniere qu'un homme ainſi barboüillé & ſans cheveux eſt regardé parmi eux comme un Heros. Ils ne demeurent pourtant point en cet état toute leur vie ; car ils ne ſe barboüillent que depuis le jour qu'ils ont fait quelque bel exploit juſqu'à la premiere lune. Après cela ces grands hommes effacent eux-mêmes les glorieuſes marques de leur victoire & laiſſent croître leurs cheveux.

Leur teint naturel eſt de la cou-

leur du cuivre ou d'une orange tannée, & leurs ſourcils noirs comme du jayet. Ils ne les teignent point non plus que leurs cheveux, ils les frottent ſeulement avec de l'huile pour les rendre plus luiſans; de même que les autres Indiens s'en oignent le corps pour rendre leur peau plus douce & plus unie, & pour l'empêcher de ſécher.

Il y a dans l'Iſthme un peuple d'une eſpece très-ſinguliere. Ce que j'en vais dire paroîtra ſans doute fort étrange; mais tous les Armateurs qui ont été dans ce païs peuvent le certifier. Ce ſont des Indiens blancs. Leur nombre eſt petit en comparaiſon de celui des Indiens couleur de cuivre. Leur peau n'eſt pas d'un ſi beau blanc que celle des Anglois, c'eſt plutôt un blanc de lait; & ce qu'il y a de plus re-

Indiens blancs.

marquable, c'eſt que leur corps eſt couvert d'un duvet de la même blancheur ; mais ce duvet eſt ſi fin, qu'on voit la peau au travers. Les hommes auroient la barbe blanche, s'ils la laiſſoient croître ; mais ils ſe l'arrachent. Pour le duvet, ils n'eſſayent point de ſe l'ôter. Ils ont les ſourcils & les cheveux auſſi blancs que la peau, & leurs cheveux longs d'environ ſix à huit pouces, paroiſſent frizez. Ils ne ſont pas ſi gros que les autres Indiens. Et ce qui eſt encore fort extraordinaire, c'eſt que leurs ſourcils ſe courbent en arc & forment un croiſſant qui a la pointe en bas. Je ne ſçai ſi c'eſt à cauſe de cela qu'ils voyent ſi clair pendant la nuit quand il y a de la lune ; mais il eſt conſtant qu'ils ont alors la veuë ſi bonne, qu'ils diſtinguent un objet de fort loin. Auſſi les gens du païs les appellent-ils,

Yeux de lune. Ils ne voyent pas si bien durant le jour. Leurs yeux sont trop foibles pour pouvoir soûtenir la lumiere, & l'eau qui en coule lors que le soleil paroît, les oblige à demeurer enfermez dans leurs maisons, d'où ils ne sortent pas, à moins que le jour ne devienne sombre. Ils ne sont pas si forts, ni si robustes que les autres, aussi ne s'addonent-ils point à la chasse ni à aucun autre exercice violent & penible; mais quoy qu'ils soient pesans & paresseux pendant le jour, dès que la nuit aproche, ils se montrent legers & dispos & vont courir dans les bois où ils sautent comme des Dains sauvages. Ils paroissent monstrueux aux Indiens couleur de cuivre, qui ne font pas tant d'état d'eux que de ceux qui ont leur teint; mais ils leur rendent le change, car chacun n'estime que

ſon eſpece. Ils ne laiſſent pas toutefois les uns & les autres d'avoir commerce enſemble, & quelquefois un de ces Indiens blancs ſera fils d'un pere ou d'une mere couleur de cuivre. J'ay vû un enfant de cette ſorte. On pourra peut-être ſoupçonner que c'étoit la production de quelque European ; mais outre qu'on voit peu d'Europeans en cet endroit & qu'ils frequentent peu les femmes lors qu'ils y ſont, la blancheur de ce peuple eſt auſſi differente de la leur que du teint des Indiens couleur de cuivre. J'ajoûterai encore que lors qu'un European a connu une Indienne blanche, l'enfant qui en vient eſt toûjours d'un brun tanné ; ce que ſçavent bien tous ceux qui ont été dans les Indes Occidentales.

Les Indiens couleur de cuivre & les autres ſe peignent le corps &

peignent même auſſi quelquefois leurs enfans dès qu'ils ſont nez ; ils deſſinent ſur toutes les parties & principalement ſur le viſage, des figures d'oiſeaux, d'hommes, d'arbres, ou de tout ce qui leur vient dans la fantaiſie. Mais ces figures ne ſont ni bien deſſinées ni fort reſſemblantes aux choſes qu'elles repreſentent. Ce ſont les femmes qui font ces ouvrages, & l'on peut dire que ſi elles ne peignent pas avec beaucoup d'habileté, ce n'eſt pas leur faute ; car elles prennent un plaiſir extrême à peindre & s'en acquitent le mieux qu'elles peuvent. Les couleurs dont elles ſe ſervent le plus ſouvent ſont du rouge, du jaune & du bleu. Elles les delayent avec une ſorte d'huile qu'elles gardent dans des calebaſſes exprès pour cet uſage, & les mettent ſur la peau avec des pinceaux qui ſont

faits comme ceux de nos barboüilleurs de plancher. Cette peinture ne s'efface point durant quelques ſemaines, & on la rafraîchit dès qu'elle commence à ſe ternir. Ce fut de cette maniere que je fus peint quand j'accompagnai Lacenta dans cette chaſſe dont j'ai parlé.

Mais les plus belles figures qui ſont faites par leurs plus habiles Peintres, ſe peignent autrement. Ils font d'abord ſur la peau une ébauche de la figure qu'ils ont envie de faire avec le pinceau & la couleur, après quoi ils piquent tout autour avec une pointe d'épine, juſqu'à ce que le ſang en coule. Ils frottent enſuite l'endroit avec les mains qu'ils ont trempées dans la couleur qu'ils veulent employer. Cette peinture eſt ineffaçable; mais peu de gens ſe font peindre de cette ſorte. Un

jour

jour un de mes compagnons qui avoit été peint ainſi par les Negres, me pria de lui ôter une figure qu'il avoit à la jouë, j'eus beau lui emporter toute la peau qui la couvroit, je n'en pus venir à bout.

Lors que les hommes vont à la guerre ils ſe peignent le viſage entierement de rouge, les épaules & l'eſtomach de noir, & le reſte du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Ils ſe lavent le ſoir dans la riviere avant que de s'aller coucher. Ils ne portent point d'habits ordinairement ; les femmes ſeulement ont à la ceinture un morceau de toile ou une piece de drap attachée derriere avec du fil qui tombe juſqu'aux genoux, & quelquefois à la cheville du pied. Elles font de cotton cette maniere de juppe ; mais elles aimeront mieux quel-

que vieux morceau de drap contre lequel elles troqueront quelqu'autre choſe avec les Indiens leurs voiſins qui ſont ſous la domination des Eſpagnols. Celles qui ſont aſſez heureuſes pour avoir fait un pareil troc, en ſont ſi fieres, que ce n'eſt pas ſans raiſon que M. Dampier a rapporté comment nous gagnâmes un Indien farouche & de très-mauvaiſe humeur, en faiſant preſent à ſa femme d'une juppe de drap couleur de bleu celeſte. Effectivement on ne peut faire plus de plaiſir à ces Indiennes que de leur donner quelque morceau de drap.

Les hommes vont ordinairement tout nuds ; ils ont ſeulement un petit vaiſſeau, d'or ou d'argent, ou du moins une feüille de Platane faite en forme d'entonnoir qui leur couvre les parties honteuſes. Cette eſpece d'enton-

noir est attaché à un cordon qu'ils se lient autour du corps ; mais ils laissent tout le derriere découvert : à cela près ils sont très-modestes, & ils ont une attention toute particuliere à se cacher les uns aux autres ce que la bienséance ne permet pas de montrer. Quoique ces Indiens aillent d'ordinaire tout nuds, comme je l'ai dit, ils ne laissent pas d'estimer les habits ; & si quelqu'un a une vieille chemise qui lui ait été donnée par un European, il la portera & paroîtra plus fier que de coûtume. Ils ont même de longs habillemens faits de cotton, les uns blancs, & les autres d'un noir enfoncé. Rien ne ressemble mieux aux frocs que portent nos chartiers. Ces habits tombent sur leurs talons. Il y a une large frange tout autour & une petite aux manches qui sont

ſi courtes, qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras ; mais elles ſont larges & ouvertes. Ils ne mettent neanmoins ces habillemens que dans les grandes occaſions, comme quand ils accompagnent leur Chef, ſoit à une Fête, ſoit à des nôces, ou bien quand ils aſſiſtent à quelque Conſeil. Ils ne les mettent point chez eux, mais ils les font porter par leurs femmes dans des corbeilles juſqu'à l'endroit de leur Aſſemblée où ils s'habillent & ſe parent le mieux qu'il leur eſt poſſible pour paroître propres & magnifiques. Dès qu'ils ſont ainſi tous aſſemblez, ils ſe promenent gravement autour d'une plantation. J'ai vû une fois Lacenta ſe promener de la ſorte à la tête de deux ou trois cens Indiens, & je remarquai qu'ils avoient des lances de la couleur de leur robe.

Pour leur viſage, outre qu'ils

ſe le peignent de rouge lors qu'ils vont à la guerre, les hommes portent en tout tems une plaque d'or ou d'argent ſur leurs bouches. Ces plaques ſont d'une figure ovale, & deſcendent ſi bas, qu'elles couvrent la lévre de deſſous. Elles ſont échancrées au-deſſus, de maniere qu'elles forment un croiſſant dont les pointes vont aboutir au nez. Elles ſont poſées ſur la bouche de ſorte qu'elles branlent toûjours. Elles ont au milieu l'épaiſſeur d'un Loüis d'or ; mais elles ſont plus minces aux extremitez. Ces plaques leur ſervent les jours de Fêtes ou de Conſeil ; mais celles qu'ils portent à la campagne ou à la chaſſe ſont plus petites ; elles ne couvrent point leurs lévres.

Au-lieu de cette plaque, les femmes portent un anneau qui leur pend de la même façon, &

dont le métal & la grandeur ſont ſuivant le rang que leurs maris tiennent ; mais les plus grands de ces anneaux ne ſont pas plus larges ni plus épais qu'une plume d'oye. Ils ne ſont point ovales comme les plaques des hommes, ils ſont ronds, & elles ſe les attachent ſur le nez, qui ne pouvant en ſoûtenir le poids, s'abbaiſſe inſenſiblement : ce qui eſt cauſe que la plûpart des femmes & ſur tout des vieilles, ont un nez qui leur deſcend ſur la bouche.

Les hommes & les femmes, quand ils vont à quelque feſtin, portent leurs plaques & leurs anneaux, & les ôtent juſqu'à ce qu'ils ayent mangé. Ils les remettent auſſi-tôt & s'entretiennent les uns avec les autres ; car ces machines ne les empêchent pas de parler, quoiqu'el-

les branlent sur leurs lévres. J'ay encore observé une chose, c'est qu'ils se servent toûjours de la main droite, & que je n'ai jamais vû de gauchers parmi eux.

Leur Chef & les plus considerables du païs portent à chaque oreille, les jours de ceremonie, un anneau attaché, & deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, & l'autre au dos. Ces plaques ont un pied & demi de long & la figure d'un cœur. Elles sont percées par le haut, & ils passent par le trou des fils qu'ils attachent aux anneaux qui sont aux oreilles. J'ai vû un jour de Conseil Lacenta porter autour de sa tête un Diadême fait d'une plaque d'or semblable à une bande large de huit ou neuf pouces, dentelée par le haut comme une scie, & d'un côté doublé de rezeaux de petites cannes. Tous ceux qui

l'accompagnoient portoient ſur leurs têtes de pareilles bandes, mais elles reſſembloient à une corbëille de cannes, elles étoient auſſi dentelées, bien travaillées, peintes de rouge, & ornées tout autour de longues plumes de diverſes couleurs ; mais elles n'étoient pas couvertes d'une plaque d'or comme le Diadême de Lacenta, qui n'avoit pas de plumes.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de generaux qui ſont communs aux hommes, aux femmes & aux enfans audeſſus de ſept ans. Ce ſont des cordons, ou chaînes de dents, des coquilles & des chapelets qu'ils attachent à leur cou & qui leur deſcendent ſur la poitrine. Les chaînes de dents ſont très-bien faites, & les dents en ſont ſi bien rangées, qu'elles paroiſſent une ſolide

lide maſſe d'os. Je ne ſçai pourquoy on les appelle dents de tigres, car je n'ai point vû de ces animaux dans l'Iſthme. Cependant quelques-uns de nos hommes qui l'avoient croiſé, m'aſſurerent qu'ils y en avoient tué un. J'ai oüi dire auſſi qu'il y en a d'une petite eſpece dans la Baye de Campeche.

Il n'y a que les plus conſiderables des Indiens qui portent de ces chaînes, le reſte du peuple ſe contente de porter des cordons, des chapelets ou des coquilles, mais ils en auront quelquefois trois ou quatre cens autour du cou. Ils ſe les mettent ordinairement ſans ordre les uns ſur les autres, & les femmes en general ont les leurs pendus tous en un monceau. Lors qu'ils ſont dans leurs maiſons, ou qu'ils vont à la chaſſe ou à la guerre, ils ne portent point de chaînes ni de cordons;

ce n'eſt ſeulement que quand ils veulent paroître manifiques dans une Fête ou dans un jour de Conſeil. Les femmes alors portent leurs babioles avec leurs habits au lieu de l'aſſemblée dans des paniers ſur leurs épaules. Pour les enfans, ils n'ont que deux cordons ou chapelets ; mais les femmes, outre qu'elles en ſont chargées, ont quelquefois autour de leurs bras des bracelets de la même matiere, & ce n'eſt pas une choſe déſagreable à voir : lors qu'elles ſortent de leurs maiſons avec tous leurs ajuſtemens.

Leurs maiſons pour la pluſpart ſont écartées les unes des autres, particulierement dans les nouvelles plantations, & ſont toûjours ſur le côté d'une riviere. Il y en a pourtant dans quelques endroits pluſieurs enſemble, & aſſez pour former de petites Villes, ſi

elles n'étoient pas ſituées confuſément, mais elles ſont diſperſées dans la campagne ſans être ſeparées par des ruës. Ils ont des plantations fort voiſines, & reſervent toûjours une place pour bâtir un magazin commun. Ils ne changent jamais de maiſons, à moins qu'ils n'apprennent que les Eſpagnols connoiſſent trop celles qu'ils habitent ; ou qu'il ſoit beſoin de reparer leurs communes quand la terre eſt uſée, car ils ne la travaillent jamais. Lors qu'ils bâtiſſent, ils ne jettent point de fondemens. Ils font ſeulement dans la terre des trous de deux ou trois pieds de diſtance dans leſquels ils enfoncent des pieux de ſept à huit pieds de haut. Les murailles ſont compoſées de bâtons enduits de terre, & les toits de ces bâtimens ſont faits de petits chevrons bién rangez & cou-

verts de feüilles d'une eſpece de Palmier. Les maiſons ſont toutes irregulieres. Elles ont vingt ou vingt-cinq pieds de longueur, & ſont larges à proportion. Il n'y a point de cheminée. On fait le feu au milieu du logis ſur la terre, & la fumée ſort par un trou qui eſt en haut. On ne voit point d'appartemens ſeparez dans une maiſon, point d'eſcalier, point d'autres ſieges que des billots de bois, & toute la famille couche dans le même endroit, chacun dans un Hamok qui eſt attaché au toit.

Pluſieurs plantations voiſines ont un Fort ou Magazin commun long de cent trente pieds pour le moins, & larges de vingt-cinq. Les murs ont dix pieds de haut, & le toict eſt couvert de feüilles de Palmier, ainſi que leurs maiſons particulieres. Il n'y a pas non plus de chambres ſeparées

dans ce magazin, dont les extremitez & les côtez ſont pleins de trous larges comme le poing. C'eſt par-là qu'ils voyent approcher l'ennemi, & qu'ils lui décochent des fléches. Ils ne ſçavent pas ſe défendre autrement. Leurs maiſons, comme je l'ay déja dit, ſont toûjours ſituées de niveau ſur le bord d'une riviere, ou ſur le penchant d'une montagne qu'ils défrichent tout autour. Il y a de chaque côté une barriere épaiſſe d'un pied pour en défendre l'entrée à leurs ennemis : Mais comme les barrieres ſont de bois, & que ces forts ne ſont couverts que de chaume, les Eſpagnols les ont bien-tôt mis en feu en tirant dans les couvertures des fléches qui ont de longs fers rouges. Il demeure ordinairement dans le fort une famille d'Indiens qui fait la ſentinelle, & qui a ſoin de le con-

ſerver toûjours propre, parce-qu'il leur ſert pour tenir leurs conſeils ou leurs autres Aſſemblées generales.

Ils ſement ou plantent autour de leurs maiſons beaucoup de platanes ou de maiz. La premiere choſe qu'ils font quand ils vont s'établir dans un endroit, c'eſt de défricher groſſierement une piece de terre & d'abatre des arbres qu'ils laiſſeront ſouvent couchez ſur la place pendant deux ou trois ans après quoi ils les brûlent. Ils attendent que les racines ſoient pourries ſous la terre pour en tirer les ſouches, n'ayant pas l'adreſſe de les déraciner. Lors que la terre eſt défrichée, ils y font des trous avec leurs doigts & mettent dedans deux ou trois grains de maiz, comme nous faiſons les féves dans nos jardins. Ils ſement dans le mois d'Avril pour recüeil-

lir dans le mois de Septembre. En Octobre ils arrachent les épics de maiz avec leurs mains. Ils font ſecher ce bled, & le reduiſent en poudre. Ils n'en font pas de pain ni de gâteaux, mais ils employent cette farine à pluſieurs uſages; & entr'autres, ils la mêlent avec de l'eau dans une calebaſſe & avalent cette boiſſon qui ne doit pas être excellente. Auſſi n'en boivent-ils guere lors qu'ils voyagent & qu'ils n'ont pas d'autres proviſions. Ils appellent cette mixtion Chicka, qui ne ſignifie rien autre choſe que maiz.

Ils font encore une autre boiſſon de ce bled qu'ils nomment Chicka co-pah. Co-pah en leur langage, veut dire, boire. Ils jettent environ vingt ou trente boiſſeaux de maiz moulu dans une auge où il y a de l'eau. Ils y laiſſent tremper le bled juſqu'à ce

qu'il soit bien imbibé & qu'il commence à devenir aigre. Alors ils ôtent l'eau jusqu'à la lie & la versent dans des vaisseaux. Ce breuvage a le goût de la petite bierre aigre. C'est la meilleure boisson des Indiens, qui la trouvent délicieuse en comparaison du Mislaw ou de l'eau pure qu'ils boivent ordinairement.

Le Mislaw est une boisson faite de platanes meurs. Il y en a de deux sortes. L'une faite de platanes fraichement cueillis, & l'autre de secs. On fait rôtir les premiers dans leurs gousses qu'on ratisse & qu'on pele. Ils écrasent ensuite le fruit avec leurs mains en le mettant dans une gourde ; & lors qu'ils l'ont bien mêlé avec de l'eau, ils boivent cette liqueur. L'autre est faite de gâteaux de platanes secs : je dis de gâteaux, car les platanes quand

ils ſont meurs & frais cueillis ne ſe peuvent garder, & ſe corrompent ſi on les laiſſe dans leurs gouſſes. C'eſt pourquoi ils font ſecher à petit feu une maſſe de platanes meurs ſur une machine de bois faite comme nos grils, & ils en font des gâteaux qu'ils gardent pour s'en ſervir dans le beſoin. Ils en rompent un morceau, le mâchent & en font du Miſlaw en le mêlant avec de l'eau. Ils portent de ces gâteaux avec eux lors qu'ils voyagent principalement dans des endroits où ils n'eſperent point trouver des Platanes meurs à cueillir, & ils en mangent au-lieu de pain avec de la viande, après les avoir fait boüillir auparavant. Ils mangent auſſi quelquefois de cette ſorte leurs yams & leurs potates, mais ils les font rôtir le plus ſouvent de même que la racine de Caſſa-

va. Il y a toûjours bonne provision de ces choſes dans les Plantations & ſur tout dans les vieilles. Je n'y ay jamais vû d'herbes. Ils n'en mangent d'aucune ſorte ; mais ils prodiguent le poivre dans tous leurs ragoûts ; ils en ſont toûjours bien fournis auſſi-bien que de Pommes de pin.

Ce ſont les hommes qui nettoyent les Plantations & les mettent en ordre, & qui abatent les arbres ; voila toute leur occupation. Les femmes ont plus de peine. Elles bêchent la terre, plantent le maiz, le netoyent, préparent les yams, & ſont chargées de tout l'embaras du menage. Elle font la cuiſine, la leſſive & tous les ouvrages les plus ſerviles. Elles portent les uſtanciles & les vivres de la famille dans les voyages, & lors qu'on eſt arrivé dans l'endroit où l'on

doit loger, elles aprêtent le souper, pendant que le mari attache les Hamocks, car chacun couche dans le sien. Mais quoyque les femmes faſſent les plus viles fonctions du logis, elles n'en ſont pas pour cela mépriſées de leurs maris, qui bien loin de les traiter comme des eſclaves, les aiment & les conſiderent fort. Je n'ai jamais vû aucun Indien batre ſa femme ny même lui dire aucune parole dure, quoyqu'ils ſoient querelleurs quand ils ſont yvres. Leurs femmes de leur côté les ſervent de ſi bon cœur, qu'il ſemble que ce ſoit plûtôt par inclination que par neceſſité. Elles ſont en general d'un très-bon naturel. Elles ont de l'honnêteté les unes pour les autres, & ſont toûjours prêtes à rendre ſervice à tout le monde, & particulierement aux étrangers.

Lors qu'une femme eſt accouchée, une de ſes amies ou de ſes voiſines la prend auſſi-tôt ſur ſon dos & l'enfant entre ſes bras, & va les laver tous deux dans la riviere. L'enfant durant le premier mois eſt enveloppé dans une écorce d'arbre de Macaw fendu, qui lui ſert de lange. Quand il faut le nettoyer, la mere ôte l'écorce & le lave avec de l'eau froide. Après cela elle l'emmaillote de nouveau, lui donne à têter, & le couche dans un petit hammock fait exprès.

On apprend aux garçons ſur toutes choſes à tirer de l'arc & à jetter la lance, & ils ſont ſi adroits dans ces deux exercices, que cela n'eſt pas concevable. J'ai vû un garçon de huit ans planter une canne dans la terre, s'en éloigner de vingt pas, & la fendre d'un coup de fléche. Dès qu'ils ont

dix ou douze ans & qu'ils ſont aſſez forts pour porter leurs proviſions, ils accompagnent leurs peres à la chaſſe & vont voyager avec eux, mais les filles demeurent aux logis avec les vieilles femmes.

Les peres & meres ſont idolâtres de leurs enfans. Ils leur ſont rarement ſeveres. Au-contraire ils leur laiſſent la liberté de faire tout ce qu'ils veulent. Le divertiſſement le plus ordinaire des petits garçons & des petites filles, eſt de nager dans les rivieres & de prendre du poiſſon. Ils vont tout nuds les uns & les autres juſqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur morceau de toille & les garçons leur entonnoir.

Les filles ſont élevées dans les emplois domeſtiques. Elles aident à leurs meres à apprêter les

viandes, travaillent avec elles, tirent des cordons d'écorce de Maho, abbatent de la soye que l'on fait d'herbe, épluchent le cotton & le filent pour leurs meres qui en font de la toile. Les femmes lors qu'elles veulent treſſer, font un rouleau de bois de trois pieds de long qui tourne entre deux poteaux. Autour du rouleau ſont les cordons de cotton de la grandeur de la toile qu'elles ont envie de faire, car elles ne treſſent jamais dans le deſſein de la couper. Elles tordent le cotton filé autour d'une petite piece de bois de Macaw qui eſt entaillé de chaque côté; & prenant d'une main tous les autres fils de la trame, elles travaillent de l'autre; & afin que les fils ſoient ſerrez elles frappent le métier à chaque tour avec une longue piece de bois mince & faite en rouleau

qui croiſe entre les filets de la trame. Les filles treſſent auſſi le fil de cotton pour faire des franges, préparent les cannes ou les roſeaux pour faire des paniers, mais elles en demeurent là. Ce ſont les hommes qui font les panniers. Ils teignent premierement les matieres en diverſes couleurs, les mêlent & les treſſent fort proprement. Ils en font des couppes ſi bien travaillées & ſi fermes qu'elles peuvent tenir toutes ſortes de liqueurs, ſans qu'elles ſoient enduites de laque ni de vernis. Ils boivent dans ces couppes comme dans leurs calebaſſes. Enfin ils font des panniers de toute ſorte de grandeur, ſi forts & ſi fermes, qu'on ne ſçauroit les écraſer.

Dès que les filles ſont nubiles leurs parens les tiennent enfermées & perſonne ne les voit en face. Elles ont une piece de

cotton en forme de voile sur leur visage, qu'elles mettent même devant leurs peres. Elles sont si simples & si innocentes, qu'elles badinent assez vivement avec les hommes sans penser à aucun mal.

Les Indiens ont plusieurs femmes. Lacenta en avoit sept ; & quand il alloit à la guerre ou qu'il voyageoit, il prenoit si bien ses mesures, qu'il trouvoit une de ses femmes dans tous les endroits où il devoit coucher. Mais si la polygamie est permise en ce païs-là, l'adultere y est puni. On fait mourir les deux coupables. Neanmoins si la femme confesse le fait à son mari, & qu'elle jure qu'elle a esté forcée, on lui pardonne ; mais si elle nie son crime, & qu'on le prouve, on la brûle toute vive. Ils ont encore d'autres loix severes. Un voleur, par exemple, est condamné sans misericorde ; & si un

un homme débauche une fille, ils lui enfoncent dans le trou de la verge un petit bâton plein d'épines qu'ils tournent & retournent dix ou douze fois. Ce n'eſt pas ſeulement un tourment horrible, mais la perſonne en meurt ordinairement. On lui laiſſe toutefois la liberté de ſe guerir s'il lui eſt poſſible. Comme le ſupplice eſt très-cruel, ils ne le font pas ſouffrir à un homme que ſon crime ne ſoit bien averé.

Quand ils ſe marient ils obſervent une coûtume aſſez extraordinaire. Le pere, ou à ſon défaut le plus proche parent de la mariée la tient enfermée dans ſon appartement pendant les ſept premieres nuits, ſoit pour lui marquer le regret qu'il a de la quitter, ſoit pour une autre raiſon que je ne ſçai pas. Après ce tems-là on la livre à ſon mari. Lors qu'un pere marie ſa

fille, il invite tous les Indiens de vingt mille à la ronde à une grande Fête qu'il leur prépare. Les hommes qui viennent aux nôces apportent des haches pour travailler, & les femmes chacune environ un demi boisseau de maiz; les garçons apportent des fruits & des racines, & les filles du gibier & des œufs; car personne n'oseroit venir sans apporter quelque chose. Ils mettent tous leurs presens à la porte de la maison nuptiale & s'en écartent jusqu'à ce que tous les conviez soient arrivez. Alors les hommes entrent les premiers dans la maison. Le Marié leur presente à chacun une calebasse d'une boisson forte & les conduit l'un après l'autre dans une grande sale sur le derriere. Les femmes viennent immediatement après; elles reçoivent aussi une calebasse de liqueur, & vont

ſe placer parmi les hommes. Les garçons ſe preſentent enſuite à la porte ; on les fait boire comme les autres, & après que les filles ont été reçûës de la même maniere, & que tout le monde eſt dans la ſale, on y voit entrer les jeunes mariez conduits par leurs peres. Celui du garçon fait un aſſez long diſcours à la compagnie, & dés qu'il a ceſſé de parler, il commence à danſer en faiſant mille contorſions, & cela dure juſqu'à ce qu'il ſoit tout en ſueur & hors d'haleine. Alors il ſe met à genoux & preſente ſon fils à la Mariée de qui le pere eſt auſſi à genoux tenant ſa fille par la main. Celui-ci ſe leve & danſe comme l'autre juſqu'à ce qu'il ſoit hors de lui, & cette danſe achevée, les nouveaux mariez ſe prennent par la main, & puis l'Epoux rend la Mariée à ſon pere. Auſſi-tôt tous

les hommes avec leurs haches courent en sautant dans un petit bois qui a été marqué pour la plantation des jeunes Epoux, & commencent à travailler. Ils abbatent les arbres & défrichent la terre le plus promtement qu'il leur est possible. Ils continuent pendant sept jours à travailler avec une vigueur extrême, & dans la terre qu'ils défrichent les femmes & les enfans plantent du maiz ou d'autres choses convenables à la saison. Ils bâtissent aussi une maison pour servir de demeure aux Mariez, qui n'y sont pas plûtôt établis, que toute la compagnie pour se divertir se met à faire du Chika-copah. Ils en font beaucoup, & ils en boivent sans moderation; mais avant qu'ils soient échauffez, le Marié prend fort judicieusement leurs haches & toutes leurs autres armes offensives,

& les pend au plus haut chevron de la maiſon ; car ils ſont, ainſi que je l'ay déja dit, fort querelleurs quand ils ſont yvres. Ils boivent tant qu'ils ont de quoi boire, & ils en ont ordinairement pour trois ou quatre jours. Après cela ils s'en retournent dans leurs maiſons.

Ils ſe regalent auſſi dans d'autres occaſions, comme lorſqu'ils ont tenu quelque grand conſeil ; quelquefois même ils s'aſſembleront exprès pour ſe réjoüir. Ils parlent peu durant le repas. Ils boivent ſouvent les uns aux autres & ſe préſentent la couppe après qu'ils ont bû. Mais il eſt à remarquer qu'ils ne boivent jamais à leurs femmes qui ſe tiennent toûjours debout & les ſervent peudant qu'ils mangent. Elles prennent la couppe des mains de celui qui vient de boire pour la rin-

cer & la donner auſſi-tôt à celui à qui on a bû. Les femmes donc ſervent leurs maris dans toutes les Fêtes & dans leurs maiſons, & mangent enſuite en particulier, ou bien avec les autres femmes.

Les hommes, lors qu'ils ſont au logis, ne ſont pas fort laborieux; neanmoins pour éviter l'oiſiveté, ils s'occuperont à faire des couppes, des panniers, des fléches ou des lances. Ils font auſſi quelquefois une eſpece de flûte de bambos creux, dont ils joüent d'ordinaire; mais le ſon de ces flûtes n'eſt pas fort agreable, & quand ils ſont pluſieurs enſemble qui en joüent, cela fait un fort mauvais concert. Cependant comme ils aiment fort le bruit, & que ces inſtrumens en font beaucoup, ils y trouvent leur compte. Ils danſent auſſi aſſez ſouvent au ſon de ces flûtes. Vous les voyez

trente ou quarante qui danſent en rond, étendant les mains & les mettant ſur leurs épaules, & ſe tournant de tous côtez avec une furieuſe agitation. Lors qu'ils ont danſé quelque temps en rond, un des danſeurs ſe détachera des autres pour faire des ſauts perilleux & des tours d'adreſſe avec autant d'activité que nos danſeurs de corde, mais avec moins d'art. D'abord qu'il ſera fatigué d'avoir danſé, deux ou trois autres danſeurs quitteront auſſi le rond & ſe jetteront dans la riviere pour s'y baigner. Cependant la danſe en rond, pour peu que l'aſſemblée ſoit nombreuſe, durera tout un jour.

Le plus grand divertiſſement, eſt la chaſſe. Ils aiment tant à tirer, que les hommes & les garçons ne ſçauroient voir voler aucun oiſeau, qu'ils n'y tirent, ce

qu'ils font avec tant d'adreſſe, qu'ils n'en manquent preſque point.

J'ay oublié de dire que les femmes danſent & ſe divertiſſent en particulier, car elles ne danſent point avec les hommes; mais elles ne ſe réjoüiſſent qu'après avoir couché leurs maris, dont elles prennent un très-grand ſoin quand ils ont bû. Si-tôt qu'une femme s'apperçoit que ſon mari eſt dans un état à ne pouvoir ſe ſoûtenir, elle le porte dans ſon hammock à l'aide de deux ou trois autres femmes. Elles jettent de l'eau ſur ſon corps pour le rafraîchir, & ne le quittent point qu'il ne ſoit bien endormi. Alors elles vont ſe réjoüir enſemble, & boire juſqu'à ce qu'elles ſoient yvres.

Les hommes ne s'écartent jamais de leurs maiſons ſans être armez de leur arc, d'une lance,

ou

ou d'une hache. Ils vont chaſſer toutes les fois qu'ils veulent renouveller leur proviſion de chair. Ils ont ſouvent des chaſſes ſolemnelles où ils vont en grand nombre, & ils tiennent rarement conſeil ſans faire une partie de chaſſe dont ils fixent le jour. Ces parties durent deux, trois, huit, vingt jours, ſuivant la quantité de gibier qui ſe rencontre. Les femmes en ſont preſque toûjours, & lors que j'allois à la chaſſe ils me donnoient une femme pour me ſervir & porter mon pannier de proviſions.

Les femmes portent dans leurs panniers des platanes, Bonanos, yams, potates, & des racines de caſſara bien rôties ; mais dans les bois parmi les plantations ruinées, elles trouvent ſouvent des platanes verds qu'elles apprêtent ſur le champ avec les racines. Elles por-

tent auſſi de la farine de maiz & des platanes meurs crus pour en faire du Miſlaw, avec une calebaſſe. Les hommes portent des arbalêtes & des fléches, des lances & des haches. Ils vont tous pieds nuds, & par conſequent ils ſont ſouvent égratignez dans les bois, mais ils s'en ſoucient peu. Ils chaſſent le Pecary, le warrée, le Chicali Chicali, le Corroſou & toute ſorte d'autres bêtes ou oiſeaux qu'ils rencontrent, à la reſerve des Singes & des Dains. Ils mangent tout ce qui ſe peut corrompre & emportent ce qui peut ſe conſerver. Ils logent toutes les nuits dans l'endroit où ils ſe trouvent au coucher du ſoleil, pourvû que ce ſoit près d'un ruiſſeau, ou d'une riviere, ou ſur le penchant d'une montagne. Ils pendent leurs hammocks entre deux arbres, ſe couvrent de feüilles de platane

pour se mettre à l'abri du vent & de la pluye, & font un feu qui dure toute la nuit. Ils ne commencent jamais leur chasse que le soleil ne soit levé, & dès qu'il est couché ils la finissent. J'ay remarqué une chose assez singuliere dans leurs Chiens. Quand ces animaux ont lassé un Pecary & qu'ils l'ont fait entrer dans une baye, ils l'entourent; & n'osant se jetter sur lui, ils le mordent par derriere. Ils le tiennent enfermé au milieu d'eux jusqu'à ce que leurs Maîtres soient arrivez, & qu'ils les voyent prêts à tirer sur la bête. Alors ils se retirent tous pour éviter les fléches. Aussi-tôt qu'un Indien a debandé son arbaleste & blessé un Pecary, il court à lui pour l'achever à coups de lances. Dès qu'il l'a tué il l'éventre, jette ses entrailles, lui coupe le nombril, lui croise les jambes entre lesquel-

les il passe un bâton qu'il met sur ses épaules, & le porte ainsi au rendez-vous où il a ordonné à sa femme de se trouver. Quand ils ont pris une bête ou un oiseau tout vif, ils le percent à coups de fléches, ou avec la pointe de leurs lances pour en tirer tout le sang, aprés quoi ils le mettent en quartiers. Premierement ils lui coupent la tête. Si c'est un Pecary, ils l'échaudent avec de l'eau boüillante; & si c'est un warrée ils l'écorchent. S'ils ont envie d'en conserver la chair, ils font un gril de bâtons croisez l'un sur l'autre, ils mettent la viande dessus, & dessous il y a un fort petit feu qu'ils entretiennent pendant trois ou quatre jours, & qui dessèche insensiblement la chair & la rend comme notre bœuf fumé. Cette venaison se garde longtems; & quand il n'y en a plus,

ils retournent à la chaſſe.

Ils coupent des tranches de cette viande ſeche, qu'ils mettent dans un petit pot de terre avec des racines de platanes verds, des bananos, ou d'autres choſes ſemblables & quantité de poivre. Ils font cuire le tout enſemble à petit feu ſans jamais le faire boüillir, le pot demeurant couvert pendant ſept ou huit heures ſur la cendre chaude. Ils ne mangent de la viande qu'une fois le jour, c'eſt-à-dire, à midi ; mais pour des bonanos & des platanes, ils en mangent à toutes les heures de la journée. Ils font cuire cette chair dans une calebaſſe qu'ils poſent ſur un gros billot de bois qui leur ſert de table, & ils s'aſſeyent tout autour ſur de petits billots, comme ſur des ſelles. Mais le jour d'un conſeil ou d'une grande Fête, quand il y a beaucoup de monde,

ils font un gril de douze & quelquefois de vingt pieds de long & large à proportion ; ils étendent deſſus de grandes feüilles de platanes pour ſervir de nappe, & chacun a près de lui par terre à ſa main droite une calebaſſe pleine d'eau. Ils avancent le pouce & l'index de la main droite, les portent au plat, & à chaque morceau qu'ils mangent, ils trempent ces deux doigts dans la calebaſſe d'eau, ſoit par propreté, ſoit pour une autre raiſon. Ils ne mangent pas de pain avec leur viande ; mais quand ils ont une maſſe de ſel, ce que leur pareſſe rend aſſez rare, ils en frottent leur langue de tems en tems pour donner plus de goût à leurs morceaux.

Le ſoleil ſert de guide aux Indiens lors qu'ils voyagent. Il les conduit vers l'endroit où ils veulent aller. Mais ſi par hazard ils

perdent leur route & se trouvent desorientez, ils ont recours aux arbres, ils en observent l'écorce, & du côté qu'elle est plus épaisse, c'est le Midi. Ils vont ordinairement par les bois, les marecages & les rivieres, & rarement par des chemins battus. Les hommes, les femmes & les enfans traversent les rivieres à la nage, sans avoir besoin d'abbattre les arbres pour les passer; mais ils se servent de canots ou de radeaux pour les descendre.

Lors que quelqu'un leur demande le chemin, ce qui nous est arrivé plusieurs fois en passant & repassant l'Isthme, leur maniere de l'enseigner est assez extraordinaire. Dès que vous leur avez dit l'endroit où vous souhaitez d'aller, ils vous tournent de ce côté-là; & pour sçavoir quand vous y arriverez, ils marquent à quelque

partie de l'arc que le soleil décrit dans leur Hemisphere, selon qu'il est haut ou bas, soit à l'Orient, soit à l'Occident du Meridien, ils vous diront non seulement le jour que vous pourrez être où vous voulez vous rendre, mais même si ce sera le matin ou l'après-dînée du jour qu'ils vous marquent.

Ils ne distinguent les semaines, les jours, ni les heures que par des signes, & ils se font fort bien entendre des Europeans mêmes qui ne sçavent pas leur langage. Ils ne comptent pas non plus le tems passé autrement que par les lunes : Car je me souviens que m'entretenant avec Lacenta des ravages faits au Midi par les Espagnols ; il y a tant de lunes, me dit-il, que cela est arrivé.

Ils comptent par un, par dix, & par vingt jusqu'à cent ; je ne

les ay jamais entendu compter au-delà. Pour exprimer les nombres, ils tiennent une poignée de leurs cheveux de la main gauche, & la ſeparent avec les doigts de la droite; & lors qu'ils veulent faire entendre que des choſes ſont innombrables, ils prennent tous leurs cheveux & les remuent.

Quand nous allâmes dans les mers du Sud ſous le Capitaine Scharp, nous étions trois cens trente-ſix ſans compter pluſieurs Indiens de l'Iſthme qui nous accompagnoient; ils voulurent ſçavoir combien nous étions; & pour cet effet un de ces Indiens s'aſſit ſur notre paſſage tenant deux poignées de grains de maiz, dont il mettoit un dans ſon pannier à chaque homme qui paſſoit devant lui. Il en avoit déja compté un grand nombre, lors qu'une perſonne de notre compagnie venant à paſſer

tout près de lui, affecta de renverser son pannier & fit tomber son bled. L'Indien parut fâché qu'on eût broüillé son calcul; neanmoins un de ses camarades s'écartant un peu d'un chemin étroit par lequel il nous faloit passer l'un après l'autre, nous compta tous avec des grains de maiz, & crut avoir fait des merveilles; mais quand les autres Indiens lui demanderent combien nous étions, il ne put le leur dire; car quelques jours après, comme nous arrivions chez les Indiens du Midi, vingt ou trente des plus venerables se mirent à nous compter, & notre nombre sans doute excedant leur Aritmetique, ils ne purent en venir à bout. Ils se mirent à disputer les uns contre les autres avec beaucoup de chaleur, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux voulant finir la dispute, prit en une

poignée tous ſes cheveux & les remua devant la compagnie, pour leur faire entendre qu'il étoit impoſſible de nous compter. Ce qui les mit tous d'accord.

Ils nomment ainſi les nombres, un, deux, trois, &c.

1. Conjugo.	Conjugo.
2. Poquah.	Poquah.
3. Pauquah.	Pauquah.
4. Pakequah.	Pakequah.
5. Eterrah.	Eterrah.
6. Indricah.	Indricach.
7. Coogolah.	Coogolah.
8. Paukopah.	Paukopah.
9. . . .	
10. Anivego	Anivego.
11. Anivego	Conjugo.
12. Anivego.	Poquah.
13. Anivego	Pauquah.
20. Toola	Boquah, &c.
40. Toola	Guannah.

Et ainſi du reſte.

Au dessous de dix ils comptent en nommant une fois seulement le nombre particulier ; mais quand ils disent : Anivego, ou dix, ils frappent des mains une fois ; & pour exprimer douze, treize, &c. jusqu'à vingt, ils disent, Anivego Conjugo, Anivego Poquah, Anivego Pauquah, &c. Lors qu'ils veulent exprimer vingt, ils battent deux fois des mains, en disant : Toola Boquah. Et pour dire vingt-un : Toola Boquah Conjugo. Pour exprimer trente, ils diront en battant trois fois des mains : Toola Boquah anivego ; c'est-à-dire, à la lettre, vingt & dix ; ils continuent de cette maniere jusqu'à cent, battant des mains autant de fois qu'il y a de dizaines.

Dans le tems que j'étois parmi les Indiens de Darien, j'avois peu de peine à les entendre, parce

ue je ſçavois aſſez la Langue du aut-païs. Il y a quelque rapport entre ces deux langages, non lans la ſignification des termes, nais dans la prononciation. J'appris donc beaucoup de mots de celui des Dariens ; j'en ay depuis oublié la plus grande partie ; j'en veux dire quelques-uns, le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de les lire.

T'autah.	Pere.
Naunah.	Mere.
Poonah.	Femme.
Roopah.	Frere.
Bidama Soquah Roopoh ?	Comment vous portez-vous ?
Neenah.	Une fille.
Née.	La lune.
Chaunah.	Aller.
Chaunah Weemacah.	Dépêchez-vous, courez.
Shennorung.	Gros, une grande choſe.

Eechah.	Laid.
Pacecha.	Laid.
Eechah maloo-quah.	Une expreſſion fort mauvaiſe.
Cotchah.	Dormir.
Caupah.	Un hammock.
Eſtchah Caupah?	Voulez-vous aller dormir dans le hammock?
Papoonah eetah caupah?	Femme, avez-vous apprêté le hammock?
Doolah.	De l'eau.
Doolah Copah?	Voulez-vous boire de l'eau?
Chicha Copah.	Boiſſon de maiz.
Mamaubah.	Fine, ou belle.
Cah.	Poivre.
Aupah eenah?	Comment appellez-vous ceci?

Après avoir parlé de l'Iſthme

& de toutes les choſes que j'y ay remarquées en le traverſant, je vais reprendre la ſuite de mon voyage dans la mer du Sud de Realeja ſur la côte du Mexique, où M. Dampier & moi nous nous ſéparâmes pour la ſeconde fois dans cette mer. Il accompagna le Capitaine Sevan qui commandoit le Vaiſſeau le ſigne qui faiſoit voile vers l'Oueſt, & je reſtai ſur le bord du Vaiſſeau nommé le Plaiſir du garçon commandé par le Capitaine Davis qui s'en alloit vers le Sud. Ainſi nous les laiſſâmes au port de Realeja, d'où nous ſortîmes le 27. Aouſt 1685. avec trois autres Vaiſſeaux de notre compagnie ; mais nous ne fûmes pas plûtôt en mer que la fievre pourprée ſe mit dans nos quatre Vaiſſeaux ; ce qui nous obligea d'entrer promptement dans le golfe d'Amapalla. Nous

nous arrêtâmes pluſieurs ſemaines dans une petite Iſle où nous deſcendîmes. Nous y fîmes des baraques pour nos malades qui étoient au nombre de cent trente. Il en mourut pluſieurs. Pour moi, quoyqu'obligé par mon miniſtere de leur donner mes ſoins & d'être avec eux à tous momens, j'eus le bonheur d'échapper à la contagion. Comme je n'ai pas fait un Journal de ce voyage, je ne rendrai pas compte de tout ce que nous faiſions chaque jour. Je ne parlerai ſeulement que de ce qui peut inſtruire ou divertir mes Lecteurs.

Je dirai donc que pendant notre ſéjour dans l'Iſle les proviſions venant à nous manquer, nous allâmes en terre ferme vers le côté du Sud de la baye où nous mîmes pied à terre. Nous marchâmes juſqu'à une riviere chaude

chaude qu'il nous fallut paſſer dans un Savanah. Elle ſort de deſſous une petite montagne qui n'eſt pourtant pas un volcan, quoyqu'il y en ait pluſieurs ſur cette côte. J'eus la curioſité de ſuivre cette riviere en montant pendant toute une journée. L'eau en étoit claire & profonde. Les exhalaiſons qui ſortoient de deſſous la montagne étoient ſemblables à la fumée d'un pot qui bout, & mes cheveux en étoient moüillez. La riviere continua à fumer fort loin de la montagne, & quelques perſonnes de notre équipage, qui avoient la gratelle, s'y étant baignez en furent gueris, ce que nous attribuâmes à la qualité ſulphureuſe de cette eau. Il y a dans cet endroit une infinité de Loups. Ce ſont les plus hardis que j'aye jamais vûs. Ils s'approchoient de nous de ſi près, qu'ils

nous arrachoient la viande des mains. Ce qu'ils faiſoient impunément ; car quoyque nous euſſions des armes à feu, nous n'oſions tirer deſſus de peur que le bruit des coups n'en fît venir d'autres à leurs ſecours. Outre que nous êtions là en fort petit nombre.

Nos malades étant gueris, nous pourſuivîmes notre route vers le Sud, & nous arrivâmes à l'Iſle de Cocos au 5. degré 15. minutes de latitude du Nord. On l'appelle ainſi à cauſe de la quantité de noix de Cocos qu'elle produit. Cette Iſle eſt petite, mais fort agreable. Il y a au milieu une montagne eſcarpée, mais très-haute & environnée d'une plaine toute remplie d'arbres de Cocos. Ils y croiſſent parfaitement bien, parce que le terrain eſt riche & fertile. On en voit auſſi ſur le pen-

chant des montagnes quelques-uns disperſez en petits boſquets ; mais ce qui contribuë le plus à l'agrément de cette Iſle, c'eſt une très-grande quantité d'eaux fort claires & fort douces, qui deſcendant par pluſieurs endroits du ſommet de la montagne ſe réüniſſent en un profond & large baſſin de figure ronde qui eſt dans le roc. Cette eau n'ayant point de canal pour ſortir du baſſin, ſe répand au dehors & forme des caſcades qui ſe précipitent & tombent dans la plaine. Ce qui joint à la beauté des veuës, à la quantité d'arbres de Cocos, & à la fraîcheur de l'eau qui tempere l'air de ce climat chaud, rend le ſéjour de cette Iſle le plus agreable du monde.

Tout notre équipage en étoit charmé. Nous y remplîmes tous nos tonneaux de cette belle eau douce qui rejaillit dans la plaine ;

& comme nos Vaiſſeaux étoient juſtement à leurs embouchures dans la mer où il y a une bonne rade, c'étoit l'endroit le plus commode que j'aye jamais vû pour faire de l'eau.

Nous y mangions des noix de Cocos tout notre ſaoul, & nous en bûvions le lait avec plaiſir. Mais un jour quelques-uns de nos gens ayant envie de ſe réjoüir, abbattirent une grande quantité d'arbres de Cocos. Ils en cueillirent le fruit & en tirerent plus de quatre-vingt pintes de lait. Puis s'étant aſſis ſur la terre, ils burent une ſi grande quantité de cette liqueur, qu'ils en furent fort incommodez. Ce n'eſt pas qu'elle enyvre; bien loin de leur monter à la tête & de les échauffer, elle leur glaça & engourdit les nerfs, de maniere qu'ils ne pouvoient marcher, ni même ſe tenir debout.

Il fallut que ceux qui n'avoient point été de la Fête les portassent à bord où cet engourdissement leur dura quatre ou cinq jours.

De là nous continuâmes d'aller au Sud, & nous arrivâmes à une des Isles de Gallopago qui est située justement sous la ligne. Nous y descendîmes, & nous y trouvâmes une quantité prodigieuse de Tortuës de terre, de celles que nous appellons Heccatées. Il n'y a de l'eau douce en cette Isle que dans un seul endroit où ces animaux vont boire. Là nous carenâmes nos Vaisseaux. Pendant les premiers jours, nous y vîmes une infinité de Tourterelles & d'autres oiseaux qui s'y assembloient pour boire ; & ils étoient si familiers avec nous, qu'ils venoient se reposer sur nos têtes & sur nos bras. De sorte que sans nous tourmenter à les aller

chercher, nous les prenions sans peine & les faisions rôtir. Mais bien-tôt ces animaux s'appercevant que nous abusions de leur familiarité, cesserent de s'approcher de nous, & devinrent si sauvages, qu'avec nos armes à feu même nous n'en pouvions tirer aucun.

On voit dans cette Isle beaucoup de Guanos, & il y croît une sorte d'arbres qui a une odeur très-agreable, & qui ressemble un peu à nos Poiriers; il est pourtant plus gros & rempli d'une gomme très-douce. Nous reprîmes aux Gallopagos cinq cens ballots de farine que nous y avions autrefois laissez sur les rochers; mais comme les sacs étoient exposez à l'air, nous trouvâmes que les Tourterelles & les autres oiseaux avoient mangé une partie de ce qu'il y avoit dedans.

Après avoir quitté les Gallopagos nous allâmes croiser les côtes du Perou & des Isles d'alentour. Je ne fatiguerai point mes Lecteurs des particularitez de ce voyage. Je dirai seulement que nous assiegeâmes Gaura, Guacha, & Pisca que nous prîmes, quoique nous n'eussions alors avec notre Vaisseau que celui du Capitaine Knight ; car les deux autres qui étoient partis avec nous d'Amapalla nous avoient quittez à l'Isle de Cocos. C'étoit dans le mois de Juillet 1686.

Le Capitaine Knight nous accompagna presque tout le reste de cette année. Nous descendîmes ensemble dans l'Isle de Gorgonia pour y blanchir notre linge. Il y a des Singes qui ne vivent que d'huîtres. Ils les pechent dans les basses eaux ; & pour en tirer le poisson, ils mettent l'écaille sur

une pierre & la battent avec une autre pierre jusqu'à ce qu'ils l'ayent cassée. Nous allâmes aussi moüiller à la Nasca qui est un petit Port à 15. degrez de latitude au Sud. Cette Isle & plusieurs endroits de cette côte produisent d'excellent vin comme Pisca, & fort abondamment. Ce vin a le goût à peu près du vin de Madere ; on l'apporte du païs d'alentour dans ce Port pour être transporté à Lima, à Panama, & dans d'autres Villes. On le gardera quelquefois plusieurs années à Nasca dans des tonneaux de 16. pintes chacun. Mais ces tonneaux ne sont point fermez comme les nôtres ; ils sont ouverts par en haut & exposez à l'ardeur du soleil le long de la baye parmi les rochers. Chaque Marchand marque ses tonneaux. Nous prîmes une grande quantité de ce vin.

Nous

Nous mîmes auſſi pied à terre à Coquimbo, qui eſt une grande Ville qui a neuf Egliſes. Elle eſt ſituée environ à 29. degrez de latitude au Sud. Nous y jettâmes l'ancre ſur un ſable fort profond dans une vaſte baye, laquelle a une petite riviere qui traverſe cette contrée & ſe jette dans la mer à trois lieuës au-deſſous de la Ville. Les Eſpagnols peſchent de l'or dans cette riviere, dont le ſable auſſi-bien que celui de toute la baye eſt parſemé de parcelles d'or; de maniere que nos hommes en marchant le long des bayes furent couverts d'une pouſſiere d'or, mais trop fine pour qu'ils en puſſent tirer quelque profit, car ce ſeroit un travail infini que de la ſeparer du ſable. J'ay remarqué la même choſe en pluſieurs autres Places le long de ces côtes, où quelques-unes de ces rivieres en-

trent dans la mer en traverſant des bayes ſabloneuſes. Le ſable y eſt doré par cette pouſſiere : mais ce qu'il y a de plus conſiderable, c'eſt que plus haut vers les ſources de ces rivieres, on trouve de gros grains d'or.

Nous arrivâmes enſuite à l'Iſle de Jean Fernando où nous carenâmes, & où le Capitaine Knight nous laiſſa, parce qu'il faiſoit le principal de ſon voyage de doubler la terre du feu pour aller dans les Indes Occidentales : pour nous, avec une barque que nous avions priſe à Piſca, nous recôtoyâmes vers la ligne & retournâmes ſur nos pas.

Après avoir quité John Fernandos, nous pouſſâmes encore vers le Sud pour nous approcher du Continent juſqu'à la latitude de 39. degrez au Sud tant pour gagner du vent que pour être à

la veuë de la côte. Nous tombâmes d'abord sur l'Isle de Mocha laquelle est située environ à 38. degrez 20. minutes au Sud, où, manquant d'eau & de provision, nous descendîmes dans le mois de Decembre 1686. nous y restâmes cinq ou six jours. Nous y trouvâmes de l'eau & tous les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Le païs à la verité est bas & plat & la côte sablonneuse, mais le milieu est une bonne terre qui produit du maiz, du bled, de l'orge, & toute sorte d'autres fruits. On y voit plusieurs maisons qui appartiennent aux Indiens Espagnols, & elles étoient alors bien fournies de volaille. Il s'y trouve aussi des Chevaux : mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une sorte de Mouton que les habitans appellent Cornera de terra. Cet animal a bien environ 4. pieds &

demi de haut. Il eſt ſi utile & ſi aprivoiſé, qu'on le monte comme un Cheval. Il va toûjours l'amble ou le petit galop, & jamais d'autre train lors qu'il porte ſon Cavalier. Il a la gueule faite comme un bec de liévre, la levre fenduë deſſus & deſſous, & la tête ſemblable à celle d'une Gazelle. Il broutte l'herbe de fort près. Ses cornes ſont torſes comme les coquilles d'un limaçon. Il a les oreilles d'un Aſne, & le cou auſſi menu que celui d'un Chameau. Il porte la tête fierement & de la même maniere qu'un Cigne. Il a le poitrail d'un Cheval, les reins d'un Levrier bien taillé, les feſſes & la queuë d'un Dain. Les pieds fort fourchez de même que ceux d'une Brebis ; mais en dedans de chaque pied on voit un ongle plus gros que le doigt, mais fort pointu & pareil à celui d'un Aigle. Ces

ongles ſont environ à deux pouces au-deſſus de la jointure du pied, & lui ſervent à monter les rochers. Outre cela ſa chair eſt auſſi bonne à manger que celle du Mouton; il fournit beaucoup de laine. Il en a ſur le dos de douze à quatorze pouces de long; mais celle qui couvre ſon dos eſt plus courte, fort épaiſſe & peu frizée. C'eſt un animal fort doux, & qui rend bien du ſervice, ainſi que je l'ay déja dit. J'ajoûterai même que quelques parties de ſon corps ſont utiles à la Medecine. Nous en tuâmes un que j'ouvris; je trouvai dans ſon eſtomac treize pierres de bezoar, dont il y en avoit de rayées & de differentes figures. Les unes étoient longues comme du coral, d'autres rondes, & d'autres enfin ovales, mais elles étoient toutes de couleur verte en ſortant de l'animal, & enſuite elles devinrent couleur de cendre.

J'en ay encore quelques-unes que je conſerve ſoigneuſement.

Les Eſpagnols nous dirent, que ces animaux leur étoient d'une grande utilité aux mines de Potoſi, pour porter l'argent de là aux Villes Maritimes, entre leſquelles elles ſont ; parce que les chemins ſont ſi rudes & ſi remplis de précipices, qu'il ſeroit abſolument impoſſible à toute autre bête & aux hommes même de le tranſporter : mais lors que ces Moutons chargez arrivent aux précipices, les hommes qui les conduiſent les laiſſent là & les abandonnent à leur propre conduite pendant environ 16. lieuës de traverſe, & ne les rencontrent qu'après avoir fait un tour de 53. lieuës. Ces animaux ſe cramponent avec les ongles dont j'ai parlé & ſe tiennent ſi fermes dans les endroits les plus eſcarpez, qu'ils peuvent marcher ſeurement où

les Mules & les Chevaux ne pourroient se soûtenir.

Les Espagnols nous dirent aussi que dans une Ville qu'ils nous nommerent, où il n'y a point d'eau, ces Moutons qu'on charge de deux especes de boucs, vont en chercher tous seuls à une lieuë de la Ville, à une riviere dans laquelle ils entrent, se couchent & s'agitent jusqu'à ce qu'ils sentent que les boucs sont pleins. Après quoi ils s'en retournent comme s'ils étoient conduits. On les accoûtume à cela sans peine. Mais les Espagnols ajoûterent, qu'on ne pouvoit contraindre ces animaux à travailler quand il n'est pas jour. Lors qu'ils sont une fois couchez, on a beau les battre, on ne peut les faire relever. Ils crient & se plaignent du mal que vous leur faites sans se mettre en fureur.

Nous allâmes de l'Iſle de Mocha au Continent en voguant le long de la côte de Chily, & envoyant ſouvent notre canot à terre, juſqu'à ce que nous arrivâmes à Copajapo, qui eſt environ à 26. degrez de latitude au Sud. Là manquant d'eau, nous deſcendîmes pour voir ſi nous pourrions trouver cette riviere que l'on nomme la riviere de Copajapo. Auſſi-tôt que nous fûmes à terre nous montâmes une montagne dans l'eſperance de la découvrir de deſſus le ſommet; mais contre notre attente nous ne vîmes qu'une autre montagne fort haute, & après celle-là nous en trouvâmes encore une autre, enſorte qu'avant que nous puſſions gagner la cime de la troiſiéme montagne, les forces me manquerent, & je fus obligé de boire de mon urine pour ſoulager un peu l'ardente

soif qui me consumoit. Quand nous y fûmes arrivez, nous nous assîmes pour nous reposer à l'ombre d'un rocher escarpé. L'endroit où nous étions assis, étoit couvert de sable & de coquilles de mer de diverses figures. Neanmoins il est constant qu'il n'y a point de poissons à coquille sur toute cette côte; ce qui nous causa d'abord une extrême surprise; mais regardant autour de nous pour voir si nous n'appercevrions pas la riviere, qu'à notre grand regret nous ne découvrîmes point; nous remarquâmes une prodigieuse quantité de coquilles au bas de tous les rochers; nous jugeâmes que les vents les avoient jettées d'en-haut; & ce qui nous confirma dans cette opinion, c'est que parmi les masses de pierre & sur les rochers nous en trouvâmes une infinité de pareilles.

A l'égard de la riviere de Copajapo, que nous étions fort étonnez de ne pas découvrir, les Espagnols nous aprirent que dans un certain tems de l'année le soleil en fondant les neiges des montagnes qui sont fort avant dans le païs, formoit cette riviere. Ce qui est très-possible ; car je n'ay jamais vû pleuvoir sur toute la côte de Chily & du Perou. Nous avons bien vû quelquefois des nuages sur les sommets des montagnes pendant que nous allions le long des côtes ; & il me souvient qu'une fois étant à Arica, des nuées qui environnoient les montagnes nous empêcherent d'en appercevoir le sommet qu'on découvre fort bien en d'autres tems. Il pleut apparemment dans les montagnes ; mais à Arica & sur toutes les côtes voisines, les Espagnols qui y demeurent nous ont assûré qu'il

n'y pleuvoit jamais. Je ſuis auſſi deſcendu à la riviere d'Ylo. Nous n'y trouvâmes que très-peu ou point d'eau, ce que nous attribuâmes au tems où nous étions ; car dans d'autres ſaiſons il y en a beaucoup, quoiqu'il n'y tombe pas plus de pluyes qu'à Arica. Il ne pleut que fort avant dans le païs ; mais en récompenſe ils ont de très-fortes roſées.

La côte de Copajapo eſt nuë & ſterile, & n'eſt pas autrement le long du Perou & de Chili. On n'y découvre rien que du ſable & des rochers tous nuds ; & il n'y a ni arbres, ni herbe, ni aucune verdure, ſi ce n'eſt dans quelque valée. Nous n'y avons remarqué non plus aucune ſorte d'oiſeaux, ni d'animaux ; pas même aucuns veſtiges d'hommes, ſi ce n'eſt quelque petit Village, ou quelque mauvais Port qui n'a pas aſſez

d'eau, à moins que ce ne ſoit dans la haute marée, pour porter une petite barque. D'ailleurs on n'y trouve point de rafraîchiſſemens, ni rien dont on pourroit avoir beſoin.

Comme il n'y avoit point d'eau à Copajapo, nous fûmes obligez de nous remettre en mer & d'aller le long de la côte juſqu'à Arica qui eſt une Ville du Perou commodément ſituée, & entre 18. & 19. degrez de latitude au Sud. On y porte l'argent de Potoſi, & on l'y embarque pour Panama, parce que le Port en eſt aſſez bon. Il a une rade & une petite Iſle devant lui qui le défendent contre la fureur de la mer qui s'enfle là horriblement, & qui roulant ſans ceſſe des flots impetueux, va frapper violemment la côte qui eſt eſcarpée & fort haute, mais plus baſſe que les montagnes qui ſont

plus avant dans le païs. On ne sçauroit aborder nulle part autour d'Arica, il faut aller descendre à Arica même, qui est bâtie sur le bord d'une petite riviere ; mais on n'y peut pas prendre de l'eau, parce qu'outre que son embouchure est embarrassée de rochers pointus, la mer monte dedans & corrompt par ses eaux sallées la douceur des siennes.

Nous fîmes une descente à Arica. Nous pillâmes la Ville où nous rencontrâmes peu de resistance. Nous y prîmes quelques Cochons, de la volaille, du sucre & du vin. J'y étois descendu autrefois avec le Capitaine Scharp ; mais on nous y reçût alors fort mal, & nous y perdîmes beaucoup de nos gens. Nous fûmes plus heureux cette derniere fois, car on ne nous tua personne, & nous eûmes le tems de piller à notre aise. Je me

ſouviens que nous entrâmes dans une maiſon que nous trouvâmes pleine d'écorce de Quinquina ; mais je croi l'avoir déja dit ailleurs.

Nous allâmes prendre de l'eau fraîche dans la riviere d'Ylo, & nous nous avançâmes dans la valée qui porte ſon nom, où il y a de l'huile d'olive, des figues, du ſucre & des oranges douces, & je ne ſçai combien d'autres fruits d'eſpeces diferentes. On y voit un moulin à huile, & deux ou trois à ſucre. C'eſt la plus belle vallée que j'aye vûë ſur les côtes du Perou, & la plus fertile, quoiqu'elle ne ſoit humectée que par les roſées qui y tombent toutes les nuits, & que par les eaux de la petite riviere d'Ylo, que les habitans font couler dans leurs terres par quelques canaux.

En faiſant voile le long de cet-

te côte nous y avons ſouvent relâché pour faire de l'eau & pour chercher d'autres proviſions. Un jour que la faim nous preſſoit, M. Smallbones rencontrant ſur le rivage quelques Ecreviſſes de mer les mangea toutes cruës, avec de certaines herbes noires qui croiſſent dans la mer. Mais les autres perſonnes de notre compagnie, quoiqu'auſſi affamées que lui, ne furent pas tentées d'en faire autant. Nous nous avançâmes dans le païs pour chercher quelque nourriture moins mauvaiſe, & le Ciel nous la fit trouver. Nous apperçûmes au bas d'une montagne, dans un endroit où il y avoit un peu d'herbe, un Cheval maigre & malade. Nous le tuâmes promptement, le mîmes en piece, & après avoir fait du feu avec des herbes de la mer, nous commençâmes à le faire rôtir; mais

nous n'eûmes pas la patience d'attendre qu'il le fût, & il étoit à peine échauffé, que nous le mangeâmes tout entier, à la reserve des boyaux que nous emportâmes dans le Vaisseau pour en faire un second festin, quand le cœur nous en diroit.

Je ne prétens pas faire mention de tous les lieux où j'ay abordé le long de ces rivages, pendant que j'étois avec le Capitaine Davis; mais je ne veux point obmettre deux choses qui paroîtront fort particulieres au Lecteur. La premiere, c'est qu'étant descendus à Vermejo à 10. degrez de latitude au Sud avec trente hommes d'équipage pour chercher des rafraîchissemens, nous montâmes une baye sablonneuse, & vîmes avec épouvante qu'elle étoit durant quatre lieuës toute jonchée de corps morts d'hommes, de femmes

mes & d'enfans. Tous ces cadavres paroiſſoient frais ; mais lors qu'on venoit à les toucher, on les trouvoit auſſi ſecs & auſſi legers qu'une éponge ou qu'un morceau de liege. Nous apperçûmes bientôt une fumée, vers laquelle nous étant avancez, nous rencontrâmes un vieillard Eſpagnol qui cherchoit quelques herbes ſeches pour cuire quelques poiſſons que ſa compagnie avoit peſchez, car il étoit d'une barque de peſcheurs que nous remarquâmes aſſez près de là. Nous lui fîmes pluſieurs queſtions en Eſpagnol ſur les lieux où nous étions & ſur les corps morts qui couvroient une ſi grande étenduë de païs. Il nous répondit dans ces termes : Ce terroir où vous êtes & qui ne produit rien preſentement, a été autrefois bien vert, très-fertile & fort cultivé. La Ville de Vormia

a été habitée par des Indiens qui étoient en ſi grand nombre, qu'ils auroient pû ſe donner un poiſſon de main en main durant vingt lieuës depuis la mer juſqu'au ſéjour de l'Incas leur Roy. La riviere a été fort profonde & le courant très-rapide; & puiſque vous ſouhaitez d'apprendre pourquoi cette terre eſt couverte de cadavres: Vous ſçaurez que les Eſpagnols étant venu mettre le Siege devant la Ville de Vormia, les Indiens plûtôt que de demeurer à leur merci, aimerent mieux ſe donner eux-mêmes la mort. C'eſt pourquoi ils vinrent dans cette baye ſe creuſer des tombeaux dans le ſable où ils s'enterrerent tout vifs. Les hommes ont encore des morceaux d'arcs rompus, & les femmes leurs quenoüilles, ſur leſquelles il paroît du fil de cotton.

Voilà ce que nous dit ce vieil-

lard & ce que nous écoutâmes avec étonnement. Je portai dans notre Vaiſſeau un de ces corps morts. C'étoit celui d'un garçon de neuf ou dix ans ; j'avois deſſein de l'emporter en Angleterre par curioſité ; mais le pilote & tous les matelots m'obligerent de le jetter à la mer, me diſant par un eſprit de ſuperſtition ridicule, que tant qu'il y auroit un cadavre dans le Vaiſſeau, la bouſſole ne montreroit pas juſte.

Cet endroit eſt un fond rempli de collines & de vallées de ſable. Nous y vîmes le lit d'une petite riviere, mais il étoit alors ſans eau.

La ſeconde choſe ſinguliere que j'ai à rapporter ; c'eſt ce que nous remarquâmes auprès de Santa, petite Ville au huitiéme degré 40. minutes de latitude au Sud. Ayant mis pied à terre pour marcher vers

Santa qui eſt environ à trois milles de la mer, nous paſſâmes ſur une montagne & dans la vallée qui eſt entre elle & la Ville, nous apperçûmes trois Vaiſſeaux de cent tonneaux chacun, à quelque diſtance l'un de l'autre, & entierement ruinez. Notre ſurpriſe ne fut pas mediocre à cette veuë, & nous ne pouvions nous imaginer comment ces Navires pouvoient ſe trouver là : mais quand nous fûmes près de la Ville, un Indien que nous rencontrâmes & à qui nous fîmes des queſtions, nous » dit, qu'il y avoit environ neuf » ans que ces trois Vaiſſeaux étoient » à l'ancre dans la baye, qui eſt un » lieu fort ouvert & qui peut avoir » cinq ou ſix lieuës d'étenduë d'un » point à l'autre : qu'il étoit ſurve- » nu un tremblement de terre qui » avoit pouſſé les eaux & les avoit » éloignées du rivage à perte de

veuë ; mais que vingt-quatre heu- «
res après ces mêmes eaux étoient «
revenuës en roulant avec tant de «
violence vers le rivage, qu'elles «
avoient emporté ces Vaiſſeaux «
par-deſſus la Ville, qui étoit «
alors ſituée ſur cette montagne «
que nous avions traverſée, & les «
avoient jettez dans la vallée. Il «
ajoûta même que ce tremble- «
ment avoit détruit la meilleure «
partie de la Province le long de «
cette côte. Le rapport de cet In- «
dien nous fut confirmé dans Santa par le Curé & par pluſieurs autres habitans.

De Santa nous allâmes en quelques autres endroits que je paſſe ſous ſilence, parce que je n'y ay rien remarqué qui merite d'être raconté, & nous regagnâmes enfin les Gallopagos ſous la ligne où nous reſolûmes de faire tous nos efforts pour ſortir de ces mers.

Pour cet effet nous retournâmes vers le Sud, déterminez à ne relâcher nulle part qu'à l'Iſle de Jean Fernando. Pendant que nous en prenions la route, un jour ſur les quatre heures du matin, que nous étions à la latitude de 12. degrez 30. minutes au Sud, & environ à 150. lieuës de la terre ferme d'Amerique, notre Vaiſſeau & notre barque ſentirent une ſecouſſe ſi terrible que tout l'équipage en fut conſterné. Nous crûmes avoir donné contre un rocher, & notre perte nous paroiſſant certaine, chacun deja commençoit à ſe préparer à la mort. Effectivement la ſecouſſe avoit été ſi violente, qu'elle avoit fait ſauter les canons de leurs affuſts & jetté pluſieurs perſonnes hors de leurs branſles. Le Capitaine Davis même qui avoit la tête ſur un canon en fut culbuté. La mer

qui paroît verte ordinairement étoit alors d'une couleur blanchâtre, & l'eau que nous puisâmes pour l'usage du Vaisseau, étoit mêlée d'un peu de sable, ce qui nous fit croire d'abord que nous étions proche de quelque baye sabloneuse ; mais aprés avoir sondé, nous jugeâmes que c'étoit quelque tremblement de terre. Nous n'avions pas tort de faire ce jugement ; car peu de tems après nous apprîmes qu'il y avoit eu un horrible tremblement de terre à Callao, qui est le lieu d'ancrage devant Lima, que la mer s'étoit retirée si loin du rivage, que pendant quelques momens l'eau avoit disparu, & que bien-tôt elle étoit revenuë avec tant de rapidité, qu'elle avoit emporté à une bonne lieuë dans le païs les Vaisseaux qui s'étoient trouvez à la rade de Callao ; qu'elle avoit submergé la

Ville de Callao avec le fort quoique bâti ſur une colline, & noyé les hommes & les animaux pendant cinquante lieuës le long du rivage, qu'elle avoit même endommagé la Ville de Lima, quoi qu'elle ſoit à ſix mille dans le païs & éloignée d'autant de la Ville de Callao. La nouvelle de cet étrange tremblement de terre acheva de nous faire croire tout ce qu'on nous avoit raconté de celui de Santa.

Après nous être remis de notre frayeur, nous pourſuivîmes notre chemin vers le Sud, tirant Sud-Eſt vers l'Eſt juſqu'à 27 degrez 20. minutes au Sud. Environ deux heures avant le jour, nous nous trouvâmes auprès d'une petite Iſle baſſe & ſabloneuſe, nous nous en apperçûmes par le bruit que faiſoient les eaux en battant le rivage. Les metelots craignant

gnant d'échoüer sur la côte, demanderent au Capitaine permission de tourner le Vaisseau & de s'éloigner de terre jusqu'à ce qu'il fût jour. Le Capitaine, qui en voyoit aussi-bien qu'eux les consequences, y consentit. Ainsi nous nous tinmes en pleine mer, & lors que le jour parut nous nous approchâmes du rivage. Nous trouvâmes en effet que c'étoit une Isle plate & sabloneuse, ainsi que nous l'avions pensé la nuit; & comme l'air n'étoit obscurci d'aucun nuage, nous la vîmes à notre aise. Du côté de l'Oüest, à 12. lieuës de nous ou environ, nous découvrîmes une suite de terre ferme que nous primes pour des Isles, parce qu'elle nous sembloit de tems en tems interrompuë. Elle pouvoit contenir 15. ou 16. lieuës de long. Il en venoit quantité d'oiseaux vers nous, & j'au-

rois souhaité de m'avancer dans le païs en les poursuivant ; mais le Capitaine ne voulut pas le permettre. Cette Isle basse est éloignée de Copajapo de 500. lieuës du côté de l'Est & de 600. des Gallopagos sous la ligne.

Estant revenus delà dans l'Isle de Jean Fernando sur la fin de l'année 1687. nous y nettoyâmes notre Vaisseau, & aprés avoir lâché notre barque, nous allâmes à Mocha dans le dessein d'y prendre quelques Moutons pour le voyage que nous voulions faire autour de la terre du feu ; mais nous n'en vîmes aucun, les Espagnols ayant tout détruit & enlevé les Moutons, les Chevreaux & tous les autres animaux de Mocha. Nous fîmes voile aussi-tôt vers Sainte Marie pour y chercher des provisions. C'est une Isle à 37. degrez au Sud. Nous fûmes assez malheu-

reux pour trouver cette Isle ruinée comme la precedente ; enforte que nous fûmes obligez de nous contenter des provisions que nous avions apportées des Gallopagos, lesquelles consistoient en farine, maiz, hecatée ou chair de Tortuës salée, avec la graisse que nous en avions tirée & mise en lard, & en 60 jars d'huile. Les Espagnols avoient même envoyé des chiens dans l'Isle de Jean Fernando pour en détruire les Chévres, afin de nous faire manquer de provisions.

Trois ou quatre personnes de notre Vaisseau ayant perdu au jeu tout ce qu'ils avoient d'argent, & ne voulant pas s'en retourner de ces mers aussi pauvres qu'ils y étoient venus, resolurent de rester dans l'Isle de Jean Fernando, & d'y attendre que quelques autres pirates passassent

par-là. Nous leur laiſſâmes une petite barque, une marmite, des haches, de grands coûteaux, du maiz, & d'autres choſes qui leur étoient neceſſaires. J'ay appris depuis ce tems là qu'ils ont planté de ce maiz, qu'ils ont apprivoiſé des chévres, & qu'ils ont vêcu de poiſſon & d'une ſorte d'oiſeau gris & de la figure de nos poulets, qui fait des trous en terre comme les lapins, pour s'y cacher pendant la nuit, & qui va le jour à la chaſſe aux poiſſons; car cet animal eſt un oiſeau d'eau, qui a le goût de poiſſon, mais qui eſt très-délicat après avoir été un peu enterré.

Etant prêts à ſortir de cette mer pour doubler la terre du feu, environ trois ſemaines avant que d'avoir paſſé le Cap Horn, que nous ne vîmes point, attendu que nous étions montez vers le Sud

jusqu'à 62. degrez 45. minutes, nous fûmes battus d'une tempête horrible. Nous ne sçavions pas trop bien quelle route nous devions tenir ; parce que nous n'avions pas de fort bons pilotes. c'étoit dans le plus haut de l'été de ce païs ; car, autant que je m'en puis souvenir, ce fut le jour de Noël 1687. lors que nous fûmes à la hauteur du Cap Horn, nous sortîmes de la mer du Sud, & pointant vers le Nord, nous aperçûmes plusieurs Isles de glace les unes d'une demie lieuë, les autres d'une, & de deux lieuës ; mais un jour côtoyant la plus grosse, nous jettâmes la sonde ; & ne trouvant point de fonds, nous jugeâmes avec raison qu'elle étoit à flot, & qu'elle étoit peut-être autant enfoncée dans l'eau, qu'elle paroissoit au dehors. Je n'ay point vû de ces sortes d'Isles dans

la mer du Sud ; elles étoient si claires pendant la nuit, que nous pouvions nous en écarter sans peine ; mais il y en avoit aussi sous l'eau, & il ne nous étoit pas possible d'éviter celles-là qui heurterent souvent notre Vaisseau. Il n'en fut pas pourtant endommagé. Nous ne pouvions nous tenir long-tems sur le tillac, parce qu'il nous venoit de ces montagnes de glace un vent que nous trouvions d'autant plus froid que nous venions d'un païs fort chaud.

Pendant tros semaines que nous fûmes au Sud du Cap Horn, le tems fut si orageux, le soleil & les étoiles si obscurcies, que nous ne pouvions observer notre latitude. Cependant il nous sembla que nous étions à 63. degrez ou environ au Sud ; ce qui est l'endroit le plus eloigné où ayent jamais été les Europeans au Sud, & peut-

être perſonne. Quand nous nous vîmes à 62. degrez 30. minutes, nous crûmes devoir retourner au Nord vers les mers Ethiopique & Atlantique, & nous nous mîmes auſſi-tôt au Nord-Eſt ; nous tinmes cette route pendant pluſieurs jours. Par ce moyen étant venus dans la latitude de la riviere de la Plata vers laquelle nous croyons faire voile, nous comptâmes que nous étions environ à 100. lieuës de terre ; mais dans le tems que nous avions cette penſée, nous en étions encore éloignez de plus de 500. lieuës. Aprés en avoir fait près de 200. vers l'Oueſt dans la même latitude, ſans trouver terre, nous en fûmes allarmez. Nous crûmes avoir pris une fauſſe route ; & comme nous manquions de proviſion & principalement d'eau, nous comprîmes tout le danger que nous courions. Heu-

reuſement il ſurvint une groſſe pluye qui dura tout un jour. Nous ne perdîmes pas une goutte de l'eau qui tomba ſur notre Vaiſſeau, & nous en remplîmes pluſieurs tonneaux ; ce qui ranima notre eſperance & nous donna un peu de courage ; mais lorſque nous eûmes fait environ 450. lieuës dans cette latitude ſans découvrir la terre, nous perdîmes patience, & nous fûmes prêts à nous battre les uns contre les autres. La pluſpart des matelots vouloient qu'on changeât de route, diſant que celle que nous tenions étoit abſolument fauſſe ; mais le Capitaine Davis & M. Knott Patron du Vaiſſeau s'oppoſans à cet avis demanderent avec inſtance qu'on la gardât encore deux jours. Les matelots, quoyque naturellement fort opiniâtres, cederent au Capitaine & au Patron & n'eu-

rent pas lieu de s'en repentir ; car le lendemain un petit vent d'Oüeſt attira ſur notre Vaiſſeau quelques ſauterelles & autres inſectes volans ; ce qui nous fit juger que la terre ne devoit pas être fort loin de nous. On paſſa dans un moment de la douleur à la joye, & on regarda les ſauterelles comme une marque aſſurée de la bonté de Dieu, qui nous les avoit envoyées pour prévenir notre perte. Effectivement ſans cela nous aurions changé de route, preſque tout l'équipage croyant fermement être dans la mer du Sud ; & nous nous ſerions perdus indubitablement.

Mais nous ſuivîmes le petit vent qui nous avoit amené les inſectes, & nous découvrîmes terre un peu au Nord de l'embouchure de la Plata. Nous y allâmes deſcendre pour faire de l'eau & chercher des

proviſions, dont il y en a de toutes ſortes dans cette contrée. Nous y rencontrâmes un aſſez grand troupeau de Cochons de mer. Quelques-uns d'entre nous ſe poſterent en haye avec leurs fuſils ſur un paſſage qui conduiſoit à une montagne, pendant que les autres allerent fondre avec leurs ſabres ſur ces bêtes que nous prenions pour des Cochons de terre ; mais ces animaux s'enfuyant à leur approche, enfilerent contre notre attente le chemin du rivage, ſe jetterent tous dans la mer & diſparurent. Nous fûmes fâchez d'avoir laiſſé échapper une ſi belle proye ; nous tuâmes toutefois deux de ces Cochons le lendemain & nous les portâmes à bord. Leur chair a le même goût que celle des autres Cochons, excepté qu'elle ſent un peu le poiſſon, & leur poil eſt plus rude que celui des Veaux Marins.

Ils ont des nageoires écaillées & ſont tous noirs. Il y a dans le païs de fort bonne eau, point d'hommes, beaucoup de bêtes fauves, de Cerfs & d'Autruches.

Nous y avons vû une très-grande quantité d'animaux de la derniere eſpece, & trouvé une infinité de leurs œufs ſur le ſable ; car elles les laiſſent à terre, & on dit qu'elles n'en prennent aucun ſoin. Elles ſont couvées par le ſoleil ; & les petits, dès qu'ils ſont éclos, ſuivent le premier animal qu'ils rencontrent. J'ay vû une troupe de jeunes Autruches ſuivre un de nos camarades. Les vieilles Autruches ſont fort graſſes en cet endroit, leurs cuiſſes ſont groſſes comme celles d'un homme. Leur chair eſt dégoûtante. C'eſt une nourriture groſſiere & fort mauvaiſe. Il y a des gens qui croyent que l'Autruche ſe nourrit de fer.

Mais pour moi, je m'imagine qu'elle n'avale du fer que comme nos pigeons qui mangent de petits cailloux seulement pour faire la digestion, & afin qu'ils servent de meules pour broyer la nourriture dans leurs estomacs. Les Autruches avalent à la verité des cloux, des pierres, ou quelques autres choses dures qu'on leur jette; mais elles rendent ces choses comme elles les ont avalées.

Après nous être remis en mer, nous côtoyâmes le Bresil, & delà nous allâmes vers les Isles des Caribes où nous rencontrâmes Monsieur Edwin Carter dans une chaloupe de Barbade. Il nous apprit la nouvelle de la Proclamation du Roy Jacques qui rappelloit les Boucaniers & leur pardonnoit. Nous prîmes ensemble le chemin de la riviere de la warre que nous montâmes jusques dans la Pensil-

vanie à la Ville de Philadelphia où j'arrivai dans le mois de May 1688.

J'y demeurai pendant quelque tems, après quoi je descendis la riviere de la warre jusqu'au Port d'Apokunnumy avec le Capitaine Davis & Jean Hingson. Nous y chargeâmes nos coffres & nos hardes sur des chariots, & passâmes une petite langue de terre pour nous rendre à la riviere de Boheme qui se décharge dans la grande baye de Chisapeck à la pointe de Confort dans la riviere de Jacques en Virginie. J'avois resolu de m'établir en cet endroit; mais il s'y éleva des troubles qui m'obligerent à m'en retourner en Angleterre en 1690.

Peu de jours après mon retour, je rencontrai le Capitaine de la Tartane Espagnole que j'avois vûë au Quay de la Sonde. Il par-

loit très-bien Anglois. Il me dit que le Capitaine qui l'avoit pris, l'avoit amené à Londres, où il attendoit que sa famille qui étoit une des plus considerables de Lima, Capitale du Perou, lui envoyât de quoi se racheter. Comme j'avois contracté avec lui une amitié particuliere au Quay de la Sonde, où je l'avois gueri d'une blessure très-dangereuse, nous fûmes bien-aise de nous revoir. Nous nous entretinmes de nos voyages, & s'il parut prendre quelque plaisir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me conta comment il avoit fait naufrage au Port de la Caldera, & me fit une description de la nouvelle Espagne. Je trouvai les choses qu'il me dit si curieuses & en même tems si instructives, que je le priai de me les donner par écrit. Il ne voulut pas me re-

fuſer cette ſatisfaction ; il les mit par ordre & en compoſa un petit ouvrage qu'il m'envoya. Je croi que le public ne me ſçaura pas mauvais gré de lui en faire part.

JE ſortis de Los Rayes autrement de Lima, en 1678. pour me rendre à Calao & m'y embarquer ſur une Fregate que je devois commander. Elle étoit chargée de farines, de fruits, d'un grand nombre de caiſſes & de confitures ſeches & liquides pour Panama, où nous arrivâmes fort heureuſement le 6. May deux jours avant la Pentecôte. Delà voulant aller prendre d'autres marchandiſes à la Caldera, Port ſitué dans la Province de Coſta-rica Evêché de Nicaragua, j'en pris la route avec divers paſſagers que j'avois ſur mon bord. Nous mîmes à la voile

le 10. May ; & croyant arriver à l'ordinaire en moins de neuf jours à la Caldera, nous nous trouvâmes au bout de quinze obligez de jetter l'ancre à l'embouchure de la riviere de Manglarés, qui descend de Chiriqui, haute montagne fameuse par ses mines d'or. Là je descendis avec quelques personnes de l'équipage pour aller aux provisions qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit, veu l'endroit où nous étions, qu'il suffisoit d'en prendre pour huit jours, mais à tout évenement j'en pris sur mon compte pour un mois ; & ces provisions consistoient en veaux, cochons, volaille, en quelques fruits du païs, & en maiz.

Nous étant remis en mer, nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours que nous avions compté devoir nous suffire

ſuffire pour arriver au Port où nous voulions nous rendre ; & le neuviéme ſur les quatre heures du ſoir nous fûmes aſſaillis d'une furieuſe bouraſque ; & ſans pouvoir nous en défendre, l'orage & la marée nous pouſſerent ſur une côte ſi remplie d'écueils, que ſi nous euſſions été jettez une portée de mouſquet plus avant, le Vaiſſeau ſe ſeroit indubitablement briſé en mille pieces, & nous aurions tous peri, parce qu'il n'y avoit aucune plage ſur cette côte qui étoit toute eſcarpée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger ſi preſſant, nous jettâmes au plûtôt la chaloupe en mer, & tâchâmes de remorquer en pleine mer la Fregate à l'aide de huit rameurs des plus vigoureux. Nous y travaillâmes avec tant de concert & de diligence, que nous en vinmes enfin à bout. Mais comme tout ce que

nous avions souffert pendant la tempête, & l'effort que nous avions fait pour nous tirer de ce dernier peril, nous avoit fort fatiguez, nous tombâmes dans une si grande nonchalance, que vers le minuit, sans sçavoir comment, le Vaisseau par la mauvaise garde qu'on y faisoit, passa parmi des écueils, & porta sur l'un d'entr'eux en glissant avec tant d'impetuosité, que tous les sabors du côté de Babor en furent brisez.

Au bruit que nous en oüîmes, nous nous crûmes perdus ; nous imaginant avec assez de raison que la quille avoit touché, mais nous ne pûmes nous en éclaircir sur le champ, parce qu'il faisoit une obscurité à ne pouvoir rien discerner. C'est pourquoi nous passâmes le reste de la nuit dans une étrange inquietude, quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement

le jour étant venu, nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal ; & le vent nous ayant paru favorable, je fis rehausser les voiles. Neanmoins nous n'en joüîmes pas long-tems, car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin après avoir bien tournoyé de côté & d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même riviere que l'autre fois.

Tous les passagers n'en furent pas si fâchez qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture, parce que les vivres leur ayant manqué, il y avoit déja trois jours qu'ils ne se nourrissoient que de la petite part que je leur faisois de mes provisions. Il falut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvenient, ils se munirent pour quinze jours de la

même eſpece de vivres, & apporterent auſſi pluſieurs fruits de platanes qui ſont délicieux quand ils ſont meurs & verts, étant cuits ſous la cendre chaude ils ſervent de pain dans la neceſſité & ne ſont pas d'un mauvais goût. Pour moi, je pris encore des proviſions pour un mois, aimant mieux en avoir de reſte que de m'expoſer à en manquer.

Nous remîmes donc à la voile, & nous arrivâmes à la pointe du Cap de Borica, mais nous n'en fûmes pas plus avancez, car il ſurvint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit. Il duroit depuis l'aube du jour juſqu'au coucher du ſoleil, & alors un petit zephir s'élevant, nous faiſoit naviger pendant toute la nuit avec un tems aſſez favorable; mais les courans contraires qui regnent ſur ces côtes nous fai-

ſoient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en ſix ; de ſorte que ſi-tôt que le jour commençoit à paroître, l'homme qui veilloit à la hune s'écrioit avec de grandes démonſtrations de joye ; *Terre Terre* ; mais le jour devenant plus clair, chacun reconnoiſſoit que cette terre étoit la pointe de Borica d'où nous étions partis à l'entrée de la nuit, ce qui nous mettoit au deſeſpoir. Cependant, comme nous ne pouvions remedier à ce malheur, nous tâchions de nous en conſoler en nous occupant à diverſes choſes : les uns à la peſche, les autres à la lecture ; d'autres ſe baignoient dans la mer ; mais nous paſſions tous la plus grande partie de notre tems à nous entretenir de notre infortune, tantôt en lamentant outre meſure, & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Com-

me nos vivres avoient été consumez pendant un si long calme, nous nous vîmes dans la necessité de faire une troisiéme descente. J'étois d'avis que nous retournassions à Panama ; mais le pilote, & les mariniers assurant qu'avec le moindre vent favorable, nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera, j'eus la complaisance de ceder à leur sentiment. Nous revirâmes donc & allâmes renouveller encore nos provisions à l'embouchure de notre fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois ; après quoi nous étant remis en mer, nous arrivâmes en huit jours de navigation à la veuë de l'Isle du Cagno ; d'où les matelots dirent qu'en deux jours nous nous rendrions au Port tant desiré de la Caldera. Mais comme les hommes sont sujets à se tromper dans

C'est-à-dire, l'Isle du Chien.

leurs jugemens, il arriva que le tems qui étoit clair & serain changea tout-à-coup. Le soleil venoit de se coucher, lorsque le pilote fit baisser les voiles, craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit, & qui ne fut pas plûtôt sur nous, que s'étendant & ouvrant son sein, elle versa sur la Fregate des torrens de pluye, éclairant & tonnant d'une maniere à causer de l'épouvante aux plus intrepides. Il se faisoit un mêlange de lumiere & d'obscurité qui nous frappant d'horreur, ne laissoit pas de nous aider en quelque sorte, parce que les éclairs qui nous environnoient de toutes parts nous éclairoient à faire notre manœuvre ; mais cette manœuvre ne nous servant pas beaucoup, nous prîmes le parti de laisser voguer au gré du vent & des eaux notre miserable Bâ-

timent, sans nous fatiguer d'un travail inutile. L'orage cessa, & le jour vint; mais comme il étoit encore trouble, & que la même nuée nous couvroit toûjours, nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le pilote voulut tâcher de découvrir à quelle hauteur nous étions; mais quelques observations qu'il pût faire, suivant les regles de son Art, il ne connut rien, pas même par conjecture. Je le fis appeller dans ma chambre & lui demandai si nous ne ferions pas mieux de chercher sur la côte quelque lieu seur & qui fût à couvert du vent & de la marée, pour nous y retirer jusqu'au retour du beau tems, plûtôt que de nous opiniâtrer à errer ainsi à l'aventure dans l'incertitude & le danger d'un orage qui pourroit enfin causer notre perte. Le pauvre homme les larmes aux yeux

yeux ne put me répondre autre chose, si ce n'est que ses pechez étoient sans doute la cause du mauvais succez de notre voyage, & qu'il ne sçavoit que faire, parce que les matelots ne vouloient plus lui obéïr. Je les fis appeller, & les ayant questionnez, ils répondirent tous qu'ils croyoient être fort proche de la Caldera, comme on le pourroit reconnoître dès que le Ciel se découvriroit. Dans cette esperance, continuant de croiser de côté & d'autre sur la même hauteur durant cinq jours; le sixiéme, qui parut tel qu'on le pouvoit souhaiter pour sa serenité, le pilote observa le soleil & sa bousſole, & assûra que nous étions sans faute à dix lieuës du Port, & que bien-tôt nous découvririons la terre. Nous donnâmes aussi-tôt toutes les voiles; neanmoins nous navigeâmes jusqu'à la

nuit sans l'appercevoir. Le lendemain matin il persista encore dans son sentiment jusqu'à midi qu'il découvrit de hautes montagnes qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin après les avoir bien observées, il dit avec beaucoup de trouble & d'alteration, que c'étoient les montagnes de Chiriqui où les courans nous avoient encore rejettez.

Il n'est pas concevable quel fut le chagrin de tous les passagers, quand ils apprirent cette déplaisante nouvelle. Ils firent des imprecations contre le pilote & contre moi, & nous eûmes assez de peine à calmer leur colere. Je leur proposai encore de retourner à Panama où nous pouvions nous rendre en cinq jours ; mais les passagers dont la plûpart avoient des Charges ou des affaires importantes dans la Province de Costa-rica,

repreſenterent qu'il ne falloit pas ſe rebuter, que nous n'avions qu'à nous repoſer quatre ou cinq jours en cet endroit, qui malgré la quantité de moucherons qui s'y trouvoit, ne laiſſoit pas d'être agreable, & qu'enſuite nous pourrions continuer notre navigation avec plus de bonheur. Le pilote venant à l'appui de la boule, plus hardi ou plus effronté que jamais, jura qu'il arriveroit au Port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûleroit tous ſes livres. Il fallut donc ſe rendre à cela, & nous allâmes nous repoſer à Chiriqui pour la quatriéme fois. Nous y demeurâmes ſix jours, pendant leſquels nous nous rafraîchîmes, & mangeâmes force oranges tant aigres que douces que nous trouvâmes ſur la côte de la montagne. Puis nous étant encore munis de vivres, nous mîmes à la voile,

comptant déja 81. jours depuis notre départ de Panama.

Le lendemain il s'éleva un vent ſi guay, qu'avec une partie des voiles ſeulement, nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute notre navigation; mais le jour d'après, le ciel ſe couvrit, le vent ceſſa, & le plaiſir que nous avions reſſenti d'aller ſi vîte fut bien diminué, quand nous nous apperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, parce que les courans contraires nous faiſoient preſqu'autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les proviſions ſe conſumerent, & nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin la neceſſité vint à un point, que n'ayant plus pour repaître qu'un peu de maiz qui étoit reſté dans l'auge aux co-

chons, & que ces vilains animaux avoient remplie de fiante & d'ordures : ce desagreable mets fut partagé entre nous à portions égales ; & cela étant consumé, il falut composer une capilotade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avoit fait jusques-là mes délices. Tout l'équipage se jetta avec avidité sur cette mauvaise galimafrée, & chacun n'en eut pas sa suffisance. Le jour suivant on prépara un nouveau repas d'un cuir de Taureau qui avoit servi de couche à mon chien, & qui par sa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit boüillir longtems à gros boüillons, jusqu'à ce qu'il fût converti en une espece de colle noirâtre qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais bien loin d'en être dégoûtez, notre faim étoit devenuë si devorante, que nous en

mangeâmes avec autant d'appetit que si c'eût été de la gelée formée du suc substanciel des viandes les plus exquises. Ce même jour un matelot Negre ouvrit son coffre, & de deux platanes qu'il avoit serrez, il en mangea un, pelure, coque & tout, & vint en grand secret me presenter l'autre, me priant de lui en donner seulement la coque, & si-tôt qu'il l'eut il la devora avidement, de crainte que quelqu'un ne survînt pour la lui arracher. Pour du vin, l'equipage en étoit suffisamment pourveu, & l'usage immoderé qu'on en avoit fait, n'avoit pas peu contribué au mauvais gouvernement de la Fregate. Voyant que les principaux matelots, & sur tout le pilote ne sçavoient plus que faire, & que tant de fautes averées à leur dam leur avoient bien fait perdre de ces airs d'assurance par

lesquels ils avoient prétendu m'imposer sur leur capacité, je les pris en particulier : je les consolai & encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choisir ; je n'eus pas de peine à les porter cette fois là à chercher la terre de tous les côtez qu'ils croiroient la trouver, & ils y étoient déterminez ; de sorte que si nous eussions rencontré des terres peuplées de Sauvages Indiens qui sont ennemis irreconciliables de toute la nation Espagnole, nous y serions descendus avec joye pour nous tirer de la cruelle extremité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillerent toute la nuit pour observer s'ils ne découvriroient point quelque montagne qui nous indiquât notre route. A la pointe du jour, par un bonheur inesperé, on nous cria de la hune: voile, voile ! Cette

voix répandit une si grande joye dans tout l'équipage, que sans songer à rendre à Dieu les graces que nous lui devions, nous nous mîmes tous à crier avec confusion : *Arrive, arrive, hausse les voiles, abaisse celle-ci, monte vite.* Enfin, après nous être fait d'un Navire à l'autre tous les signes qu'on a coûtume de se faire quand on se veut joindre, nous vinmes à nous aborder. Le Capitaine du Vaisseau qui étoit un Mexiquain de ma connoissance, n'eut pas plûtôt sçeu que je commandois la Fregate, qu'il fit jetter l'esquif en mer pour me venir offrir ses services. Après les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprès de l'Isle de Cagno, & nous convinmes d'y relâcher ensemble pour nous y reposer.

Dès que Don Loüis de Legnares (ainsi se nommoit le Capitai-

ne Mexiquain) fut informé de la preſſante neceſſité où nous étions, il fit porter auſſi-tôt dans la Fregate de la volaille, du pain, des fruits & autres rafraîchiſſemens capables de rétablir nos forces épuiſées & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet & de ſa couche. Nous deſcendîmes enfin dans l'Iſle, où nous dînâmes ſous le frais ombrage de quelques platanes ſituez ſur les bords d'un agreable ruiſſeau qui ſe déchargeoit à quelques cent pas de là dans la mer. Le Bâtiment de Don Loüis n'étant chargé que de vivres, de fruits & d'autres proviſions qu'ils alloient vendre à Panama; les paſſagers de la Fregate & mes matelots eurent de quoi choiſir pour leur argent. Ils en prirent ſeulement pour quatre jours ſur l'aſſurance qu'ils ſe donnerent à eux-mêmes qu'en deux

ou trois ils arriveroient à la Caldera ; mais pour moi, je fus pourveu gratuitement par Don Loüis de toute sorte de volatile, de fruits, biscuits, conserves, chocolat, & d'autres choses de regale; & quelques instances que je pusse faire pour les lui payer, jamais il n'y voulut consentir, en me disant, que quelque jour je pourrois bien lui rendre la pareille.

Nous demeurâmes le reste du jour dans cette Isle délicieuse où nous eûmes bien du plaisir ; & à l'entrée de la nuit chacun rentra dans son Vaisseau à la reserve de Don Loüis qui voulut passer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de sa voix qu'il sçavoit conduire avec beaucoup de methode & d'agrément, & par l'enjoüement de sa conversation. Comme nous ne pouvions pas toûjours être ensem-

ble, il fallut nous séparer le lendemain. Ce que nous fîmes sur les dix heures du matin après bien des embrassades & mille protestations de service.

Chaque Vaisseau ayant repris sa route, le mien navigea avec tant de bonheur, que le jour suivant sur les sept heures du soir nous apperçûmes ce Port tant desiré, qui jusques-là sembloit ne devoir jamais paroître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjoüissances dans l'équipage : chacun avoit peine à moderer sa joye. Pour moi, j'en fus si transporté, que je fis présent à mes matelots d'un quartaut de vin qui pesoit environ 90. livres, & un Marchand Genois qui étoit sur mon bord, leur en donna autant. Les matelots étoient dans une trop belle disposition pour remettre au lendemain à faire usage d'un présent si fort à leur

goût ; ils en firent l'essai sur le champ, & trouvant le vin excellent, ils commencerent à faire le service de Bacchus. Le pilote qui étoit à leur tête les encourageoit par son exemple. Ils s'en acquitterent si bien, que de brindes en brindes, & à force de se faire raison les uns aux autres, les quartauts furent mis sur le cul en peu de temps. Mais leur cervelle en fut troublée. Le Marchand Genois craignant que la manœuvre n'allât pas bien, s'avisa fort prudemment de s'aller poster entre le pilote & celui qui tenoit le gouvernail sous ses ordres, parce qu'il avoit remarqué que le premier étendu sur sa chaise & passablement yvre, gouvernoit de memoire, comme se trouvant à la vûë d'un Port connu. Ce Marchand se mit donc entre eux à égale distance, pour repeter les

commandemens du Maître au valet, & ſervir comme de vehicule à ſa voix. Cet excès de précaution nous perdit : car le pilote ayant crié au Timonier, *Au Norouesté*, *au Norouesté*, qui étoit effectivement la route qu'il falloit tenir pour aller au Port de la Caldera ; le Marchand Genois qui étoit begue & qui ne parloit pas bon Eſpagnol, au-lieu de dire, *al Norouesté*, comme le pilote dit, en begayant : *al Nornorouesté*, qui eſt un autre vent ; le Timonier entendant cette voix & la croyant de ſon Maître, prit ſans heſiter le chemin du Nornoroueſte : ce qui l'éloignant du Port, l'approchoit de la côte.

Pendant ce tems-là, comme la nuit étoit venuë, les paſſagers & moi nous dormions ſans nous apercevoir de cette mépriſe. Neanmoins ſur les deux heures

après minuit m'étant réveillé en ſurſault au bruit des vagues qui frapoient avec impetuoſité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout ſurpris : Qu'eſt-ce donc ceci, Seigneur Pilote ? Entrons-nous déja dans le Port ? A cet avertiſſement deux ou trois fois réiteré, le Pilote ſortit de ſa vineuſe letargie, & s'étant levé de deſſus ſa chaize pour s'en éclaicir, vit avec épouvante la Fregate ſi mal conduite & prête à heurter contre un roc qu'on avoit eu de la peine à diſcerner juſques-là à cauſe de l'affreuſe obſcurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria auſſi-tôt aux matelots : Tourne arriere ; mais il n'étoit plus tems, & l'infortuné Bâtiment pouſſé avec violence par le vent & la marée heurta preſque dans le moment contre l'é-

cueil d'une telle force, qu'un des côtez du Vaisseau en fut fracassé: une montagne de flots qui venoit de se briser contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la Fregate, entra dans la chambre de poupe par les ouvertures des côtez, & l'innonda toute entiere. Alors ce ne fut dans tout le Vaisseau que clameurs effroyables & que desolation. Les lamentations succederent aux cris de joye & d'emportement que les fumées Bachiques leur faisoient pousser quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le trouble & la confusion qui regnoient par tout: quelques-uns réveillez en sursault crioient comme les autres, quoiqu'à demi endormis & sans sçavoir encore pourquoi. Le bruit, l'obscurité, les hurlemens, tout augmentoit l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est que

nous voyions bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers prêts à entrer dans le Port, nous étions engloutis par les eaux; & moi-même je n'en sçavois pas plus que les autres. Dans une si grande consternation, les uns à genoux sur le tillac poussoient des vœux au Ciel pour leur salut; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu misericorde. D'autres disoient à haute voix leurs pechez les plus secrets. Pour moi, parmi ces gémissemens je conservai le sang froid que Dieu m'a donné & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre en quelque peril que je me trouve; & voyant qu'ils alloient tous perir faute de prendre le seul parti qui leur convenoit dans l'extremité où nous étions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à se sauver.

ver. Je leur persuadai d'abord de couper les mats, & de nous saisir de toutes les planches, poutres & autres choses qui pouvoient nous soûtenir sur l'eau & nous aider à gagner en nageant quelque lieu du rivage qui fut propre à aborder. J'ordonnai ensuite qu'on jettât dans la mer tout ce qui par sa pesanteur pouvoit faire submerger trop promptement le Vaisseau : & par ce moyen, aussi-bien que par celui des pompes je retardai le naufrage jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Mais ce qui nous servit plus que tout le reste, fut le conseil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menuë corde qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expedient sauva la vie à plusieurs ; car lorsque la Fregate ouverte de tous côtez eut coulé bas malgré le secours des pompes, tout le mon-

de ſe voyant obligé de ſe jetter à la nage ſur les planches ou rouleaux de bois dont il put ſe ſaiſir pour eſſayer de gagner la terre, il arrivoit que le premier qui y abordoit, tiroit après lui ſur le rivage ſon compagnon qui tenoit l'autre bout de ſa corde, & qui fort ſouvent étoit ſur le point de ſe noyer. Je tirai de cette maniere le Pilote, quoiqu'il ne le meritât point. Nous échapâmes preſque tous de ce danger, à la reſerve de cinq ou ſix qui furent pouſſez avec violence par des coups de mer & qui périrent miſerablement en donnant de la tête contre les écueils & contre le Vaiſſeau même.

Quelques heures après le naufrage, la marée s'étant retirée, laiſſa la Fregate preſque à ſec ; de ſorte qu'il nous fut aiſé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans &

de le transporter à terre. Il n'y eut presque rien de perdu, puisque nous recueillîmes même la plus grande partie des choses que j'avois fait jetter à l'eau. Nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conservé la vie, après quoi nous brûlâmes le Bâtiment pour en tirer le fer, que nous amassâmes en un endroit de la côte avec toutes les hardes sous des arbres feüillus que nous avions choisis pour nous y mettre à couvert de l'ardeur du soleil. Comme nous n'avions pourtant pas dessein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choisir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner, en leur representant qu'autrement ce ne seroit que désordre & que confusion. Ils me prierent tous d'une commune voix & avec de grandes instances, de vouloir bien prendre ce soin, ce

que j'acceptai ; & pour commencer à exercer les droits de cette ſouveraineté, je fis trois détachemens, l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un preſſant beſoin, l'autre pour aller à la proviſion ; car celles du Vaiſſeau ayant été moüillées, ne pouvoient plus nous ſervir, & le troiſiéme, pour reconnoître le païs, & voir ſi l'on ne découvriroit point quelque habitation, parce que le pilote aſſuroit que nous étions à trois ou quatre lieuës de la Caldera. Le premier détachement ne fut pas long-tems à revenir, & il apporta de très-bonne eau qu'il avoit trouvée près de là. Le ſecond revint quelques momens après chargé de fruits ſauvages d'aſſez mauvais goût, avec des œufs de Tortuë, & dit qu'il avoit vû un Porc-épi & des crotes de Poules de Nicaragua,

qui ſont ce qu'on appelle en France des Poules d'Indes. Satisfait de cette découverte, je renvoyai chercher une plus grande proviſion d'eau & d'œufs de Tortuë. Il y avoit une ſi prodigieuſe quantité de ces œufs ſur cette côte, que dans chaque creux qui ſe rencontroit ſur les ſables de cette plage, on y en trouvoit juſqu'à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appetit, quoiqu'ils euſſent une certaine odeur de marécage qui bleſſoit l'odorat & le goût. Nous paſſâmes le reſte de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feüillées avec des branches de Palmier. Comme le ſoleil ſe couchoit, nous vîmes revenir le troiſiéme détachement, ce qui nous réjoüit d'abord, comptant qu'il avoit rencontré un fort grand fleuve ſi profond, ſi rapide & ſi plein de Cro-

codiles, qu'il lui avoit été impossible de le traverser. Je les blâmai de s'en être revenus pour cet obstacle qui ne devoit pas les arrêter, puisqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau sur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de passer le fleuve. De peur de quelque nouvelle bêtise de leur part, je resolus d'aller moi-même avec eux le jour suivant.

Le lendemain donc après avoir laissé à un homme de la compagnie le soin de conduire ceux qui restoient, je les quittai en les avertissant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laisser les hardes & marcher sur mes traces en cherchant fortune, pourvû qu'ils ne s'éloignassent pas de la côte. Voici en quel équipage je partis : J'avois un haut de chausse de satin piqué plus ample que les Es-

Habillement des gens

pagnols ne les portent d'ordinaire, une camisole blanche garnie de dentelles d'or de Naples, avec les boutons & boutonnieres de mesme, & par dessus une casaque de velours gris de perle à manches pendantes, un chapeau de Castor blanc, deux pistolets & deux bayonnettes à ma ceinture, & cent pistoles avec une montre dans ma bourse. Outre cela je portois à la main mon épée & un cordon en écharpe où pendoit la mire de mon harquebuze avec ses charges de poudre & de plomb. Pour mon harquebuse, c'étoit un matelot qui la portoit, & cette arme étoit la meilleure piece de tout l'équipage : car outre qu'elle étoit de défense, c'étoit sur elle seule que la petite Caravane fondoit l'esperance de subsistanter sa vie. Les autres outre leur épée qu'ils avoient au côté, portoient

de qualité du Perou.

une hache, une corde, un coûteau, un petit fusil à faire du feu avec sa pierre, son fer, sa meche & ses allumettes.

Après deux heures d'un chemin sabloneux & très-pénible, nous arrivâmes au bord d'un fleuve que nous appellâmes le fleuve des Crocodiles, quoiqu'à la verité il n'y en eût pas tant que le détachement l'avoit rapporté, & pour le passer, nous convinmes d'aller sur ses bords en le remontant jusqu'au premier bosquet où nous pussions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieuës plus loin; nous en prîmes sur nos épaules autant qu'il nous en falloit, puis nous descendîmes le fleuve par où nous étions venus, jusqu'au lieu que nous avions quitté; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte; esperant, suivant l'opinion

rion du pilote gagner le Port de la Caldera. Ayant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut possible avec nos haches, notre bois & nos cordes, nous nous hazardâmes à nous abandonner dessus au courant du fleuve qui étoit très-rapide. On y avoit fait une espece de bancs de joncs pour moi qui y entrai le premier, après avoir pris mon harquebuze des mains de celui qui la portoit. Le pilote se mit à l'un des bouts, & un vigoureux matelot de l'autre, avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans l'enfoncer sous l'eau par notre pesanteur, nous nous partageâmes; une partie resta sur le bord du fleuve, & l'on attacha seulement au radeau une longue corde, afin que ceux qui demeureroient, le pussent retirer lorsque

les premiers seroient passez. Cela étant fait, nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir besoin, & je fis jetter à l'eau les bois du radeau pour ôter à la compagnie toute esperance de retourner sur ses pas jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque habitation, & reconnu si nous étions en terre ferme ou dans une Isle. Nous marchâmes encore environ six lieuës, au bout desquelles nous passâmes un autre fleuve de la même maniere que le precedent; & comme le soleil se couchoit, nous arrivâmes à une plage assez étenduë où nous fîmes alte tous bien fatiguez; mais moi particulierement, parce qu'ayant passé par des endroits fort humides & marécageux, mes souliers s'étoient moüillez de telle sorte, que le cuir s'en étoit étendu; d'ailleurs le sable y entrant

de tous côtez m'incommodoit beaucoup. Mes ſouliers me cauſant donc plus d'embaras qu'ils ne m'étoient commodes, je les jettai. Comme nous cherchions de l'œil un terrein plus élevé que les autres pour nous y repoſer & y paſſer la nuit, nous entendîmes quelque bruit près d'un vieux arbre ſec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étant approchez pour en découvrir la cauſe, nous en fîmes ſortir une eſpece de gros Lezard que les habitans du pais nomment Yguana. C'eſt bien le plus laid animal que la nature ait formé : mais en récompenſe, la chair en eſt fort délicate. Elle approche fort du goût d'une Poularde. Le pilote le frapa de ſa hache & le fendit en deux. Nous avions bien beſoin de faire une ſi bonne rencontre pour reparer nos forces qu'une longue

& penible marche, & le défaut de nourriture avoient déja presqu'épuisées. Il ne nous en fallut pas davantage pour notre souper & pour un bon souper ; car ce Lezard avoit trois quarts d'aunes de long. L'ayant fait rôtir sur les charbons, nous le mangeâmes, & après ce repas nous nous endormîmes. Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures, il nous fallut monter une montagne fort penible, & percer ensuite un bois des plus épais rempli d'épines & de ronces, afin d'éviter un Cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à souffrir. A force de marcher j'avois usé la semelle de mes bas, & mes pieds nuds n'étant pas accoûtumez à un chemin si rude, furent en peu de tems pleins d'estafilades & d'écorchures. Ce fut

encore pis, lors qu'au sortir de ce bois nous eûmes gagné le bord de la mer ; le sable de la plage échauffé par l'ardeur du soleil, me fit venir sous la plante des pieds des ampoules aussi grosses que des œufs de pigeon ; & ces ampoules venant à se crever, & le sable y entrant jusqu'à la chair vive, y causoit une cuisson douloureuse. Le mal que j'en souffrois fit pitié à tous mes compagnons qui m'obligerent à m'arrêter sous une feüillée qu'ils firent sur le bord d'un ruisseau, & sous laquelle nous nous mîmes à couvert ; car le soleil étoit bien ardent. Pendant qu'une partie s'y reposoit, l'autre alla dénicher assez près de là dans les creux des rochers que la mer batoit, un grand nombre d'une espece de limaçons de mer que les gens du païs appellent Burgados, & dont ils mangent assez commu-

nément. Il ne fut plus queſtion que de les faire cuire. Nous aurions fort ſouhaité de les manger boüillis, mais nous n'avions pas de vaiſſeau où nous les puſſions mettre, & il fallut nous contenter de les faire rôtir ſur les charbons. Nous en mangeâmes avec appetit, & après le dîner, la neceſſité d'avancer chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y diſpoſai malgré mes ampoules ; on m'enveloppa les pieds le mieux qu'il fut poſſible de linges déchirez & de vieux haillons, & l'on me fit une eſpece de chauſſure comme on en voit aux pauvres Mandians. Cela me mena juſqu'au coucher du ſoleil que nous arrivâmes ſur les bords d'un étang où nous fûmes harcelez par une ſi grande quantité de couſins, que quelque las que nous nous ſentiſſions, nous n'y pûmes tenir,

nous fûmes obligez pour les fuïr de marcher jusqu'à dix heures de la nuit. Nous la passâmes avec beaucoup d'inquietude & d'autant plus de crainte de nous voir assaillir par une troupe d'Indiens Sauvages, que nous avions apperçû une lumiere à travers les arbres d'un bois voisin ; mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain continuant notre route, nous rencontrâmes un ruisseau aux bords duquel nous trouvâmes du feu allumé & un grand nombre de coquilles de platanes autour ; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit ; mais nous en cherchâmes vainement aux environs, d'où nous conjecturâmes que les personnes qui en avoient mangé en cet endroit, les y avoient apporté d'ailleurs. Sur le midi, nous

arrivâmes à un grand fleuve tout bordé de grands arbres de haute fustaye qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous pressoit, nous y jettâmes l'hameçon & pêchâmes trois poissons d'une raisonnable grandeur que nous fîmes rôtir. Nous passâmes ce fleuve sur un radeau à la maniere ordinaire, & poursuivîmes notre chemin jusqu'à un autre plus grand encore, aux bords duquel nous passâmes la nuit & dormîmes ; un d'entre nous faisant la sentinelle pour n'être pas surpris des Indiens. Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de Palmiers dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui est tendre, mais insipide & fade, & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin nous trouvâmes une espece de

fruit de la couleur de la mûre & de la groſſeur d'un abricot. Les habitans le nomment Icacos. Il eſt aigre-doux, & du reſte d'un goût très-agreable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de Palmier. Nous regagnâmes enſuite le bord de la mer, après avoir traverſé un bois & une montagne Nous apperçûmes ſur la plage un grand nombre de Crabes ou Ecreviſſes de mer. Nous fîmes d'abord notre compte d'en faire un bon repas; mais nous comptions ſans notre hôte; & les gaillards avec leurs pattes crochuës étoient ſi bons coureurs, que les plus alertes de nos gens les pourſuivirent plus d'une demie heure ſans en pouvoir attraper que quatre. Mais en récompenſe ayant remarqué un grand nombre de Pape-gais ſur quelques arbres voiſins, j'eus re-

cours à mon harquebuſe qui juſqu'alors nous avoit été inutile ; & j'en tuai ſix qui nous furent d'une grande reſſource. C'eſt une eſpece de Perroquet, dont la chair, quoique dure & noire, ne laiſſe pas d'être délicate ; & quand ils ſont jeunes & par conſequent plus tendres, c'eſt un manger de Roy. Nous nous remîmes en chemin & & allâmes paſſer la nuit près d'un Cap où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que j'ai nommé Icacos. Nous mangeâmes crus les plus meurs, & fîmes rôtir les autres.

A la pointe du jour nous commençâmes notre cinquiéme journée. Nous paſſâmes deux rivieres ſur des radeaux ſans avoir rencontré aucune choſe à manger, juſqu'à ſix heures du ſoir que je tuai un Pan. Il étoit venu ſe poſer pour ſon malheur ſur le haut

d'un arbre, au pied duquel je m'étois assis pour me reposer. Nous en fîmes un regal & le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes sur le midi à une cabane deserte où nous trouvâmes une grande quantité de platanes meurs. Nous en mangeâmes la moitié, & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de besoin, non sans crainte d'être surpris en cet exercice ou poursuivis après le coup par le Maître de la cabane & toute sa sequelle. Mais nous fûmes assez heureux pour ne voir personne. Nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit que nous passâmes au bord d'un fleuve après avoir fait notre souper des platanes que nous avions volez. Quoique nous en eussions mangé beaucoup durant le jour, & que ce soit un aliment

fort pernicieux à cauſe de ſon exceſſive froideur, aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour ſuivant, quatre perſonnes de notre compagnie allerent à deux lieuës de là ſur une montagne y chercher du bois à radeau pour paſſer le fleuve, & me laiſſerent accompagné d'un ſeul homme. Je ne pouvois preſque plus me tenir ſur mes pieds. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ, & l'occaſion le meritoit bien, puiſque c'étoit pour tirer ſur une bande de Ramiers qui vinrent ſe percher ſur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai preſque à quatre pattes juſques ſous l'arbre avec autant de laſſitude que de crainte de les effaroucher. Le Ciel benit ma peine, car j'en tuai dix-huit d'un ſeul coup avec de la cendre de plomb; de ſorte que mes cama-

rades à leur retour trouverent un banquet à quoi ils ne s'attendoient pas. La joye qu'ils en eurent, étoit si grande, qu'ils ne s'appercevoient presque point que le vin leur manquoit pour faire chere entiere. Les dattes qu'ils avoient apportez du Bois servirent de pain. Après un si bon repas, nous recommençâmes à marcher. Je repris courage & suivis les autres autant que mes forces me le purent permettre ; mais au bout de deux heures de chemin ne pouvant plus me tenir sur mes pieds malades, je priai mes compagnons de continuer leur voyage sans moi, & de me laisser en cet endroit, en leur representant qu'il n'étoit pas juste que pour l'interest d'un seul les autres s'exposassent à se perdre : que je les suivrois le mieux que je pourrois aussi-tôt que mes pieds seroient gueris : que s'ils

rencontroient quelques habitations d'Eſpagnols, je les conjurois de me revenir trouver ; mais que ſi le païs étoit deſert, ils priſſent le parti qu'ils jugeroient le meilleur ; & que ſur toute choſe je leur recommandois de demeurer toûjours bien unis. Il n'eſt pas concevable combien cette petite troupe parut touchée de ces paroles. Ils ne purent retenir leurs larmes, & ils s'oppoſerent tous à la reſolution que je témoignois vouloir prendre. Ils me jurerent qu'ils ne m'abandonneroient point, dûſſent-ils mettre leur vie en peril, & ils s'offrirent à me porter ſur leurs épaules. J'en rejettai la propoſition, comme une choſe trop penible & qui les retarderoit trop, ajoûtant que le tems leur étoit cher, & qu'ils devoient pourſuivre avec diligence leur deſſein, qui étoit de ſe rendre au Port

de la Caldera. Mais quelque choſe que je leur pûs dire, ils n'en voulurent point démordre, & je fus obligé de me laiſſer porter. Ce qu'ils firent tous en ſe relayant l'un l'autre ſucceſſivement juſqu'à ſept heures du ſoir. Alors ils s'arrêterent autant pour ſe repoſer que pour manger, car ils avoient beſoin de ces deux choſes & encore plus de ſe rafraîchir. Pour ſubvenir à l'une de ces neceſſitez, ayant trouvé par bonheur de ces mêmes limaçons de roche que j'ai appellez Burgados, nous les fîmes rôtir ſur les charbons, mais ce n'étoit pas contentement; car la fatigue du chemin & l'ardeur extrême du ſoleil que nous avions ſoufferte pendant toute la journée, nous avoit outrageuſement alterez, nous avions le gozier tout enflammé, & nous manquions d'eau douce pour éteindre un ſi grand feu;

heureuſement ayant pouſſé notre marche une lieuë plus avant, nous rencontrâmes un des plus délicieux fleuves qu'on puiſſe voir. Le rivage en étoit bordé de part & d'autre de hauts platanes tout chargez de fruits & dont les branches ſe croiſant au deſſus de l'eau, formoient tant que la veuë ſe pouvoit étendre, une eſpece d'allée en berceau la plus agreable du monde. Nous rendions graces à Dieu d'une ſi bonne rencontre ; nous appaiſâmes notre ſoif avec avidité, & notre joye fut encore augmentée, lors que le pilote après s'être orienté, nous dit : qu'il reconnoiſſoit le lieu, & que cette belle riviere que nous admirions, étoit celle de S. Antoine. Il nous aſſûra de plus qu'à quatre lieuës de là étoit une riche Ferme abondante en troupeaux & qui appartenoit à Alonſe Macotela Bourgeois de la

la Ville d'Esparza dans la Province de Costa-rica. Un homme de la compagnie en fut si transporté, qu'il tira ses tablettes pour marquer une si heureuse journée. Le fruit de ces grands arbres dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le beau feüillage, nous servit de souper ce soir là ; & pour le diversifier, nous en mangeâmes de crus, de rôtis, & de cuits sous la cendre. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau, & la nuit étant venuë, nous nous endormîmes avec plus de tranquilité que les nuits precedentes.

Le lendemain trois de nos hommes furent détachez pour aller à la Ferme de Macotela, & moi je restai avec les deux autres tout ce jour-là & le suivant, nous nourrissant d'Ecrevisses que nous peschions dans la riviere. J'avois pour compagnons le Marchand Genois

dont j'ai parlé, & un Religieux de la Merci. Ce dernier pendant que nous dormions, l'autre & moi la nuit du second jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises; mais la sentinelle plus pratique des fonctions claustrales que des militaires, s'endormit aussi-bien que nous, jusqu'à ce qu'environ sur les onze heures je me réveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me sembloit avoir prononcé mon nom. J'appellai la sentinelle pour m'en éclaircir; mais la sentinelle ne répondant non plus qu'une souche, je me levai sur mon seant, & en même-tems je m'entendis appeller distinctement, quoique d'assez loin. Je réveillai le Marchand Genois & le Religieux, & un moment après nous vîmes paroître sur la riviere un grand radeau sur lequel il y

avoit plus de vingt perſonnes. Ils étoient conduits par Don Domingo de Chavarria navarrois Curé de la Ville d'Eſparza. Nos trois hommes qui s'étoient détachez pour aller à la Ferme de Macotela l'y avoient rencontré & lui avoient dit dans quel état nous étions ſur le bord du fleuve de S. Antoine, où nous attendions leur retour ; & le bon Curé pouſſé par un mouvement de charité venoit au-devant de nous avec des rafraîchiſſemens pour rétablir nos forces perduës. Il s'étoit fait enſeigner l'endroit où nous pouvions être, & il étoit parti ſur le champ avec tous ſes domeſtiques, quelques-uns de ſes amis & toutes les proviſions qu'il avoit pû ramaſſer. Ayant ſçeu qui il étoit & le deſſein qui l'amenoit, je courus l'embraſſer dès qu'il fut à terre, en lui faiſant force complimens, que la

joye où j'étois rendoit très-sinceres. Celle du Marchand & du Religieux de se voir affranchis du peril de la faim & de la surprise des Sauvages Indiens, n'étoit pas moindre que la mienne, & Don Domingo & sa compagnie n'en avoient pas moins que nous de nous avoir rencontrez. Ainsi tout le monde étoit content ; mais comme il étoit heure induë, pour tenir plus long-tems conversation en cet endroit, nous passâmes tous la riviere sur le radeau ; & lors que nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi qui pour le soulagement de mes pieds & de mes autres membres fatiguez fus juché dans un de ces lits pansiles ou suspendus qui sont si fort en usage dans tous ces païs Occidentaux. Six Indiens de relais, gens des plus robustes, me portoient alternativement à deux

sur leurs épaules, mieux que n'auroient pû faire les meilleurs mulets du païs. Nous arrivâmes en cet équipage un peu devant le jour à la Ferme de Macotela, où nous nous reposâmes quelque tems. Ensuite nous étant remis en chemin, nous nous rendîmes à Esparza Ville très-petite. Il n'y a qu'une seule Paroisse & deux Convents, l'un de Religieux de S. François, & l'autre de l'Institution du Bienheureux Jean de Dieu. Je fus porté à la maison de Don Domingo de Chavarria, où je trouvai nos trois compagnons qui avoient pris les devants.

Notre premier soin fut d'envoyer un Courier à Cartage Capitale de la Province de Costa-rica pour donner avis de mon arrivée à Esparza à D. Juan de Salinas Gouverneur & Capitaine General de cette Province, & Chevalier de

l'Ordre de Calatrava. Je le connoissois pour l'avoir vû à Lima, où j'avois contracté avec lui une amitié particuliere. Le Courier fit tant de diligence, que vingt-quatre heures après son départ je vis entrer D. Juan dans ma chambre. Après les premiers complimens, je lui racontai ce qui nous étoit arrivé, & ce Gouverneur à ma priere fit partir une Fregate pour aller guerir mes pauvres compagnons de naufrage qui se devoient lasser d'attendre si long-tems. Sur les enseignemens qu'on donna à ceux qui la conduisoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y transporterent; mais ils revinrent deux jours après, rapportant qu'ils n'avoient rencontré personne. On se persuada qu'ils n'avoient pas fait assez d'attention aux signes qu'on leur avoit marquez pour recon-

noître le lieu ; c'eſt pourquoi Don Juan de Salinas y envoya un autre Bâtiment avec ordre à l'équipage de deſcendre à terre & de faire leur poſſible pour rapporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces ſeconds y étant arrivez deſcendirent ſur la plage, & n'y voyant rien, le Capitaine détacha les plus alertes de ſes matelots pour aller en queſte aux environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieuës ſans rien rencontrer ; & voyant qu'ils y perdoient leurs peines, ils retournerent faire leur rapport. Comme ils étoient prêts à remonter dans leur barque, l'un d'entr'eux apperçut ſur la greve un grand amas de feüilles qui paroiſſoit n'avoir pas été mis là ſans deſſein ; il s'aviſa de les aller ranger à droite & à gauche avec le pied, & trouvant deſſous des hardes, de la fer-

raille, des coffres, des balots, cette découverte le surprit, ſes camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainſi abandonnez : & ne ſçachant rien de meilleur à faire, ils les embarquerent dans leur Vaiſſeau, & vinrent rendre compte de leur commiſſion. Chacun crut à Eſparza & moi à la fin comme les autres, que nos camarades avoient été ſurpris par les Sauvages qui les avoient menez à leurs habitations; & je deſeſperois de les revoir jamais. Quatre jours après, le Gouverneur mangeant avec moi chez le Curé, il arriva à la porte du logis un Cavalier qui couroit à toute bride, & qui rapporta plein d'effroi, qu'il avoit vû marcher entre le bois & la mer une puiſſante Armée d'Anglois. On le fit entrer ſur le champ dans la maiſon du Curé, & il nous aſſura la même choſe.

choſe. Sa frayeur perſuadant encore plus que ſes paroles, chacun auſſi-tôt ſe leva ; on courut ſonner l'alarme par tout avec aſſez de chagrin ; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville étoient trop mal armez pour faire une vigoureuſe reſiſtance, & encore moins bien diſciplinez. Le Gouverneur monta à cheval, & tout incommodé que j'étois je le ſuivis pour lui aider à ranger ſes gens. Le bruit, le tumulte, le deſordre croiſſoit à chaque inſtant. Il venoit des gens de tous côtez qui diſoient que l'ennemi s'approchoit. D. Juan & moi nous ſortîmes de la Ville pour nous en éclaircir par nous-mêmes ; & à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes approcher en un équipage fort delabré notre petite troupe qui compoſoit elle ſeule cette for-

midable armée dont on nous avoit menacez. La crainte qu'ils ont en ces quartiers-là d'être assaillis par les flibustiers des Isles qui sont gens à tout entreprendre pour piller, les trouble si fort, qu'ils se representent des fantômes, & leur fit prendre en cette rencontre cinquante hommes bien fatiguez & tous desarmez pour une puissante armée d'ennemis. Je ris beaucoup de cette terreur panique lorsque j'en eus reconnu la cause, & j'eus une joye extrême de voir mes compagnons échappez du peril que j'avois craint pour eux. Je les questionnai sur leur avanture, & ils me répondirent : qu'ayant attendu trois jours plus que le tems marqué, ils avoient cherché fortune suivant mon conseil & marché sur mes traces le long de la côte.

Je demeurai près d'un mois à

Esparza d'ou je sortis ensuite avec de bons guides après avoir reçeu tous les bons traitemens imaginables du charitable D. Domingo, & de D. Juan de Salinas des lettres de recommandation pour le Viceroy de la nouvelle Espagne dont il étoit un peu parent. J'avois bien de l'impatience d'aller voir un Royaume si riche, si fertile & si étendu. Les peuples en sont à peu près les mêmes que ceux du Perou en ce qui concerne leurs coûtumes. Ils ont le même teint & la même forme de corps. Le climat en est presque égal, quoique le Perou soit plus sous la ligne, & le terroir d'une pareille fertilité ; avec cette difference, que la nouvelle Espagne n'est pas si remplie de montagnes, & que les habitans en sont plus sociables à cause du grand commerce qu'ils ont avec les Espagnols naturels.

Leur Religion & leurs loix politiques étoient peu differentes, & voici quelles ceremonies ils employoient anciennement en l'un & l'autre de ces Royaumes pour l'inſtallation de leurs Rois. Ils les élevoient ſur une eſpece de brancard d'or orné de plumes de diverſes couleurs, & de la forme à peu près de ceux où l'on porte les Chaſſes & Reliques de nos Saints. Là tous leurs ſujets accouroient en foule leur baiſer les pieds, & leur offroient en hommage de l'or, de l'argent, des plumes, marchandiſes, étoffes, animaux vifs ou morts, des fruits, des grains, &c. chacun ſelon ſes moyens : après quoi ils les obligeoient à jurer, qu'ils n'opprimeroient jamais leurs peuples, mais qu'ils leur adminiſtreroient la juſtice avec zele & integrité ; qu'ils ſeroient courageux dans la guerre ; qu'ils obli-

geroient le Soleil à leur continuer son cours & sa lumiere, qu'ils forceroient les nuées à pleuvoir dans leurs besoins, la terre à fructifier, les fontaines & les rivieres à faire couler leurs eaux, les animaux à se multiplier par la generation, & en cela ceux du Perou furent encore plus superstitieux que les Mexiquains, puisque les Incas leurs Rois avoient consacré un Temple au Soleil dans l'Isle du lac de Titicaca. Ces deux riches Royaumes differoient ou different en cinq choses remarquables : La premiere, c'est que quoique la nouvelle Espagne produise dans les entrailles de ses montagnes tous les mêmes métaux que le Perou, il ne s'en tire point de vif-argent comme en l'autre, & il falloit qu'on y en apportât d'Espagne ou d'Allemagne, pour qu'on pût travailler à ses mines.

La seconde difference, c'est que dans le Mexique les Rois se faisoient par élection, & qu'au contraire dans le Perou ils parvenoient au Trône par droit de succession. La troisiéme, c'est que leurs langues avoient si peu de ressemblance entr'elles, tant la generale que les particulieres, qu'il ne s'y rencontroit pas un seul terme qui eût du rapport avec un autre. La quatriéme, est qu'au Mexique leurs Chroniques, traditions & antiquitez se conservent & se manifestent par des peintures, & dans le Perou par des Quipos. Enfin la derniere, c'est que le vin dont ils font usage au Perou & qu'ils appellent Chicha, se tire du maiz, qui est une espece de bled semblable à celui de Turquie; & dans la nouvelle Espagne ils le nomment Pulque, & le tirent d'un arbre nommé Maguey.

Le terme de Costa rica, qui signifie en Espagnol côte riche, sembleroit donner une grande idée de la Province qui porte ce nom; mais la verité est qu'il lui a été donné par ironie, parce que c'est un terroir pauvre & peu fertile, quoiqu'abondant en grand & menu bêtail. Elle est du Dioceſe de Nicaragua; sa Capitale est Cartage; elle a sur la mer du Sud le Port de la Caldera, & elle en a d'autres sur celle du Nord. C'est un Gouvernement & une Capitainerie Generale, à cause que par sa situation elle est exposée aux insultes des flibustiers des Isles.

La Province de Nicaragua la suit; c'est un Evêché & un Gouvernement. La terre en est fertile, l'air très-sain, & le païsage le plus agreable du monde, parce qu'il offre à la vûë des plaines, des

ruiſſeaux, des prairies, & de diſtance en diſtance des boſquets dont les arbres s'élevent dans les nuës ; & il s'y en trouve d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que douze hommes ſe tenant par la main les peuvent à peine embraſſer. Il y a dans cette Province un grand nombre de Villages, de Bourgs & de Villes dont les principales ſont : Leon, Grenade, Segovie & Nicaragua. A cinq mille de cette derniere eſt une très-belle Iſle ſur le lac dont j'ai parlé ; elle eſt fertile en Cacao, Oüatte, Teinture d'écarlate & en fruits d'un goût délicieux. Ses Ports ſur la mer du Sud ſont ceux de Nicoya, de Realexo & de Maſoya, & cette celebre Habitation des Indiens du païs qu'on appelle le Vieux Bourg ; il eſt ſi grand & ſi peuplé, qu'on y compte vingt mille perſonnes, & l'on y voit dans

le Convent des Religieux de S. François une Image de Notre-Dame, qui par ſes Miracles frequens & averez le rend encore plus celebre que le nombre de ſes habitans. Dans toute cette Province on y recüeille en abondance du ſucre, de la teinture d'écarlate, gome, poix-raiſine, du goudron, & des bois pour les Navires, du chanvre, du lin, & du meilleur Cacao de toutes les Indes; mais il ne ſort gueres du païs à cauſe que ce fruit eſt le principal ingredient qui entre dans la compoſition du Chocolat dont ils y font un uſage exceſſif. C'eſt entre les rochers de ſes côtes que l'on peſche ce petit poiſſon à écaille ſi renommé, qui travaille la pourpre dont on teint une ſi grande quantité de toiles de ſoye, de cotton & de fil; & cette teinture ne perd jamais ſa couleur, quoique

vous la laviez dans la leſſive la plus forte.

Après la Province de Nicaragua eſt celle de Teguſigalpa, où il y a de riches mines d'argent : Honduras vient enſuite, c'eſt un Evêché, un Gouvernement & une Capitainerie Generale. Cette Province eſt ſituée entre Nicaragua & le Yucatan. C'eſt un terroir fertile & pourvû de toutes les choſes neceſſaires pour la vie ; & ſur tout de miel & de cire ; ſon Port le plus conſiderable eſt Truxillo ſur la mer du Nord. Vous trouvez après cela trois Gouvernemens, qui ſont : San Salvador ou Saint Sauveur, la Trinité, & S. Antoine de Suchitepeques, lieux très-abondans en Cacao, cochenille, paſtel, graine d'écarlatte & en cotton.

L'on arrive enſuite dans l'Audiance de Guatimala ; c'eſt un

Gouvernement & une Capitainerie Generale fort considerable ; car elle est sans aucune dépendance du Viceroy de la nouvelle Espagne. Ce Gouvernement en a sous lui quatre autres, qui sont tout autant de Provinces. La Capitale en est S. Jacques, Ville située dans la vallée de Panchoy, entre deux montagnes appellées dans le païs *Volcanés*, dont l'une jette de l'eau, & l'autre du feu. La premiere se nomme Almolonca ; elle a quatre lieuës de hauteur & dix-huit de tour. La Ville de S. Jacques avoit nom autrefois Zacualpa, & est appellée presentement la Vieille Ville ; c'est un séjour délicieux ; elle abonde en toute sorte de fruits ; mais elle est sujette à des tremblemens à cause de la proximité des deux Volcans dont je viens de parler. Il y a Audiance, Evêché, Université,

& tous les autres Tribunaux qui ſont établis dans les Capitales des plus grands Royaumes. Elle a ſix Convens de Religieux Mandians, & trois de Religieuſes. Peu de Villes ſont plus peuplées, les habitans y ſont très-polis, & ſur tout la nobleſſe qui y eſt fort nombreuſe, s'y diſtingue avec beaucoup d'éclat. Ils y ſont excellens hommes de cheval, quoique preſque tous à la ginette, & des plus experts en fait de courſes de Taureaux.

De là on vient à Chiapa : C'eſt une Prevôté Royale, qu'on appelle dans le païs Alcadia mayor. On y voit les mêmes fruits qu'à S. Jacques de Guatimala & en quantité ; ſa Ville Capitale eſt Chiapa Ville Royale, c'eſt-à-dire, où il y a des Tribunaux Royaux, en quoi elle differe de Chiapa des Indiens où il n'y en a point,

quoiqu'elle ſoit très-grande. Cette derniere eſt à dix lieuës de celle des Eſpagnols, & eſt ſituée ſur un fleuve navigable, aux bords duquel ſe rencontre des couleuvres de trente-deux pieds de longueur, comme celles de Portobelo.

A côté de la Province de Chiapa vers la mer du Nord, eſt celle de Tabaſco, qui eſt de la même fertilité que les autres, qui rapporte les mêmes fruits & où les mêmes denrées ſe debitent; mais ſon Port pour être trop bon lui devient dangereux, parce qu'en toute ſaiſon il offre un ſeur abord aux ennemis de la Nation.

Plus avant eſt le Yucatan, Evêché, Gouvernement, & Capitainerie Generale; Merida en eſt la Capitale. Cette Province eſt moins connuë par ce nom que par celui de Campeſche, Port dan-

gereux à la verité, & si rempli de bancs & d'écüeils, qu'on est obligé de moüiller à quatre lieuës avant en mer, mais fameux par son bois qui est si necessaire aux belles teintures. Le Yucatan est des plus abondans en cire, coton, pastel, & autres marchandises dont on fait trafic par toute l'Amerique. Tabasco & le Yucatan sont, comme je l'ai dit, à côté de Chiapa ; mais en droite ligne après cette derniere Province est celle de Teguantepeque, fertile en fruits & en graine d'écarlatte : les Indiens qui l'habitent y sont si peu faits à l'obéïssance, & si seditieux, qu'en l'année 1657. le Lundi de la Semaine Sainte, ils tuerent à coups de pierre & de bâtons Don Juan de Avellaño Gentil-homme du Duc d'Alburquerque & Grand Prevôt de cette Province avec deux de ses va-

lets : enſuite ils allerent à la Maiſon de Ville où D. Juan logeoit, & qui étoit une des plus belles du Royaume ; ils y mirent le feu & la brûlerent entierement avec plus de quarante mille écus de meubles & de marchandiſes.

Mexapa ſuit Teguantepeque, puis Xicayan & la Ville haute ; qui ſont les plus riches de la nouvelle Eſpagne, par l'abondance des graines d'écarlatte, de cochenille, & des toiles de coton qui s'y debitent. Après elles on trouve Guaxaca Evêché & Prevôté Royale, dont la Capitale nommée Antequera ou Guaxaca du nom de la Province, eſt une grande Ville de commerce & qui abonde en toutes choſes. C'eſt là que ſe fait le meilleur Chocolat de toutes les Indes, auſſi-bien que l'excellente poudre de Polville, la plus exquiſe de toutes les

Le meilleur Chocolat de toutes les Indes Occidentales.

odeurs. Elle eſt tellement eſtimée & ſi chere, que la livre en coûte autant que ſix de Chocolat. Il s'en debite une grande quantité dans toutes les Provinces du Mexique, & il en paſſe beaucoup au Perou, & même en Eſpagne. Mais ce qui eſt aſſez particulier, c'eſt qu'il n'y a que les Religieuſes de Sainte Catherine établies dans Antequera qui en ſachent la compoſition. Les Religieuſes du Convent de la Conception, ni celles des autres Monaſteres de la Ville n'ont jamais pû y parvenir.

De Guaxaca on entre dans le Theguacan où l'on rencontre Tepeaca, Tlaxcala, Atriſco, & quelques autres Villes toutes grandes & bien peuplées, & aux environs deſquelles on foüille des mines d'argent. La puebla de los Angeles vient enſuite ; c'eſt un Evêché

Evêché de soixante & dix mille écus & la plus grande Ville de toute la nouvelle Espagne après Mexique ; elle est à cinq lieuës de Tlaxcala ; sa Metropole qui est une agreable Ville pour le séjour, mais pas si grande, ni à beaucoup près si riche que sa suffragante. Il y a dans la Puebla un nombre considerable de superbes Eglises & d'autres Edifices bâtis de pierre de taille ; mais la Cathedrale est le plus beau de tous. On y voit aussi des Manufactures établies de toute sorte de draps fins & d'étoffe de laines, de soye & d'or semblables à celles d'Europe. C'est là que se travaillent les meilleures armes de toute l'Amerique. A vingt lieuës de cette grande & celebre Ville en tirant au Noroüest est Mexique, la merveille des Indes ; mais je n'en ferai la description qu'après

avoir parlé des autres.

A côté de la Puebla à 80. lieuës ſur la mer du Nord eſt ſituée La vera Cruz, Port celebre où l'on vient aborder d'Europe pour entrer dans la nouvelle Eſpagne; & à 80. lieuës de l'autre côté ſur la mer du Sud, eſt Acapulco. A huit lieuës de cette derniere eſt une autre Ville nommée Paſquaro où l'on voit des Orgues de bois qui furent faites par un Indien adroit & induſtrieux, & qui reſonnent auſſi harmonieuſement que les meilleures Orgues d'Europe. Tout le monde les va voir par curioſité.

En ſuivant le chemin vers le Couchant, on arrive au Mechoacan, dont la Capitale eſt Vailladolid. C'eſt un riche Evêché & une grande Prevôté. Le terroir en eſt fertile, & il s'y rencontre des mines d'argent & de cuivre.

Après Mechoacan eſt Xaliſco Evêché & Preſidence. On y voit de pareilles mines & les mêmes choſes ; la Capitale en eſt Guadalaxara. Au-delà eſt Sacatecas, Gouvernement fecond en riches mines d'argent autant qu'aucun autre de la nouvelle Eſpagne. Je vais rapporter un fait qui donnera une idée juſte de ſa richeſſe : En l'année 1661. il y avoit dans Sacatecas un Cavalier nommé Barthelemi de Lagunas, lequel pour avoir fait la découverte de certaines mines, qu'il appella Las benitillas, s'étoit tellement enrichi, qu'au-lieu qu'il ne ſubſiſtoit auparavant que de ce qu'il pouvoit grapiller dans les maiſons du jeu, à force de faire le complaiſant & l'officieux auprès de ceux que la fortune du dé & des cartes favoriſoit : Il commença par donner plus de quinze cens mille écus

de presens à ceux qui l'avoient assisté dans sa necessité. Ensuite il acheta la maison sous le porche de laquelle, avec la permission speciale du Portier il avoit coûtume de passer les nuits enveloppé de son seul manteau. Il la fit même rebâtir de pierres de taille mêlée avec la brique, en quoi il dépensa deux cens mille écus. Il n'en demeura pas là : il fit bâtir à ses dépens l'Eglise de S. Dominique à qui il avoit une singuliere devotion, & cette œuvre de pieté lui coûta encore autant. J'ai oüi dire à Don Joseph de Sanabria Gentil-homme du Perou, qu'étant à Sacatecas dans la maison du Grand Prevôt de la Ville nommé Don Juan Hurtado de Mendoza de l'Ordre de S. Jacques, ce Barthelemi de Lagunas lui vint un jour rendre visite, & qu'ayant extrêmement loüé un Chapeau de

Vigogne qu'on avoit envoyé du Perou à Don Joseph, celui-ci le lui offrit. L'autre l'accepta avec force remercimens, lui disant : qu'il lui en rendroit deux de Castor en échange. Après la visite, Don Joseph lui envoya le Vigogne avec deux fort beaux Pistolets d'arçon richement & industrieusement travaillez ; & le Mexiquain, pour ne pas demeurer en reste de generosité, lui envoya une Aiguiere d'or, avec la Tasse de même metal, ce qui pouvoit valoir mille ducas, & outre cela deux Fontaines de vermeil doré du poids d'environ douze marcs, dans chacune desquelles il y avoit cinq cens écus en patagons, & par-dessus deux Chapeaux de Castor, comme il le lui avoit promis. C'est ainsi que les richesses mettent quelquefois en son jour le courage d'un homme genereux,

qui peut-être ſans elle ſeroit reſté dans une honteuſe obſcurité. D. Joſeph de Sanabria lui demandant un jour par curioſité combien il avoit de revenu, le Mexiquain lui répondit : qu'il n'étoit pas fort expert en fait de calcul ; mais que ſans compter les dépenſes extraordinaires de ſa maiſon & celles de dehors qui étoient plus grandes, ni deux cens écus qu'il donnoit d'aumône aux pauvres en menuë monnoye tous les Samedis, & deux cens autres à divers Convents de la Ville, il donnoit mille écus chaque ſemaine pour les journées des ouvriers qui travailloient à ſes mines & mille autres à ſon Maître d'Hôtel pour la dépenſe ordinaire de ſa maiſon.

Après Sacatecas eſt la nouvelle Biſcaye. C'eſt un Evêché & une Capitainerie generale, la Capitale eſt Durango. Le païs eſt pau-

vre à cauſe de l'exceſſive abondance de bêtail & de grains qui donne occaſion à ſes habitans d'être oiſifs ; mais on y voit des mines d'argent ſituées dans un canton appellé *El Parral, à Guancamé, à Sonora*, & dans d'autres endroits ; on y trouve auſſi des mines d'or qu'on foüille à S. Jacques à douze lieuës du Parral. Il y a encore des mines de plomb à Sainte Barbe.

A l'Occident de la nouvelle Biſcaye, ſont la Province de Cinaloa & l'Iſle de Californie, qui ne ſont ſéparées que par un bras de la mer du Sud, & ſur la côte deſquelles on peſche des perles en abondance, mais peu groſſes. Ce ſont des Gouvernemens ſeparez, mais qui reconnoiſſent le même Evêque. Après ces mines dont je viens de parler, on entre dans le nouveau Mexique qui eſt éloigné

de 500. lieuës de la Ville de Mexique. C'eſt un Evêché, Gouvernement & Capitainerie generale ; la Capitale eſt Sainte Foy de la nouvelle Marato. Dans l'étenduë prodigieuſe que contient ce nouveau Royaume, ſont dix-huit Provinces, dont voici les noms : *Los Piros*, *Xacona*, *Galiſtheo*, *Theguas*, *Queris*, *Pecos*, *Hemex*, *Las Salinas*, *Thaxique*, *Thanos*, *Sugni*, *Cibola*, *Acoma*, *Moqui*, & les ſept Villes, *Picuries*, *Thoas*, *Marſos* & *Humanas*. C'eſt un terroir froid & ſitué au 37. degré & demi de latitude Septentrionale, mais fertile & abondant particulierement en toutes eſpeces de bêtail grand & petit, & en cotton dont on y fait une infinité de toiles, de tapiſſeries, & mêmes de tapis. Il eſt peuplé des Indiens qui y reſterent de maladie & de laſſitude, lorſque le premier

premier Mortegſuma ſortit de Theguajo ſa patrie pour aller conquerir le Royaume du Mexique, & de cela font foi non-ſeulement les traditions du païs, mais auſſi le nom de la Province qu'ils appellent Theguas, de celui de leur patrie dont ils étoient ſortis en armes, & même la langue que parlent encore à preſent ceux du Faux-bourg S. Michel de la Ville de Sainte-Foi, qui conſtamment étoit la naturelle de Mortegſuma, & qu'il établit generale de ſon tems dans toute l'étenduë de ſon Empire. Ces peuples tranſplantez s'arrêterent & s'établirent ſur les bords du grand fleuve qu'on appelle du Nord, ou autrement, Rio-bravo, à cauſe de l'abondance & de la rapidité de ſes eaux. Il eſt navigable & a de largeur dans les moindres endroits une portée de mouſquet pour le moins, &

quelquefois plus d'un quart de lieuë. Il s'y peſche de très-beaux poiſſons, comme des Truites, Congres, Aloſes, Dorades, & autres. Ce qu'il faut particulierement remarquer au ſujet de ce fleuve, c'eſt que preſque toutes les Cartes font venir ſa ſource d'un grand lac; mais c'eſt une opinion fauſſe, puiſqu'il ne ſe trouve point d'étang ni de lac à plus de 300. lieuës de lui; le lieu où il prend naiſſance eſt une des plus hautes montagnes & des plus inacceſſibles qui ſoient dans le nouveau monde, à ſix vingt lieuës au-delà du Bourg de Los Tahos, vers le Nord. On ne ſçauroit monter à cheval cette montagne, tant elle eſt eſcarpée; & de l'autre côté eſt le Teguajo, d'où ſortit, ainſi que je l'ai dit, le premier Mortegſuma, lorſqu'il entreprit la conquête du Mexique. Il deſcend un

grand nombre de ruiſſeaux des montagnes circonvoiſines. Ces ruiſſeaux joints à la fonte des neiges, quelques lieuës avant que d'arriver au Bourg de Los Tahos, forment tous enſemble ce fleuve fameux, lequel acrû de toutes leurs eaux, coule un tems entre ces monts comme un canal, mais ſi profond & ſi étroit, qu'il n'a pas alors une aulne de large, & l'on entend à peine le bruit de ſon courant; mais venant enſuite à s'étendre dans une des plus belles & des plus étenduës pleines qui ſe puiſſent voir, après qu'il a paſſé le bourg que j'ai nommé, il ſe mêle avec cinq ou ſix rivieres conſiderables qui paſſent à Picuries, à Zama, Sainte-Foy, & autres lieux, ce qui l'augmente de telle ſorte, qu'on le voit s'enfler au printems, & comme un ſecond Nil inonder & fertiliſer toutes les

campagnes des environs. Après qu'il a continué ſon cours fort long-temps vers le Midi, il tourne enfin à l'Orient ; & par ce détour perdant ſon nom de fleuve du Nord, il acquiert celui de Rio-bravo, ou du grand fleuve ; il entre de là dans la Province des Patarabuyes, où il ſe joint au fleuve ſalé qui eſt très-large & qu'il honore de ſon nom. Paſſant enſuite au milieu du nouveau Royaume de Leon, à près de trente lieuës des mines de Quavila, il entraîne avec lui les rivieres de Nombre de Dios, de la Floride, de S. Pierre & de Las Conchas, & tous enſemble ſous le celebre nom de Rio-bravo, vont ſe décharger dans le Golfe de Mexique par une embouchure qui a plus de trois lieuës de large, même avant que d'arriver à la Guaſteca.

Quelques autres Geographes

prenant tout le contrepied, marquent son embouchure de l'autre côté dans la mer rouge de Californie ; ce qui est contraire à ce qu'en a remarqué par lui-même Don André de Figueroa de la Province de Pecuries, & à tout ce qu'il s'en est fait rapporter par les gens du païs. Ce Gentilhomme pour s'en éclaircir encore davantage aussi-bien que pour être en droit d'autoriser cette verité & de l'assurer à tous ceux qu'il appartiendroit pour le service de Sa Majesté Catholique, forma le dessein en 1662. de faire construire à ses dépens 20. barques, afin de pouvoir achever avec elles de découvrir le païs, & de soumettre à la Couronne d'Espagne le reste de ces Indiens qui s'étoient établis sur le bord de ce fleuve. Mais le Marquis de Ladrada Comte de Bagnos, qui étoit alors Viceroy de la nouvelle

Eſpagne, s'oppoſa à cette entrepriſe, alleguant que ſans une permiſſion ſpeciale du Roy, il ne pouvoit pas donner les mains à cette expedition. Ce Seigneur étoit occupé de plus grands ſoins dans ce temps-là. Il avoit à ſurmonter par une conduite delicate les traverſes que ſes ennemis lui ſuſcitoient. C'eſt ce qui l'empêcha de fournir à Don André les munitions de guerre & de bouche neceſſaires pour le ſuccez d'une entrepriſe ſi importante, & ſans leſquelles Don André & ſes gens ſe ſeroient imprudemment expoſez à devenir les victimes des peuples qu'ils vouloient ſubjuguer. Les neceſſitez du dedans étant preferables à celles du dehors, le Comte de Bagnos ſe crut obligé de courir au plus preſſé, & il ne pouvoit alors faire autrement, puiſqu'il lui falloit ſonger avant toute choſe à

dissiper l'orage qu'avoient excité dans toute l'étenduë de son Gouvernement les emportemens de ses deux fils Don Pedro & D. Gaspard de Leyva. Ces jeunes Seigneurs fiers du pouvoir de leur pere, & ne suivant que l'impetuosité d'un sang boüillant, exerçoient dans Mexique une espece de Duumvirat par des excès que les mécontens qualifioient de crimes & de cruautez intolerables. Effectivement ils en firent tant, que les plaintes des peuples, & sur tout des personnes de distinction portées à la Cour, y mirent le Viceroy en si mauvaise posture, qu'il fut dépossedé de son emploi; & en attendant l'arrivée du Marquis de Mansera qui fut nommé pour lui succeder, l'administration des affaires se donna par *interim* à Don Diego Osorio de Escobar Yllamas, Evêque de la

Puebla, qui par l'averſion qu'il avoit toûjours euë par le Comte de Bagnos, avoit plus contribué que perſonne à ſa dépoſſeſſion. Les choſes neanmoins n'en allerent guere mieux par ce changement; Don Diego ne ſe fit pas plus aimer que le Comte; mais je m'apperçois que je ſors des bornes que je me ſuis preſcrites.

Dans la nouvelle Eſpagne, & toutes les Provinces qui ſont compriſes ſous ce nom, il y a plus de quarante mille Egliſes, 85. Villes conſiderables, 58. petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez, qui ſont: S. Domingue, Primatie des Indes, & dont le revenu eſt de dix mille patagons: Mexique qui en vaut trente mille, & Manilha ſix mille. Il y a quinze Evêchez: La Puebla appellée Tlaxala de ſoixante &

dix mille écus de revenu, Oaxaca de 12, Chiapa de 10, Guatimala de 13, Honduras de 5, Nicaragua de 8, Michoacan de 35, Xalisco de 15, Durango de 8, le nouveau Mexique d'autant, la Havana en l'Isle de Cube de 10, Puertorico, Sibu, Cagayan, & Camarines, chacun de trois mille.

Il y a de plus dans ce Royaume une inquisition generale établie à Mexique, outre les particulieres qui sont répanduës dans toutes les Villes, grandes ou mediocres; cinq Universitez Royales, où il y a des Compagnies de toutes les Facultez des Sciences, & des Arts, sans compter plusieurs Colleges particuliers. On y voit les mêmes Tribunaux & Magistratures que dans le Perou; toute la difference qui s'y rencontre, c'est que les appointemens des Magistrats & autres Officiers de Ju-

ſtice ſont plus forts dans ce dernier que dans le Mexique : on y compte cinq Audiances, celle de Mexique, celle de Guatimala, celle de Guadalacara, celle de S. Domingue & celle de Manille ; les Gouverneurs & Capitaines Generaux en ſont les Preſidens, & par leur mort ou en leur abſence le plus ancien des Conſeillers. Il y a un grand nombre d'Officiers qui ne ſont nommez que par le Roy, comme certains Gouverneurs, Grands Prevôts, Generaux de Flotes, ou Amiraux Colonels, Gouverneurs de Forteresſes ; mais le Viceroy ne laiſſe pas d'y pourvoir par *interim*, lorſque les places deviennent vacantes. Voici quels ils ſont : Le Gouverneur & Capitaine general de Guatimala*, des Filipines, d'Yu-

*Les Villes après leſquelles il y a des * ſont celles dans le terroir deſquelles il y a des mines d'argent.*

catan, de la nouvelle Biſcaye*, du nouveau Mexique, de Honduras, de San Domingo, de Coſtarica, de la Havana, & celui de Puerto-rico. Plus le Gouvernement ſans titre de Capitaine General de Soconuſco, de Nicaragua, de Xaliſco, de Nueva-vera-Cruz, de Cuba, les Gouverneurs des deux Fortereſſes de la nouvelle Eſpagne, de San Juan de Ulva, & d'Acapulco; des trois qui ſont à la Havana: ſçavoir, ceux du Morro, de la Punta, & du vieux Fort, & des trois de Manilha. Il y a douze grandes Prevôtez auſquelles le Roy ſeul nomme: ſçavoir, Mexique, Sacatecas*, Metepeque, Las Amilpas, Tacuba, Chucitepeques, Chiapa, Tabaſco, San Salvador, la Trinité, Teguſigalpa, & la Vera-Cruz.

Il y a quatorze Villes où l'on a établi des Caiſſes Royalles, ou

Treſoreries, ce ſont : Mexique ; Sacatecas*, Vera-Cruz, Yucatan, Guadalacara, Guatimala, Chiapa, Durango, Saint Loüis, Taſco, Manilha, San Domingo, Havana, & Puerto-rico, ſans parler de pluſieurs moindres où il y a un Treſorier particulier qui rend compte aux Treſoriers Generaux des quatorze Villes que je viens de nommer, leſquels ont Juriſdiction ſur eux, & par ce moyen grande occaſion d'enrichir leurs parens, amis & domeſtiques, & de ruiner les perſonnes les plus conſiderables, quand ils les prennent en averſion.

Les Villes où le Viceroy établit des Grands Prevôts & Chefs de Juſtice & de Police de ſa propre autorité, & ſans que la Cour s'en mêle, ſont au nombre de 135. En voici les noms : La haute Ville de S. Ildefonſe, Xigayan, Me-

xapa, Tlapa, Tlaxcala, ou la Puebla de Los Angeles, Michoacan*, San Luis*, Tasco*, Xiquilpa la grande, Chilchota, Tansitaro, & Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motines, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, S. Michel, & S. Philipe, Guanaquato*, Cinaloa, Mestitlan, Queretaro, Alamillo*, Sombrerete*, Cholula, Chalco, Suchimilco, Atrisco, Guascosingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepec, Tequantepec, Tepeaca, Teguacan, Tulansingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico, la Ville de Los Valles, Villa-rica, & l'ancienne Vera-Cruz, Xalapa, Mexicalsingo, Tacubaya, Coantnavac, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Aqualulcos, Sultepec*, Tlasasalou, Ystepec, Izucar, Yapotlan, Gua-

ſulco, Titzla, Chant la de la Sal, Tetela*, Itmiguilpa, Xiguilpa, la Ville de los Lagos, celle de Leon, Pachuca*, Totonicapa*, Guadalcazar*, Xiquipila, Teutila, Oriſaha, Xalofingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Teſeuco, San Juan de los Llanos, S. Jacques de Tecaliautlan, Saint Antoine, Guatiſco, Tulpa, Petaltepec, Zapotitlan, Cuiguacan, Xaſoitremendo, Yurirapundaro, Topila, Teuſicalco, Marabatio, Taximaroa, Guauſacalco, Xitotepec*, Zumpango*, Guauchinango*, Simatlan, Xiquipilco, Otumba, Saint Chriſtophe, Chacalluta, Compuala*, Yautitlan, La Miſteca, Teutitlan du chemin, Tepalotiſlan, Culiacan, Sapotecas, Petatlan, compoſtela, Quatagualpa, Coſamaluapa, & les autres dont je ne puis me ſouvenir.

Outre toutes ces Villes, il y en a ſix autres où le Gouverneur & Capitaine general nomme ſeul les Magiſtrats & les autres Officiers qui ſont : El Parral, Sonora, Indehen, Guancame, S. Jacques & Sainte Barbe ; & dans toutes celles-là, c'eſt-à-dire, dans leur territoire, il y a de riches mines d'or & d'argent.

Au Gouvernement de chaque Province de la nouvelle Eſpagne s'employe d'ordinaire un Noble ſuivant ſa naiſſance & le rang qu'il tient dans le monde ; parce que tous les Gouvernemens ne ſont pas d'égale importance, ni de pareil revenu. Il y en a de ſi lucratifs, qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à celui qui a été aſſez heureux pour les obtenir. Il en eſt de cent mille, de cinquante mille, de 40, de 30, de 20, de 10, de 6, & d'autres ſi

mediocres, qu'ils ne vont pas juſqu'à quatre mille, & dans quelques-uns de ces derniers s'entretiennent quelquefois des gens de merite, qui n'ayant ni rentes ni fonds, y demeurent pour ſubſiſter, & ſouvent par leurs épargnes & par les petits profits caſuels que leur emploi leur procure, ils ſe mettent peu à peu en équipage & en état d'aſpirer à des Gouvernemens plus conſiderables. Ce Royaume n'eſt pas moins abondant que le Perou en choſes neceſſaires à la vie, à l'exception du vin qui ne ſe fait que dans le Parral, encore eſt-il mauvais & en petite quantité; mais on y en porte d'Eſpagne & du Perou. Il manque auſſi d'huile. Il y a environ quarante ans qu'on commença d'y planter des oliviers; ils rapportent peu, mais le fruit en eſt bon. Pour ce qui eſt des mines, il s'y en trouve

ve un grand nombre & de fort riches : mais parce que le païs, comme j'ai dit, manque de vif-argent qui ne s'y porte que d'Allemagne & d'Eſpagne ; elles ne ſont pas d'un auſſi grand rapport que celles du Perou. Si Sa Majeſté permettoit qu'on y en apportât de ce dernier Royaume, elle épargneroit bien de la dépenſe, & retireroit un plus grand profit ; mais pour des raiſons qu'il n'eſt pas permis de penetrer, tout le vif-argent qui vient du Perou eſt arrêté avant qu'il arrive au Mexique, & confiſqué comme Marchandiſe de contrebande. En vertu d'une ſomme de huit mille ducats que la contractation de Seville paye chaque année au Roy, elle a fermé la correſpondance des Ports du Perou avec ceux de la nouvelle Eſpagne. Ce qui fait perdre à Sa Majeſté plus de trois cens

mille ducats de droits qu'elle en retireroit, si elle y laissoit la liberté du commerce. Ces Royaumes voisins qui s'incommodent aujourd'hui tous deux, s'aideroient mutuellement des marchandises qui manquent dans l'un & abondent dans l'autre.

La nouvelle Espagne est un terroir fertile & riche, non seulement par les grains & autres fruits qu'y produit l'art & le travail des peuples, mais encore par ceux que la terre y produit sans être cultivée, comme l'écarlate ou cochenille, l'Agnil ou Pastel, le bois de Campesche, le Mollé, & le Cacao. La cochenille est une espece de petite araignée blanchâtre qui naît sur certains figuiers d'une espece particuliere : ces figuiers sont de petits arbres fort bas de tige, mais dont les feüilles sont en grand nombre & d'une prodigieuse gran-

deur. Perſonne n'ignore l'eſtime & l'uſage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Royaumes de l'Europe ; cependant c'eſt de cette petite araignée ſeulement qu'elle ſe tire. Le Paſtel ſe fait d'une herbe ſemblable à du chanvre, elle eſt excellente pour les belles teintures bleuës ; & chacun ſçait que les Teinturiers auſſi-bien que les Peintres ne peuvent s'en paſſer. Le bois de Campeſche eſt ſi renommé dans l'Europe, que c'eſt une des principales marchandiſes dont ſe chargent les Navires qui font le commerce d'un monde à l'autre, & l'induſtrie des hommes l'a trouvé propre à teindre 22. couleurs differentes. Le Mollé eſt un grand arbre feüillu dont la feüille verte teint en jaune ; ſes petites branches appliquées entre la tête & le chapeau paſſent, ſelon la commune opi-

nion, pour un refrigeratif, & preſervent des ardeurs du ſoleil. La gomme blanche qui en coule eſt un baume qui guerit toute ſorte d'ulceres & de bleſſures ; ſon tronc ſert pour du bois de charonnage ; ſon fruit, qui ſont de petites grappes approchantes de nos groſeilles rouges pour la groſſeur, la forme & la couleur, eſt de bon goût & d'une odeur agreable quoiqu'un peu forte, & l'on en tire une eſpece de vin fort doux qui ennivre. Le Cacao eſt un arbre de moyenne hauteur qui ne ſe trouve gueres qu'à l'ombre, & ſe couvre preſque toûjours de quelque autre arbre plus élevé pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil ; il produit depuis la ſurface de la terre juſqu'à ſes plus hautes branches une eſpece de Coco grenu de la forme d'un grand concombre d'un gris brun, lequel étant ou-

vert laisse voir au dedans environ cent grains plus ou moins couverts chacun d'une petite écorce cottoneuse de très-bon goût & pleine de suc. Lors qu'on a mangé cette écorce, vous trouvez dedans un grain roux couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme est ce qu'on appelle le Cacao: l'usage en est à present commun dans toute l'Europe, quoique depuis quelques années celui du Café semble l'avoir emporté sur lui, sur tout en France, en Angleterre & en Hollande. Ce grain sert de monnoye dans le commerce, on en donne soixante pour sept sols: dans les marchez publics on en achete les menus ustenciles de cuisine & de ménage, & l'on s'en sert aussi à faire l'aumône aux pauvres. Lors qu'on l'a moullu & qu'il est reduit en paste, il s'en

tire une espece de pomade blanche qu'on appelle pomade de Cacao ; elle est d'une odeur fort agreable ; elle sert utilement en plusieurs sortes de maladies, & quelques-uns l'appliquent avec succès sur les blessures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros ; mais sa bonté ne consiste point en sa grosseur, ni en sa couleur, mais en l'excellence de son goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous est celui de Nicaragua, & ensuite celui de Guatimala qui est presque le même climat, puisque celui de Varacoa en l'Isle de Cuba, & ce dernier est le plus roux. Après ceux-là c'est celui de S. Domingue, qui est menu & excellent pour son suc ; celui de Caracas qui est plus gros est le moins estimé de toutes les Indes. Il y en a aussi dans le Perou, mais il

ne croît que dans le Guyaquil ; il y eſt fort gros & excellent tant qu'il ne ſort pas du Royaume ; mais lors qu'on le veut tranſporter ailleurs, il change de goût en paſſant la mer & ſe moiſit. C'eſt ce qui fait que pluſieurs perſonnes le recherchent avec plus d'empreſſement que les autres, parce qu'il fait plus de mouſſe & d'écume que celui du Mexique, & il y a bien des gens qui n'aiment du Chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mouſſé.

Le Maguey eſt une plante de la forme de l'Artichaud ; il croît dans les champs, & il y croît ſans culture, mais ſemblable à la vigne, il n'a jamais tant de force & de qualité que quand il eſt cultivé. Ses feüilles ſont beaucoup plus grandes que celles de l'Artichaud. Il y en a d'une aulne de

longueur & qui ſont larges à proportion ; mais communément elles ont trois quarts de long. Elle eſt très-large par en bas & va en diminuant juſqu'au haut où s'éleve une eſpece de tuyau de la groſſeur & de la forme d'une plume à écrire & qui aboutit en épine. Cette feüille eſt épaiſſe de deux doigts, & a une écorce aſſez dure qui peut ſervir de papier dans un beſoin, de même que ſon tuyau taillé avec un canif peut ſervir de plume. Le corps de la feüille qui eſt deſſous cette écorce étant cuit au four a tout le même goût que des pâtes de Coin ; lors qu'elle eſt verte il en ſort un ſuc qui eſt merveilleux pour les bleſſures & pour ranimer la vigueur des chevaux recrus de fatigue ; & quand elle eſt ſeche elle ſert de thuile pour couvrir les maiſons. Lors qu'on la lave, ou qu'elle demeure

meure quelque tems dans l'eau, elle s'amollit de telle ſorte, qu'on en file du fil très-fin dont on fait toutes ſortes de toiles & de cordages, ſuivant la groſſeur dont on le tire. La tige d'où ſortent ces feüilles eſt groſſe comme la cuiſſe par le bas, & va en diminuant en pointe juſqu'à la hauteur d'environ vingt pieds; elle pouſſe des fleurs jaunes dont on fait des ſyrops & des purgations ſouveraines pour les maux veneriens & pour toutes ſortes de puſtules. Le bois en eſt pliant, mais d'une nature peu ſujette à ſe corrompre, & pour cette raiſon on s'en ſert à couvrir les toits. On en fait auſſi des fourreaux d'épées & de piſtolets, des jalouſies pour les feneſtres, des enclos de jardin; & le cœur qui eſt plus tendre s'employe d'ordinaire à faire des images & repreſentations de Saints, à quoi il

eſt fort propre. C'eſt de cette plante que les habitans du païs tirent le vin qu'on y boit. Voici de quelle maniere : Ils y font une petite ouverture, laquelle neanmoins eſt profonde, puiſqu'elle va juſqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feüilles s'en ſéparent, & de cette ouverture coule une liqueur qu'ils recueillent quatre fois le jour, & ils en tirent le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur ſe fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette eſpece de vin que les Indiens nomment Pulqué, & dont ils s'enivrent. Il eſt fort bon pour pluſieurs incommoditez & particulierement pour la gravelle. L'uſage en eſt ſi exceſſif par toute la nouvelle Eſpagne, qu'un des plus conſiderables emplois auſquels le Viceroy pourvoyoit autrefois, étoit celui de Juge du Pulqué ;

mais depuis quelques années on l'a mis en parti, & il rend aux cofres du Roy quarante mille écus par an dans la seule Ville de Mexique, sans compter une pareille somme qui se paye aux Gardes & Commis qui sont continuellement par voye & par chemin pour empêcher qu'on ne fraude le droit des entrées, lequel toutefois n'est que de sept sols pour chaque charge de cheval ou de mule ; & il y a un profit si considerable à faire dans cet emploi, qu'un certain François de Cordoüe homme rond & de bonne conscience, ayant eu le bonheur d'y parvenir, de petit Mercier qu'il étoit, courant par les marchez pour vendre sa marchandise, il y a amassé de si prodigieuses richesses, qu'on l'a vû premier Juge de Police à Mexique. Il est à present Tresorier General dans la Chambre des

Comptes de cette Ville, c'eſt-à-dire, un des hommes de conſequence du Royaume & de ceux que les Vicerois ménagent le plus. Il étoit ſi bien avec le Comte de Bagnos, & enſuite avec le Duc d'Alburquerque, que les femmes de ces Seigneurs alloient tous les ans chez lui prendre du Chocolat & voir paſſer la Proceſſion le jour de la Fête-Dieu. Le balcon qu'il leur faiſoit préparer eſt ſi magnifique, & d'un travail ſi prodigieux, qu'il a coûté plus de vingt mille écus, quoiqu'il ne ſoit que de fer. Sa maiſon ſituée dans la ruë S. François, & ſans contredit la plus belle & la mieux bâtie de tout Mexique, eſt eſtimée trois cens mille ducats, ce qui a donné lieu à ce bon mot qu'on dit d'elle, que c'eſt un édifice, *pulcherrimo*, à cauſe qu'il doit ſon origine au Pulqué.

On fait auſſi en pluſieurs en-

droits de ces Provinces, & sur tout dans celle de Colima, d'excellent vin blanc d'une espece de Cocos que portent certains Palmiers qui ressemblent à ceux qui portent des dattes, quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait si hauts. Les Espagnols, Criolles & Indiens en font usage. Ce vin pour la couleur & pour la saveur est peu differẽt de celui qui croît en Allemagne sur les bords du Rhein, & on ne le croit pas moins bon que lui pour ceux qui sont sujets à la gravelle. Les cannes de sucre sont fort communes dans le païs; & il s'y trouve aussi un grãd nombre d'eaux chaudes & minerales. Dans le Bourg de Guadalupe on en voit une très-froide qui guerit de la fievre lors qu'on en boit, & qui ne sort jamais de son lit, quoiqu'elle boüillonne continuellement plus haut que ses bords, ce qui est regardé com-

me une merveille.

Il se nourrit beaucoup de bêtail dans toute la nouvelle Espagne, à cause de la bonté & de l'étenduë des pâturages. Il y a des particuliers qui sont très-riches en cette nature de bien, comme Don Geronimo Magdaleno de Andrade, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, qui sortant de Mexique pour aller en ses Domaines de Guarachi situez dans les Provinces de Xiquilpa & de Michoacan éloignées de 80. lieuës de cette Capitale, pendant tout son voyage ne découche point de dessus ses terres; mais c'est peu de chose encore en comparaison de D. Prudencio de Armentia, qui marche sans discontinuation sur les siennes l'espace de deux cens lieuës depuis Mexique jusqu'à Durango; & l'abondance de ses haras est si prodigieuse, que pour ne pas consumer

ſes pâturages, il eſt obligé de faire precipiter toutes les années plus de quatre mille pieces de chevaux, de cavales, & de poulains. Cet homme peut ſe vanter d'être le plus riche particulier de toute la nouvelle Eſpagne.

L'inſigne & celebre Ville de Mexique fut fondée par Mortegſuma Premier, lequel l'embellit de ſuperbes édifices durant tout le cours de ſon regne, & l'augmenta juſqu'à la grandeur de deux fois comme Seville d'Andalouſie. Elle eſt bâtie ſur un terreplein ſitué aux bords d'un lac, qui par ſa vaſte étenduë forme une eſpece de mer, & entouré des autres côtez de quatre autres plus petits qui ne ſont ſeparez les uns des autres que par de larges chauſſées pavées & revêtuës de pierre de taille. Fernand Cortez qui fut depuis Chevalier de l'Ordre de S. Jacques,

Marquis del Valle, & Viceroi de la nouvelle Eſpagne en fit la conquête avec mille Eſpagnols, & deux cens mille Indiens habitans des Provinces de Tlaxcala & de Teſcuca, & qui étoient ſujets de Rois ennemis du dernier Mortegſuma. Il attaqua cet Empereur avec cette groſſe armée, & lui livra la premiere bataille, qu'on appella celle de la nuit triſte, & où reſterent ſur la place trente mille Mexiquains d'un côté, & de l'autre quatre cens cinquante Eſpagnols avec quatre mille Indiens de leur parti. Cortez lui-même en ſortit bleſſé, & ſe retira à Tacuba diſtant de deux lieuës de Mexique, quoiqu'à vrai dire, ce ne ſoit qu'une habitation continuée de l'une à l'autre par le grand nombre de maiſons qui ſe ſuivent le long d'une des chauſſées dont je viens de parler. Cette

chauſſée eſt large d'environ trois toiſes & toute de niveau, c'eſt-à-dire, égale & droite dans toute ſon étenduë. Elle eſt traverſée d'eſpace en eſpace par un grand nombre de ponts ſous leſquels paſſent pluſieurs canaux qui ſe rendent d'un lac dans un autre, & ce fut à l'endroit d'un de ces ponts que les Mexiquains avoient coupé, qu'un nommé Alvarade fit cette étonnante action qui l'a rendu ſi celebre dans les Indes, de ſauter le canal en appuyant au fonds le bout de ſa pique, quoiqu'il eut vingt pieds de large en cet endroit, & que cet Eſpagnol fut bleſſé & fatigué du combat & du poids de ſes armes. Pour en conſerver la memoire l'on a toûjours appellé depuis & l'on appelle encore aujourd'hui ce pont, *le pont du ſault d'Alvarade.*

Le ſuccèz de la ſeconde bataille

fut encore plus avantageux pour Cortez, puiſqu'il cauſa la priſe de Mexique, & qu'il n'y eut que cinquante Eſpagnols de tuez avec dix mille de leurs Indiens ; & les Auteurs qui en ont écrit, conviennent tous que les Mexiquains y perdirent plus de cent mille hommes. Ce que j'en ay oüi dire aux gens du païs ſuivant la commune tradition, & ce que j'en ay vû moi-même dans les tableaux qui repreſentent cette inſigne victoire ; c'eſt que le canal qui coule entre Sainte Anne & S. Jacques de Tlatilulco l'un des Fauxbourgs de Mexique, ſervit ce jour-là de pont aux Eſpagnols pour entrer dans la Ville par le grand nombre de corps morts dont il étoit comblé, & ſur leſquels paſſa la Cavalerie auſſi-bien que l'Infanterie. Ce qu'ils n'auroient jamais pû faire autrement. Car on n'avoit point en-

core trouvé alors, comme on a fait depuis, des moyens promts & faciles de faire paſſer les plus grands fleuves aux armées les plus nombreuſes. Beaucoup de gens murmurerent en ce tems-là contre Fernand Cortez : & quoique ce genereux Capitaine, inſtruit des mauvais offices qu'on lui rendoit, s'efforçât par grandeur d'ame d'honorer & de ſervir ceux qui l'offenſoient, au-lieu de s'en vanger, comme il en avoit le pouvoir, on ne laiſſa pas d'entreprendre de le noircir à la Cour & de lui imputer pluſieurs crimes. Mais faut-il s'en étonner ? Quand eſt-ce que le courage & la vertu ont manqué d'envieux ? Et ne ſuffit-il pas pour en avoir, de s'élever au-deſſus des autres par un merite diſtingué.

Le plan de cette Babilone Indienne eſt uni : Elle a trois lieuës de longueur à prendre depuis

Guadalupe juſqu'à S. Antoine, & preſque autant de large depuis l'Arſenal & l'Hôpital de S. Lazare juſqu'à Tacuba. Les ruës ſemblent être tirées au cordeau, tant elles ſont droites; & elles ſont ſi larges, que ſix carroſſes de front y peuvent paſſer ſans embaras. Quelques-unes ſont diviſées en trois parties égales, dont celle du milieu eſt le lit d'un des cinq canaux qui ſortent d'un des lacs, & qui arroſent par pluſieurs détours cette grande Ville dans ſes differens quartiers. C'eſt par le moyen de tous ces canaux que ſes habitans ſe fourniſſent en abondance de tous les vivres, munitions, marchandiſes & denrées neceſſaires pour l'établiſſement d'un grand commerce, les voiturant & tranſportant dans des canots d'un lieu à l'autre, & chaque jour de la ſemaine a ſes differentes marchan-

diſes ; mais le Samedi ſe fait diſtinguer de tous les autres : Car on y voit arriver de tous côtez un printems portatif, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, c'eſt-à-dire, une flotte de fruits & de fleurs qui ne font ce jour-là de tout Mexique qu'un jardin continu. La grande Place y eſt d'une ſi grande etenduë, que le peuple en peut à peine remplir la troiſiéme partie les jours deſtinez pour les courſes de Taureaux & jeux de Cannes. La grande Egliſe bâtie de pierre de taille mêlée avec la brique, & de la forme que je dirai en ſon lieu, borne le milieu d'une de ſes faces du côté du Septentrion, & à l'oppoſite de celui du Midi, ſont la Maiſon de Ville, celle du Juge de Police, & celle des Greniers publics avec la Priſon. A chacune de ces Maiſons eſt un grand portail de pierre de tail-

le, soûtenu de deux piliers de même matiere & tout d'une piece. Ensuite sont plusieurs grandes boutiques & magasins de riches Marchands de draps. Du côté du Couchant on voit une grande quantité de maisons comme celles dont je viens de parler. Elles sont à des particuliers, mais ce sont les plus riches & les plus considerables gens du Royoume. Elles tiennent presque toute cette face, & après elle sont cinq ou six grands magazins de riches étofes d'or travaillées en Europe. Du côté du Soleil levant sont le Palais du Viceroi, la Royale Audiance, l'Université, & le College des Religieux de S. Dominique avec la Maison de l'Inquisition ou Saint Office attenant; & dans des encognures est la maison de la Monnoye, de laquelle on peut dire par excellence qu'il ne s'y fit jamais rien de faux.

Le Palais du Viceroy fut bâti par Fernand Cortez; tous ceux qui l'ont vû demeurent d'accord qu'il eſt plus grand & plus magnifique que celui de Sa Majeſté à Madrid; la cour en eſt fort ſpatieuſe & toute ornée de riches balcons de fer, de même que la Place; & il y a dans le milieu un Cheval de bronze poſé ſur un large pied d'eſtal & fort bien travaillé. Les cinq ruës par où l'on entre dans la grande Place, ſont toutes larges & bien pavées, un caroſſe à ſix chevaux y peut tourner ſans peine. Sur le portail de la principale Egliſe eſt une eſpece de petite tour où le Duc d'Alburquerque fit poſer un fanal de criſtal, dans lequel on allume tous les jours à l'entrée de la nuit un flambeau de cire blanche pour la commodité de ceux qui paſſent par la Place à des heures induës, & il y a

un fond établi pour ſon entretien. Au milieu de la Place eſt un très-beau pilier de marbre, ſur lequel eſt élevé un aigle de bronze que chacun admire pour la beauté de ſon travail ; & l'on voit alentour quatre rangs de petites boutiques de bois fort propres, où ſe debite en abondance tout ce qui ſe peut vendre de curieux en ſoye, or, linge, dentelles, rubans, coëfures, gazes, & autres marchandiſes.

En ſortant de la Place par le côté oppoſé à la grande Egliſe, on entre dans la ruë des Orfévres, qui eſt extrêmement longue & riche, & de là dans une grande Aulnaye dont les arbres ſont exceſſivement hauts & diſpoſez à pluſieurs rangs en forme d'échiquier ; & au milieu eſt une très-belle Fontaine d'une eau vive & pure. C'eſt un lieu délicieux.

Il y a dans Mexique deux très-ſpatieux & très-beaux Amphitheatres deſtinez pour les Spectacles & Comedies : l'un près l'Hôpital de S. Jean, & l'autre dans la ruë de S. Auguſtin. Dans l'endroit où eſt à preſent la Maiſon Profeſſe de la Compagnie de Jeſus, étoit autrefois le Palais du dernier Mortegſuma ; & pour n'en pas perdre entierement le ſouvenir, on y conſerve encore un morceau de l'ancien édifice avec la fenêtre où cet Empereur fut tué d'un coup de pierre jettée au hazard, & qui le frappa au front dans l'inſtant qu'il s'y mettoit pour voir de là le combat. Cette fenêtre peut avoir ſix pieds de hauteur, elle eſt en arc & ſoûtenuë d'un pilier de marbre blanc. Cette inſigne Capitale de la nouvelle Eſpagne eſt toute remplie d'illuſtre Nobleſſe, de gens con-

ſiderables, qui par leur naiſſance, leur merite, & par leurs ſervices ſe diſtinguent des autres; les principaux de ceux-là ſont: Don Fernando Altamirono Comte de S. Jacques de Calimaya, & Senéchal des Philipines, Don Garcie de Valdez Oſorio, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, Comte de Pegnalva & Vicomte de S. Michel. Don Nicolas de Bivero Peredo Comte de Orizaba; & outre cela il demeure dans Mexique plus de cent Chevaliers de differens Ordres militaires, non ſeulement de Caſtille, comme S. Jacques, Calatrava & Alcantara, mais auſſi de ceux de S. Jean, de Monteſa, de Chriſt, & Davis. On comptoit en cette grande Ville quatre mille caroſſes, dix-ſept Convens de Religieuſes, un College pour élever la jeuneſſe, avec une prodigieuſe quantité de gran-

des & somptueuses Eglises, toutes bâties de pierres de taille & de brique ; j'en nommerois bien 89. si je ne craignois d'ennuyer le Lecteur, sans parler de celles des Religieux Mandians qui sont moins superbes, mais fort propres. La beauté des maisons est incomparable, tant pour l'étenduë, que pour la matiere, l'agreable figure & la commode disposition des apartemens ; les plus hautes n'ont pas plus de trois étages, & toutes les murailles sont incrustées par dehors de petits cailloux de diverses couleurs, & taillez les uns en cœurs, d'autres en soleils, en étoiles, en rouës, en fleurs de toutes les especes & autres figures dont la varieté infinie est très-agreable à la veuë. Les portes en sont fort grandes & fort hautes ; on y voit des balcons de ferrurerie presqu'à toutes les fenêtres,

& ces balcons ſont quelquefois d'une telle étenduë, qu'ils tiennent toute la face du logis. Ils ſont ornez en tout tems d'un grand nombre de quaiſſes d'orangers & pots de fleurs de toutes ſortes; car il s'y en voit toute l'année; & le climat y eſt ſi doux & ſi temperé, que la chaleur n'y devient jamais incommode, ni les rigueurs du froid n'y obligent en aucun tems d'y allumer du feu. On peut dire ſans s'écarter de la verité qu'on y joüit d'un printems perpetuel. L'eau y eſt pure & ſaine; elle y vient d'un village appellé Sainte-Foi, à trois lieuës de Mexique, par le moyen d'un grand Aqueduc ſoûtenu de 365. arcades de pierres de taille & qui paſſe au travers d'un des lacs dont la Ville eſt entourée, ce qui forme une très-belle perſpective.

Il y a dans Mexique cinq Pa-

roiſſes d'Eſpagnols, & douze d'Indiens, douze mille Bourgeois Eſpagnols qui y ſont établis avec leurs familles, ſans parler d'environ vingt mille autres qui n'y ſont que pour un tems, & trente mille Eſpagnolles qui y ſont toutes generalement belles & d'une magnificence à ſurprendre : car il n'y a pas une femme du commun qui ne porte des étofes d'or. On y compte quatre-vingt mille Indiens Bourgeois, outre les paſſagers qui ſont en plus grand nombre, & plus de cent mille eſclaves tant blancs que noirs de l'un & de l'autre ſexe, ce qui fait plus de quatre cens mille ames, ſans compter les enfans. Le licencié Pedro Ordognez de Cevallos dans ſon Livre du Voyage autour du monde, aſſure dans la page 241 qu'il y avoit de ſon tems à Mexique deux cens mille Indiens & un plus grand

nombre d'Indiennes ; vingt mille noirs & plus de noires ; trente mille Eſpagnols, & plus d'Eſpagnolles.

Enfin cette belle Ville eſt abondamment fournie des plus riches marchandiſes, d'étofes d'or & de ſoye, de velours, de ſatin tant pleins & unis, que brodez au métier, de damas, tafetas, écharpes, draps de laine, en un mot de tout ce qu'on peut ſouhaiter pour la parure, & dont on ſe ſert dans les autres païs pour entretenir le luxe. Joignez à cela toutes les choſes qui viennent d'Europe par le moyen de deux Galions d'Eſpagne qui y arrivent regulierement chaque année avec une eſpece de Fregate legere qu'on appelle la Patache du Roy, & plus de quatre-vingt Vaiſſeaux Marchands qui la fourniſſent en abondance de tout ce qui ſe voit de plus pre-

cieux dans cette partie du monde. Ce n'eſt pas tout encore, une autre flote partie des Philipines lui apporte de l'autre côté par la mer du Sud, tout ce qu'on eſtime de plus rare dans la Chine, le Japon, la Perſe, & dans les Indes qu'on nomme en Europe Orientales, & que ceux du nouveau monde appellent d'Occident.

Les Mexiquains ont la taille belle, le viſage agreable, le naturel doux; ils ſont dociles, très-bons Catholiques & preſque tous riches, parcequ'ils s'appliquent extrêmement à trafiquer d'une Province dans l'autre. Il y en a pluſieurs parmi eux pour qui l'on a la même conſideration & les mêmes égards que pour les Eſpagnols naturels. Il n'eſt reſté perſonne à Mexique du ſang de Mortegſuma que Don Diego Cano Mortegſuma, Chevalier de l'Or-

dre de S. Jacques, ſon fils Don Juan, & ſes deux neveux Don Diego & Doña Leonor enfans de Don Antoine Mortegſuma. Ils joüiſſent tous de penſions aſſignées ſur la Caiſſe Royale; & quoique ces penſions ſoient modiques par rapport au ſang illuſtre dont ils ſont ſortis, elles ne laiſſent pas de les faire ſubſiſter avec honneur.

C'eſt une tradition dans le païs, qu'il y a eu autrefois des geants à Teſcuco petite Ville ſituée à cinq lieuës de Mexique. J'y ay vû du tems du Duc d'Alburquerque des oſſemens & des dents d'une grandeur prodigieuſe; entr'autres une dent de trois doigts de large & de quatre de long. Le Viceroi fit faire ſur elle une conſultation Anatomique par les plus habiles Philoſophes, Medecins & Chirurgiens de toute la nouvelle

Eſpagne,

Espagne. Ils rapporterent tous d'un commun avis, que suivant la grandeur de la dent, la tête devoit avoir à proportion une aulne & demi de large. Ce qui paroît fabuleux à raconter, & neanmoins il ne falloit pas qu'elle fût plus petite pour y pouvoir placer les seize dents dont chaque mâchoire doit être garnie. Le Duc fit faire deux portraits de cette énorme tête suivant les proportions marquées par les Anatomistes ; il en envoya l'un au Roi & garda l'autre chez lui par curiosité.

On a aussi trouvé en divers tems au Perou des ossemens de Geant dans l'Isle appellée Sainte Helene. Plusieurs Auteurs en ont écrit ; les uns ont simplement rapporté la chose, & les autres l'ont traitée en Phisiciens. Pendant que le Comte de Chinchon y étoit Viceroi, on lui amena à

Lima un Geant, jeune homme âgé de vingt-quatre ans, Mestice Criolle de la Ville de Guamanga, & nommé Juannico, c'est-à-dire, Jeannot. Je l'ai vû, & je puis assurer qu'il étoit plus haut d'une coudée qu'Arnao Segarra qui étoit le plus grand homme de toute la Ville, & qui passoit sous son bras étendu sans le toucher. Il mourut dans l'Hôpital de S. André dans un lit qu'on avoit été obligé de lui faire faire exprès. Après sa mort les gens de l'Hôpital gagnoient de l'argent à montrer seulement un de ses souliers, tant on le trouvoit hors de la mesure ordinaire. Ce Jeannot étoit assurément très-grand, mais non pas de la hauteur démesurée des Geans qu'on croit avoir été autrefois dans le païs, & qui, selon qu'il paroît par leurs ossemens, passe toute exageration.

Il y a encore plusieurs autres choses très-remarquables dans la nouvelle Espagne, & très-singulieres, comme les deux Volcans de Guatimala. J'ai déja marqué la prodigieuse hauteur & la vaste circonference de celui qui ne jette que de l'eau. L'autre vomit sans cesse des tourbillons de flammes jusqu'à la hauteur d'une pique. On les apperçoit de loin, & la fumée qui les surmonte semble avoir de la commuité avec les nuës, tant elle s'éleve dans les airs ; de quart d'heure en quart d'heure plus ou moins, il part de cette effrayante fournaise un bruit pareil à celui d'une coulevrine, ce qui cause des étonnemens, & même quelque sorte d'épouvante à ceux qui n'y sont pas accoûtumez.

Le grand lac de Nicaragua a, comme je l'ay dit, quatre-vingt

lieuës de circuit ; les Vaisseaux y peuvent naviger commodément ; mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'étant par tout d'une eau très-douce & bonne à boire, il ne laisse pas d'avoir son flus & son reflus comme la mer. Une chose encore qui est assez extraordinaire, c'est que dans la grande Isle qui se voit au milieu, & où j'ay dit cy-dessus qu'il y avoit un si grand nombre de fruits délicieux de toutes les especes, est un volcan de feu qui jette des flammes en quantité & presque autant que celui de Guatimala. Ainsi l'on peut dire qu'elles sortent en quelque maniere du sein des eaux, puisque ce volcan est tout environné de celles du lac. Il y en a un autre à Colima qui jette des cendres de tems en tems avec une épaisse fumée, & ces cendres sont poussées si loin qu'el-

les font du tort aux biens de la terre à plus de trente lieuës aux environs.

La nouvlle Eſpagne voit couler ſur ſes terres un grand nombre de fleuves navigables ; les plus conſiderables ſont ceux de Grikhalva, de la Chuluteca, d'Alvarade, de la Vera-Cruz, de Guaſaqualco, de la Barca, de Panuco, de Conchos, & celui dont j'ay déja fait mention, le grand fleuve du Nord.

Les arbres y ſont d'une hauteur & d'une groſſeur ſurprenante, mais ceux de la foreſt d'Oaxaca ſituée à un grand quart de lieuë de la Ville qui porte ce nom, paſſent de beaucoup tous ceux qu'on voudroit faire entrer en comparaiſon avec eux. Ils ſont extrémement toufus & toûjours verds ; la fleur en eſt rouge comme du couleur de feu, le bois en eſt trés-leger

& facile à travailler. La nature ou le temps en a creuſé le tronc à quelques-uns, & lors qu'on coupe ceux-là par le pied, ce tronc creux forme une eſpece de pavillon ſous la concavité duquel peuvent contenir 20. hommes armez de lances & d'écus. Dans l'année 1654. Dom Juan de Tabora, jeune Gentilhomme qui étoit Grand Prevoſt de la Ville de ce nom, & fils d'un Tabora qui avoit été Gouverneur des Philipines, donna un grand repas ſous un ſemblable pavillon à Dom Juan Lazo de la Vega Evêque de Guatimala & à pluſieurs autres Seigneurs & Chanoines de Guatimala qui accompagnoient l'Evêque. Il y avoit deſſous une table où s'aſſirent dans des fauteüils douze perſonnes ſervies par autant de valets, & deux buffets garnis de toutes ſortes de va-

ſes d'argenterie & autres commoditez pour une pareille fête. On peut concevoir par là quelle eſt la groſſeur de ces ſortes d'arbres.

Depuis Guatimala juſqu'à Teguantepeque s'obſerve un ordre admirable établi pour la commodité des gens de conſideration qui voyagent. Les Officiers Royaux, les Chevaliers des Ordres militaires, & tous les Eccleſiaſtiques tant ſeculiers que Reguliers, ſont pourvûs par les Communes des lieux où ils paſſent, de toutes bêtes de monture & de charge dont ils peuvent avoir beſoin ſuivant leur qualité, de valets même pour les ſervir, de vivres & de rafraîchiſſemens en abondance ; & le tout ſans qu'il leur en coûte rien que ce qu'ils veulent bien donner de gratification aux muletiers & à ceux qui conduiſent les radeaux ſur les rivieres qu'il faut paſſer. Voici com-

me la choſe ſe pratique. La premiere journée, vous préſentez au Gouverneur de la Province ou de Guatimala, ou de Teguantepeque, ſuivant le côté d'où vous venez, le mandement que vous avez obtenu de la Royale Audiance ou du Gouverneur de la Province que vous venez de quiter, & auſſi-tôt en execution de l'ordre vous étes logez dans des maiſons deſtinées ſeulement à ces uſages, bien meublées, & pourveuës de toutes les choſes neceſſaires aux voyageurs. On prend ſoin de vos valets & de vos chevaux, ſans que vous ſoyez chargé du moindre embaras; on vous donne du Chocolat & enſuite à ſouper avec beaucoup de propreté. Ils s'informent de vous à quelle heure vous voulez partir le lendemain, de combien de chevaux, de mules, & de valets vous avez be-

ſoin, & ſur le champ ils envoyent au Bourg ſuivant une eſpece de courier y porter votre mandement, & donner avis de tout ce qu'il vous faut. Ainſi de l'un à l'autre juſqu'à ce que vous ſoyez ſorti de l'Audiance de Guatimala pour entrer en celle de Mexique, & avant que de partir de chaque lieu, on vous préſente un livre de compte où un de vos valets écrit par votre ordre : *La Commune de ce Bourg a dépenſé pour la reception de Monſieur tel la ſomme de . . . ce . . . jour du mois de . . . de cette préſente année . . .* Il ſigne enſuite, & le ſeing ſeul ſuffit pour la décharge de la Commune. Tout cela s'éxecute avec le plus grand ordre & la plus exacte fidelité du monde. Grandeur certes digne d'être admirée, & qui peut ſervir de témoignage de la

richeſſe & de la fertilité de cette Province.

Teguantepeque eſt une grande Ville également peuplée d'Eſpagnols & d'Indiens, mais ils y ont leurs quartiers ſéparez. Il s'y tient deux fois le jour un très-grand marché de toutes les marchandiſes du païs, & principalement de fruits & de marées ; il commence depuis dix heures du matin juſqu'à une heure après midi, & depuis ſix juſqu'à neuf heures du ſoir ; & il s'y trouve ordinairement deux à trois mille perſonnes. Ce climat eſt le plus fecond de toute la nouvelle Eſpagne en beaux viſages ; car les femmes de cette Ville y paſſent communément pour les plus belles du Mexique. Il s'y fait un grand trafic de chemiſes, & on les teint de toutes ſortes de couleurs ſuivant la coûtume du païs.

On voit auprès de Mexique à Mexicalsingo un étang d'une vaſte étenduë, & ſur lequel on voit un grand nombre de maiſons & de jardins flotans ; ce qui cauſe un excès d'amiration à ceux qui les voyent pour la premiere fois. Voici de quelle maniere les Indiens les fabriquent. Ils étendent ſur trois ou quatre groſſes cordes une infinité d'oziers les uns ſur les autres de la longueur de 60. pieds en carré & d'un demi pied de hauteur. Ils attachent enſuite les bouts de ces cordes aux aulnes, ſaules, & autres arbres qui ſont ſur les bords de l'étang, pour aſſurer davantage le fondement de la machine, ils couvrent ces oziers de gazons ſur leſquels ils répandent de la terre & du fumier par deſſus pour l'engraiſſer. Après quoi ils y ſement toutes ſortes de fleurs & de legumes qu'ils vont vendre à la Vil-

le de Mexicalsingo. De toutes ces differentes matieres jointes ensemble il se fait un composé qui devient avec le tems une masse épaisse & solide sur laquelle ils bâtissent de petites maisons qui suffisent pour les loger eux & leurs familles, & dans la plûpart desquelles il y a des poulaillers & d'autres endroits pour y élever des pigeons. Il arrive quelquefois que le Maître d'une de ces petites Isles flotantes allant à la Ville dans son canot avec sa femme & ses enfans pour y vendre ses denrées, ne retrouve plus à son retour son habitation au même lieu où il l'avoit laissée; parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'user par le temps & & à se pourrir par l'humidité, se rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le jardinier demande à ses voisins s'ils n'ont point vû par ha-

tard paſſer ſon iſle de leur côté, & ſur leur rapport, l'ayant ſuivie comme à la piſte, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie ; ce qu'ils font à l'aide de leurs amis qui les aſſiſtent en ce beſoin à la charge d'autant.

Je finis ce petit ouvrage par une obſervation que j'ai oublié de faire, lors que j'ai parlé des Gouvernemens & des autres emplois. Il faut ſçavoir que dans le Mexique, ainſi que dans tous les autres Etats de la Couronne d'Eſpagne, c'eſt un uſage établi, que tous les Gouverneurs & les Juges tant grands que petits, tant Souverains que ſubalternes, ſont obligez de reſter dans les lieux de leur Juriſdiction un certain tems après que celui de leur emploi eſt fini, pour répondre aux accuſations de tous ceux qui voudront ſe plaindre de leur admi-

niſtration. Il s'en dreſſe des informations qui ſont faites pardevant des Juges nommez ſpecialement pour cet effet. Ces Juges qu'on appelle Juges de reſidence envoyent ces informations à la Cour, qui ſtatuë des peines ou des récompenſes ſuivant la nature du rapport. Cet uſage ſe nomme communément la reſidence, loi certes très-prudemment établie, & qui produiroit des biens infinis, ſi elle étoit auſſi exactement & ſincerement executée qu'elle a été judicieuſement preſcrite; mais les abus preſque infinis qui ſe ſont gliſſez dans l'execution par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à ſe laiſſer corrompre, en rendent l'effet entierement inutile pour le bien des peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

FIN

265
270
Teguaio
NOUVEAU MEXIQUE
Nacogsari
Naguerachi
Real
Nuev
30
S.t Teano
Villa
S.t Miguel
A. Coquart Sculp.
300
295
Nata
S.Fe
Nouveau
Granada
Ou
Est
COSTA RICA
NICARAGUA
TERRE FERME
15
17

Nord

Sud

A. Coquart Sculp.

ERRATA.

TErrain, *lisez* terroir, pag. 210 lig. 23.
rayes, *lis.* Reyes, pag. 255 lig. 6.
Calao, *lis.* Callao, pag. 255. lig. 8.
meurs & verts, *lis.* meurs ; & verts, &c. p. 260 lig. 4.
de Cagno, *lis.* du Cagno, pag. 272. lig. 20.
subſtanter, *lis.* ſubſtenter, pag. 287. lig. 22.
ſe tite, *lis.* ſe tire, pag. 318. lig. 20.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Les Voyages de Lionnel Vvaffer*, & je n'y ay rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 25. Avril 1705.

POUCHARD.

Privilege du Roy.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut. CLAUDE CELLIER Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé, *Les Voyages de Lionnel Vvaffer traduits de l'Anglois*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Cellier de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre & faire vendre par tout notre Royaume pendant le temps de quatre années consecutives, à compter de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes per-

sonnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, & à tous Imprimeurs-Libraires & autres d'imprimer & contrefaire ledit Livre en tout ni en partie sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & Feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies

collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-uniéme jour de Juin, l'an de grace mil sept cens cinq : Et de notre Regne le soixante-troisiéme, Par le Roy en son en son Conseil. Signé, Lecomte.

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, nombre 2. page 3. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust mil sept cens cinq.

Signé, GUERIN, Syndic.

SPECIAL 79-B
7218